

République algérienne démocratique et populaire

Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique

Université Aboubakr Belkaïd TLEMCEM

FACULTE DES LETTRES, DES SCIENCES HUMAINES
ET DES SCIENCES SOCIALES

DEPARTEMENT DES LANGUES ETRANGERES

Section de Français

**L'énonciation affirmée et l'expression allusive
dans le roman algérien d'expression française
(1950 - 1957)**

Thèse de magister en littérature

Présentée par:
Mme BENABADJI-SETTOUTI Batoul

Sous la direction de:
M. BENMOUSSAT Boumediène
Maître de conférences
Université de Tlemcen

Membres de jury :

- Mr DERRAGUI Zoubir : Président, Pr. Université de Tlemcen
- Mr BENMALEK Rachid : Examineur Pr. Université de Tlemcen
- Mr HADJADJ-AOUL Mohamed : Examineur C.C. Université de Tlemcen

Année universitaire : 2002 -2003

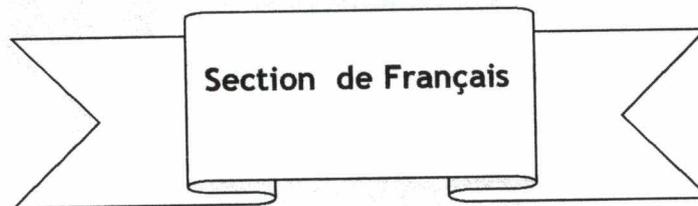
REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET
POPULAIRE

MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE ABOUBAKR BELKAID
TLEMSEN

Inscrit sous le N° 00274
Date le 07/02/2012
Cote

FACULTE DES LETTRES, DES SCIENCES HUMAINES
ET DES SCIENCES SOCIALES
DEPARTEMENT DES LANGUES ETRANGERES



L'énonciation affirmée et l'expression allusive
dans le roman algérien d'expression française
(1950- 1957)

THESE de MAGISTER en LITTERATURE

Présentée par :

- Mme BENABADJI-SETTOUTI Batoul

Sous la direction de :

M. BENMOUSSAT Boumèdiène
Maître de conférences
Université de Tlemcen.

Membres du Jury :

- Mr DERRAGUI Zoubir : Président, Pr., Université de Tlemcen.
- Mr BENMALEK Rachid : Examineur, Pr., Université de Tlemcen.
- Mr HADJADJ-AOUL Mohamed : Examineur, C.C. Université de Tlemcen.

Année universitaire 2002-2003



Dédicace

- *A mes enfants.*
- *A ces modèles que j'admire, à tous ceux qui, assoiffés de science, n'hésitent pas à aller la quérir aux confins de la Terre, de l'Univers ou de la Vie.*

Remerciements

الحمد لله على جميع محامده كلها ما علمت منها و ما لم أعلم عدد خلقه ما علمت منهم و ما لم أعلم.

Je remercie le Très Haut de m'avoir accordé le privilège et la chance de pouvoir élargir mes horizons dans le domaine de la réflexion et de la connaissance.

Cependant, cette entreprise n'aurait jamais pu se réaliser sans le dévouement, l'assistance et la disponibilité de nombreuses personnes toutes passionnées par l'aventure scientifique.

J'adresse donc de vifs remerciements tout spécialement à :

Monsieur le Doyen de la Faculté, le Dr. CHAIF Okacha qui a mis tout en œuvre pour faciliter mes démarches.

Monsieur le Dr. BENMOUSSAT Boumediène qui a eu l'obligeance et l'amabilité de diriger mes travaux. Ses nombreux conseils, ses orientations judicieuses et sa grande patience m'ont été précieux.

Messieurs ALI BENCHERIF Zakaria et AÏT-OUMEZIANE qui m'ont prêté main forte au cours de la documentation et dont les avis éclairés m'ont beaucoup aidée.

Ma reconnaissance va également à tous ceux qui, à tous les niveaux administratifs, ont eu la déférence d'accorder leurs soins et leur attention à mon projet.

Je n'oublierai pas ma famille qui m'a, elle aussi, toujours soutenue et encouragée.

Enfin, que tous ceux qui ont participé, de près ou de loin, à la réalisation de ce travail trouvent, ici, l'expression de mes remerciements et de ma gratitude.

Introduction

Nous nous proposons de traiter l'énonciation affirmée et l'expression allusive dans le roman algérien d'expression française de 1950 à 1957. Il s'agit d'effectuer une approche axée sur le texte afin d'en examiner, à la fois, l'apparence ou ce qu'il livre volontiers et, dans une étude plus attentive, de rechercher les secrets qu'il cache ou qu'il masque.

Cette double focalisation, énonciation affirmée et expression allusive, peut être justifiée par plusieurs raisons :

1- La nature même de l'œuvre :

Nous pensons qu'une oeuvre littéraire ne peut être ni monosémique ni univoque ; c'est pourquoi, nous adhérons au point de vue de P. Macherey lorsqu'il affirme :

Un texte peut être lu en plus d'un sens... C'est ainsi qu'en lui coexistent au moins un envers et un endroit ; malgré la minceur systématique de son discours, ligne enroulée autour du livre, le texte tire de sa complexité, de son épaisseur, une allure « cossue »... Il n'est ni si simple ni si direct que sa face éclairée (par la lecture) n'implique au moins la présence d'une face d'ombre. On dira... que le principe du texte c'est sa diversité »⁽¹⁾.

D'autre part, si l'œuvre est le produit d'une mise en forme concrète, c'est-à-dire apparemment ex-primée, elle n'en demeure pas moins et pour une grande partie,

« Une démarche toujours intérieure qui ne recourt aux matériaux et aux techniques, aux moyens du langage et aux formes naturelles que pour les interioriser ».⁽²⁾

Cette interiorisation implique, à notre avis, à la fois l'écrivain et l'œuvre. Il appert que l'œuvre se présente généralement comme un déroulement que l'on saisit au cours de la lecture, mais aussi comme un refoulement d'éléments qui suscitent l'interrogation, la méditation ou la réflexion.

1 - MACHEREY, P., **Pour une théorie de la production littéraire**, Maspéro, Paris, 1971, p.38.

2 - ROUSSET, J., **Forme et signification**, José Corti, Paris, 1971, p. VI.

2- La situation de l'écrivain algérien :

Elle peut être définie essentiellement à la lumière de deux facteurs :

a. Le facteur politique :

Il est évident que l'écrivain qui veut se soustraire à la censure étatique lorsqu'il conteste, corrige, dénonce ou simplement présente quelque chose, doit impérativement s'inscrire dans le sens de la politique des gouvernants. C'est ce que Paolo Freire appelle

« La culture du silence en spécifiant que, être silencieux, c'est ne pas avoir une voix authentique, c'est suivre les prescriptions de ceux qui parlent et imposent leurs mots ».⁽³⁾

Or, l'écrivain colonisé, comme c'est le cas pour les auteurs que nous avons choisis, souvent opprimé, se trouve, la plupart du temps, à contre-courant des idées de l'administration coloniale. C'est pourquoi, il lui arrive de détourner son discours, de le masquer ou de le contrefaire pour pouvoir l'affirmer et pour continuer à s'exprimer. Il va donc, tantôt mettre à nu des situations, tantôt les enfouir derrière les mots et les apparences. Derrière les mots, en jouant sur leur polysémie et leurs associations pour donner à l'envers⁽⁴⁾ du texte la possibilité d'une signification plurielle.

b. Le facteur socioculturel :

Il consiste essentiellement en le phénomène de l'acculturation. Il faut noter que les écrivains qui nous intéressent dans ce travail sont le produit de l'acculturation ou contacts culturels imposés par le pouvoir colonial. Ceci

« implique l'influence constante et massive qu'exerce une culture dominante sur une culture dominée qui ne peut s'y soustraire.

Cette influence finit par provoquer des transformations plus ou moins profondes de la culture dominée et toujours en rapport avec le degré de résistance de celle-ci. L'impact de ces transformations sur les structures de la société ainsi que sur le comportement des individus est plus qu'évident eu égard au fait que la culture détermine les modes d'organisation sociale et

3 - **Conscientisation**, Recherche de Paolo Freire, document de travail, Paris, I.N.O.D.E.P, 1971., 88p., p.50 – cité par CHADLY, Fitouri, in, **Biculturalisme, bilinguisme et éducation**, Delachaux et Niestlé SPES, Neuchâtel, Paris, 1983, p.34.

4 - MACHEREY, Pierre, **Pour une théorie de la production littéraire**, op.cit, pp. 31-38.

« définit l'essentiel du milieu comportemental de l'individu ».⁽⁵⁾

De cette situation découle un ensemble de préoccupations qui cherchent à « récupérer » au sein même de la culture imposée, c'est-à-dire dominante, des composantes de la culture dominée. C'est ainsi que des mots de la langue dominée passent dans le lexique de la langue dominante lorsqu'elle est utilisée par les acculturés.

Parmi les éléments qui transfugent dans ce nouveau langage, on peut trouver les manières de dire ; l'énonciation affirmée et l'allusion font partie, à notre sens, du savoir dire des arabophones⁽⁶⁾ en général et des Maghrébins en particulier et nous pensons qu'il sera intéressant de voir sous quelle forme elles vont se présenter sous la plume de l'écrivain acculturé. Pour mener à bien notre tâche, nous avons défini un corpus qui constituera notre champ d'expérimentation et qui comptera les romans suivants parus entre 1950 et 1957.

- « **La course à l'étoile** » de T. Djemeri.
- « **La colline oubliée** » de M. Mammeri.
- « **Le fils du pauvre** » de M. Feraoun.
- « **La soif** » de A. Djébar.
- « **Aziza** » de D. Debèche.
- « **Les chemins qui montent** » de M. Feraoun.
- « **La terre et le sang** » de M. Feraoun.
- « **La grande maison** » de M. Dib.
- « **Le grain dans la meule** » de M. Ouary.
- « **Le métier à tisser** » de M. Dib.
- « **Le sommeil du Juste** » de M. Mammeri.
- « **L'incendie** » de M. Dib.
- « **Nedjma** » de Y. Kateb.

Nous puiserons, selon les besoins de l'étude, dans l'un ou dans l'autre de ces textes. Cela entraînera cette conséquence que certains seront sans doute très sollicités parce qu'ils offrent un terrain propice à l'observation qui nous intéresse, tandis que d'autres le seront moins, ou pas du tout, en raison du peu de représentativité qu'ils offrent par rapport à notre sujet.

Les moyens d'investigation utilisés sont de plusieurs natures ; c'est ainsi que nous ferons appel à l'histoire, à la sociologie, à

5 - RICHELLE, Marc, *Aspects psychologiques de l'acculturation*, éd. Centre d'Etudes des problèmes sociaux indigènes, Elisabeth ville, 1960, p.19.

6 - PELLAT, Charles, *Langue et Littérature arabes*, P.U.F., Paris, pp, 225-226.

la linguistique et à la littérature. Tous ces outils méthodologiques, utilisés comme des moyens de recherche, ne sont pas visés pour eux-mêmes et servent surtout à appréhender des notions ou des valeurs qu'il serait difficile d'atteindre par la seule observation littéraire.

C'est pourquoi, les méthodes ne seront pas détaillées, ni appliquées intégralement, puisque nous n'en retiendrons que les aspects utiles pour notre analyse.

Pour ce qui est de la démarche à suivre, nous avons penché pour une progression simple qui se diviserait en trois chapitres. Nous avons consacré le premier chapitre aux outils généraux et méthodologiques et nous l'avons réparti en trois points : dans le premier, nous avons tenté de justifier notre choix de la période 1950-1957. Dans un deuxième point, nous avons défini le corpus et présenté les oeuvres parues pendant la période en question. Dans le troisième point, nous avons abordé quelques outils de travail et précisé quelques concepts méthodologiques.

L'application de l'énonciation affirmée a fait l'objet du second chapitre dans lequel nous avons traité trois aspects de l'énonciation affirmée : dans l'énonciation linguistique, nous avons examiné les rapports illocutoires, dans l'énonciation littéraire, nous sommes penchés sur la diversité discursive et dans l'énonciation romanesque, nous avons étudié les focalisations.

Quant à l'expression allusive, elle a occupé le troisième chapitre et a été élaborée en trois points renvoyant à l'approche sémiotique du thème de la misère. Une analyse de la composante narrative et de la composante discursive a été nécessaire ; elle a été suivie par une étude des isotopies et une synthèse destinée à récapituler les résultats du chapitre.

Notre travail qui se voudrait expérimental n'a de prétention que de vouloir participer à l'aventure de l'interprétation à travers les jeux de cache-cache des signes et les plongées sub-linguistiques, à la recherche de quelque coquillage précieux.

La particularité de cette étude réside principalement dans la méthode utilisée et non dans le corpus lui-même, ces romans ou, du moins quelques-uns d'entre eux, ayant été abordés dans des études antérieures. La diversité des domaines méthodologiques que nous avons sollicités visait à permettre une vision pluridimensionnelle des oeuvres abordées.

L'ambition du projet laisse entrevoir le nombre de difficultés qui nous ont souvent fait obstacle. Les moments de

persévérance et les instants de découragement ont alterné tout au long de l'étude, mais la détermination et la motivation l'emportaient à chaque fois.

Néanmoins, cette étude reste encore imparfaite en raison de l'espace assez restreint qu'elle occupe et de bien d'autres motifs. Elle aura, au moins servi à susciter quelques réflexions ou quelques questions que nous nous proposons de développer dans des recherches ultérieures.

Chapitre I :

Outils généraux et méthodologiques

Pour nous permettre d'élaborer une démarche rationnelle et objective, il sera indispensable de définir, dans un premier temps notre objet, puis, dans un deuxième temps, quelques instruments de travail.

I.1- Pourquoi la période 1950-1957 ?

Il sera pratiquement impossible de caractériser cette période sur le plan littéraire sans faire référence à l'Histoire de l'Algérie qui, en cette époque particulière, conditionne tous les secteurs de la vie quotidienne et intellectuelle.

I. 1-1 – L'aspect politique :

Il s'agira d'examiner ce point dans deux perspectives : la première (1950-1954) concernerait les signes précurseurs de la guerre de Libération et la deuxième (1954-1957) serait relative à l'entrée en guerre..

Cinq ans après la fin de la seconde guerre mondiale et, par conséquent, après les massacres de Setif, Kherrata, Guelma (et dans d'autres villes d'Algérie), on assiste à une nouvelle distribution des données politiques. Les Algériens sont de plus en plus déçus par l'administration française et par un gouvernement colonial qui ne tient pas ses promesses.. En effet,

« Après le débarquement anglo-américain du 8 novembre 1942, [Ferhat] Abbas⁽⁷⁾ et ses amis prirent contact avec eux [les diplomates américains] et définirent alors une conception fédérale des rapports franco-algériens. Ils y subordonnaient l'effort de guerre à la réunion d'une assemblée purement musulmane chargée de définir un nouveau statut politique,

7-**ABBAS, Ferhat**, pharmacien, vice-président de l'Union nationale des Algériens étudiants de France, homme politique, chef de l'U.D.M.A, parti de l'Union démocratique du manifeste algérien, premier chef du G.P.R.A (Gouvernement provisoire de la République Algérienne).

économique et social et à l'engagement précis de la France de l'accepter ». ⁽⁸⁾

Les autorités françaises ne répondirent pas à ce message. F.Abbas rédigea, en riposte, « Le Manifeste du peuple algérien ». C'est alors que :

« Le gouverneur général Peyrouton⁽⁹⁾, pour faciliter la mobilisation générale, l'accepta le 31 mars 1943 « comme base de réforme à venir »... Mais le 26 mai [1943], les délégués musulmans présentèrent un projet de réforme faisant suite au « Manifeste » [qui] prévoyait qu'à la fin de la guerre, l'Algérie serait érigée en « Etat algérien autonome après la réunion d'une assemblée constituante élue par tous les habitants de l'Algérie... Ce projet de réforme...fut rejeté par le nouveau gouverneur... ». ⁽¹⁰⁾

On assiste alors à la recrudescence du nationalisme algérien et, tandis que les réformes françaises, sous l'égide du général Charles de Gaulle,⁽¹¹⁾ proposaient, tardivement et timidement, la citoyenneté française aux Algériens, ces derniers, par le biais du Parti du peuple Algérien (P.P.A)⁽¹²⁾ et des Ulémas,⁽¹³⁾ parlaient de « parlement algérien » et d'indépendance.

Les Algériens se rendaient bien compte que la France ne ferait rien pour améliorer concrètement leur situation.

« Les élections pour l'assemblée algérienne furent retardées. Le gouverneur Chataigneau ⁽¹⁴⁾ jugé trop faible par R. Mayer, ⁽¹⁵⁾ fut remplacé par un socialiste d'esprit national, Ed Naegelen ⁽¹⁶⁾ ; celui-

8 -AGERON, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Paris, P.U.F., 1980, 7e éd ; p.90.

9 - PEYROUTON, Marcel, un des hauts fonctionnaires les plus représentatifs de la politique de répression, gouverneur général d'Algérie.

10- AGERON, *op.cit.*, p.90.

11 - DE GAULLE, Charles, (1890-1970), Officier durant la 2e guerre mondiale, il est le chef de la France libre, (1943-45), fondateur de la V^{ème} République, il liquida le contentieux algérien (1959-62) ; in *Petit Larousse en couleurs*, 1980.

12- P.P.A. : Parti du peuple algérien présidé par MESSALI Hadj.

13 - Ulémas : mouvement réformiste religieux à projections politiques.

14 - CHATAIGNEAU, Yves, gouverneur général d'Algérie.

15 - MAYER, René, conseiller général du Département de l'Eure, puis député radical à Constantine.

16 - NAEGELEN, Marcel-Edmond, député S.F.I.O, ancien gouverneur général de l'Algérie.

ci décida de briser l'influence des nationalistes musulmans et ordonna à l'administration de faire 'de bonnes élections'... Les élections qui suivirent furent toutes des triomphes pour l'administration...L'Algérie musulmane se voyait fermer toutes les issues légales à des réformes profondes. » Il n'y a plus d'autre solution que les mitraillettes » déclarait en 1953 [F.] Abbas ». ⁽¹⁷⁾

En fait, c'est le ras-le-bol, l'aboutissement stérile et vain de tous les mouvements politiques pour faire fléchir le gouvernement français. Pourquoi ce raidissement ? La déclaration Mandouze qui a été proclamée à l'issue du congrès mondial des partisans de la paix y apporte quelques éléments de réponse :

« Oui, le colonialisme est en état de guerre chronique et je vais le prouver rapidement en prenant comme exemple l'Algérie.

L'histoire est d'abord là, terrible ; on vous a dit que l'Algérie c'est trois départements français ; voulez-vous me dire s'il y a beaucoup de départements où ont éclaté cinq insurrections sérieuses en moins de cinquante ans : 1852, 1857, 1864, 1870, 1912 ?

Les dates sont là, les colonialistes pourront dire ce qu'il voudront ...On ne se révolte pas contre ses concitoyens ni contre ses frères...

L'Algérie est en état de résistance. Mais il n'y a pas que l'histoire qui nous avertit. Il suffit de vouloir aujourd'hui ouvrir les yeux sur les réalités actuelles ». ⁽¹⁸⁾

L'état de guerre est militaire : policiers au nord, militaires au sud, c'est l'état de conquête.

L'état de guerre est politique : la vie du pays est organisée en fonction d'une poignée de privilégiés qui n'hésitent pas, pour accaparer davantage de pouvoir, à

« précipiter les forces militaires contre les population pacifistes.

La S.F.I.O : sigle de Section Française de l'Internationale Ouvrière qui a désigné le parti socialiste français de 1905 à 1971, in *petit Larousse*, op. cit.

17 - AGERON, Ch.-R., *Histoire de l'Algérie*, op. cit., pp. 95-96.

18 - COLLOT, Claude ; HENRY, Jean-Robert, *Le mouvement national algérien, textes, 1912 - 1954*, Alger, P.U.F, 2^{ème} édition, p. 284.

En Algérie, les élections sont des actes de guerre...Hitler n'a rien inventé en ce domaine [La torture]. Le colonialisme a été son maître puisque, essentiellement, le colonialisme est la lutte d'hommes qui se croient supérieurs contre d'autres à qui on a enlevé les moyens de se défendre.

L'état de guerre est économique car ce sont les colons qui détiennent les clés de l'économie du pays.

L'état de guerre est social ; l'inégalité entre colonisé et colonisateur est consacrée.

L'état de guerre est culturel ; l'arabe, langue de 9/10 de la population n'est pas reconnue comme langue officielle, et, après plus d'un siècle de colonisation, les prétendus civilisateurs n'ont réussi à faire des écoles que pour un dixième des enfants musulmans ».⁽¹⁹⁾

Toutes ces pressions ont précipité les choses et, inexorablement, les contours de la lutte armée se dessinaient, se précisaient. C'est ainsi que :

« Les cadres clandestins de l'O.S parmi lesquels Ben Bella, Aït Ahmed, Bou Diaf, Boussouf, décidèrent de préparer une insurrection armée. Découverte en 1948, traquée depuis, l'O.S [Organisation secrète] fut démantelée en 1950 puis reconstituée grâce à l'aide de l'Egypte... La date du soulèvement fut fixée au 1^{er} Novembre 1954 ».⁽²⁰⁾

La détermination des Algériens est sans équivoque et, considérant qu'après des décennies de lutte, le mouvement national

« avait atteint la phase de réalisation, ils déclaraient engager la lutte révolutionnaire « pour la liquidation du système colonial, l'anéantissement de tous les vestiges de réformisme et l'indépendance nationale par la restauration de l'Etat Algérien ». Tout en offrant au gouvernement français de négocier s'il reconnaissait le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et la nationalité algérienne, ils songeaient surtout à l'internationalisation du problème algérien

19 - COLLOT, C. ; HENRY, J-R., *Le mouvement nationaliste*, op. cit., p.284.

20 - AGERON, CH.-R., *Histoire de l'Algérie*, op. cit., p.96.

et proclamaient : « La lutte sera longue, mais l'issue est certaine ». ⁽²¹⁾

La guerre est donc déclarée contre le colonialisme, l'exploitation, le régime d'exception, la ségrégation raciale, la misère, l'humiliation.⁽²²⁾ Les camps se scindent. Le conflit est généralisé. Tout le pays est en marche. Cela durera jusqu'au 5 juillet 1962 ; la guerre durera sept ans.

Cependant, nous pensons que les trois premières années du conflit sont importantes parce qu'on passe de l'immobilisme à l'action ; c'est l'instant de la cassure entre colonisés et colonisateurs. Ce sont ces premières années de guerre qui feront l'événement parce qu'elles sont le mouvement vers le changement. L'administration coloniale est sérieusement mise à l'épreuve.

« En janvier-septembre 1957, la bataille d'Alger devait aboutir à la destruction de l'organisation terroriste mais fut une victoire à la Pyrrhus sur le plan psychologique. Traitée en ilote, la population musulmane d'Alger apprit à l'Algérie entière à haïr le nom français ». ⁽²³⁾

Cette année (1957) fut marquée par les combats. Les unités de l'A.L.N (Armée de Libération Nationale) se reconstituaient à chaque fois et contrôlaient de vastes régions (Collo, Djidjelli, El Milia etc...) Sur le plan diplomatique, un front nord-africain se forme à l'O.N.U.

.. « Sur le plan international, [La guerre] a fait perdre à la France le prestige que lui valait une longue tradition de libéralisme, si bien que les nations les plus fidèles renoncent à soutenir sa politique ». ⁽²⁴⁾

Les dirigeants français sont forcés de se rendre à l'évidence :

« L'Algérie est française dans la limite où une conquête crée un droit de possession : mais l'Algérie est en fait un pays arabo-berbère où un

21 - AGERON, Ch-R, *Histoire de l'Algérie*, p. 97.

22 - COLLOT, C. ; HENRY, J-R, *Le mouvement national algérien*, op.cit., p. 297.

23 - AGERON, op. cit, p. 107.

24 - JULIEN, Charles-André, *Une pensée anti-coloniale*, Sindbad, Paris, 1979, p.178.

***million de Français dominant neuf millions d'indigènes ».*⁽²⁵⁾**

Tous ces événements vont servir de tremplin à l'inspiration littéraire mais ils constituent en même temps un tournant décisif dans les mentalités et les comportements qui subissent forcément l'impact de l'influence coloniale. En effet, cette présence étrangère d'oppression déteint sur tous les secteurs de la vie et, après le politique et l'économie, ce sont les domaines du social et du culturel qui en sont marqués.

1. 1-2 – Aspect culturel :

La littérature algérienne d'expression française est, à la base, le produit de l'apprentissage du français à l'école. Or, cet apprentissage a fait l'objet d'une grande polémique qui a séparé les décideurs français en « Indigénophiles » ou partisans de l'école pour les indigènes et leurs adversaires appelés « Indigénophobes ». En réalité, il ne s'agit pas là de colons « bons » et de colons « bornés » mais plutôt de divergences tactiques.

***«A fond, indigénophiles et indigénophobes sont bien d'accord sur un point : il faut que l'Indigène soit rentable ; pour les premiers, le meilleur moyen d'atteindre ce but est de lui donner au moins des rudiments de la langue française ; pour les seconds, l'analphabétisme est une garantie : « l'Indigène » analphabète est plus facilement et davantage exploitable ».*⁽²⁶⁾**

Après les premiers tâtonnements, les premières improvisations et les premiers échecs,⁽²⁷⁾ le fossé se creuse de plus en plus entre colonisés et colonisateurs. Les Arabes se montrent réfractaires à cette culture étrangère et refusent, dans un premier temps, de fréquenter l'école française. Etant donnée cette situation, un certain nombre de questions se pose : comment l'enseignement du français a-t-il réussi à s'imposer et à se généraliser ? Pourquoi a-t-il fallu presque un siècle, (1830-1920), pour voir apparaître les premiers

25 - JULIEN, Ch.-A., *Une pensée anti- coloniale*, op. cit., p. 179.

26 - MORSLY, Dalila, *L'enseignement du français*, in *Réflexions sur la culture*, Alger, O.P.U., 1984, p.34.

27-TURIN, Yvonne, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale*, Alger, Enal, 1983, 2^{ème} éd. pp. 40-46.

écrits « littéraires » d'expression française produits par des Algériens ? Pour pouvoir examiner ces points, il serait indispensable de remonter dans le temps pour reprendre les différentes phases qui ont marqué cet enseignement. Mais cette opération, longue et complexe, exigerait un espace plus important que celui imparti à notre étude. Aussi me verrai-je forcée de la négliger pour l'instant et de n'en saisir que l'essentiel.

Il faut signaler que, dans les premiers temps de l'occupation coloniale, le poids de l'administration pèse lourdement sur la population colonisée.. En effet, et comme l'explique Mostéfa Boutefnouchet,

« L'enjeu de la dépendance du dominé par le dominateur n'est pas la culture, ni le système culturel, ni la production culturelle ; l'enjeu est d'ordre économique centré sur le déplacement des richesses du pays dominé vers le pays dominateur : c'était le blé puis la vigne ; c'est le pétrole puis le gaz, etc.

D'autre part, si la culture ne représente pas l'enjeu de la dépendance, elle reste pour le dominateur le lieu de résistance sociale le plus inaccessible ».⁽²⁸⁾

Pour venir à bout de ce bastion inexpugnable, les forces coloniales tentent, entre autres moyens, la négation de la culture du dominé. On peut alors observer une politique de glottophagie qui sera définie globalement ainsi par Louis-Jean Calvet :

« Il est à ce propos intéressant de parcourir l'article que le dictionnaire Robert consacre au mot colonisation :

« 1- Le fait de peupler de colons, de transformer en colonies.

2- Mise en valeur, exploitation des pays devenus colonies. »

Car cet article présente une absence remarquable : celle des colonisés. Les colonies seraient donc des pays vides, dans lesquels les colons venus de l'autre côté de la rive, viendraient s'installer sans problèmes. Il n'y a pas, là, oubli, ou plutôt, cet oubli n'est pas dû au hasard : pour justifier l'entreprise coloniale dans les termes de

28 - BOUTEFNOUCHET, Mostéfa, *La culture en Algérie, mythe et réalité*, Alger, SNED, 1982, p. 35.

la « culture » occidentale de l'Humanisme dont on nous a tant rebattu les oreilles, il fallait oublier l'existence des autres. Le premier anthropophage est venu d'Europe, il a dévoré le colonisé. Et au plan particulier qui nous concerne [linguistique] il a dévoré ses langues, glottophage, donc. D'ailleurs ces langues n'existaient pas, n'est-ce pas ? Tout juste des dialectes, voire des patois. Oui, l'article du dictionnaire Robert n'est pas dû au hasard ».⁽²⁹⁾

Menacé par la déculturation qui, progressivement, venait doubler la dépossession matérielle, l'Algérien colonisé échappe de justesse au vide culturel. Il fréquente finalement l'école française, seule institution étatique dispensant la connaissance, et va jusqu'à revendiquer sont droit à l'instruction.

C'est ce qui amènera certainement les petits élèves algériens à connaître la géographie de la France mieux que celle de l'Algérie, l'Histoire de France au lieu de celle de l'Algérie.

C'est ce qui amènera aussi Albert Memmi à dire :

**« ...Une culture n'est pas un phénomène abstrait. Cette littérature de langue française est probablement la seule littérature que l'Afrique du nord pouvait avoir et c'est déjà merveilleux qu'elle l'ait eue..
... Et ce n'est évidemment pas un hasard si cette première génération d'écrivains maghrébins, définitivement nommée la génération de 1952, éclôt à la veille de l'indépendance du Maghreb. C'est qu'il fallait oser enfin s'en prendre à sa propre vie, à celles de ses concitoyens aux relations avec le colonisateur. Il fallait en somme découvrir et affronter son véritable domaine, son objet spécifique. Et cela ne va pas de soi quand, depuis longtemps, on a perdu l'habitude de disposer de son destin ».⁽³⁰⁾**

29 - CALVET, Louis-Jean, *Français go home, linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, 1974, p.12.

30 - MEMMI, Albert, *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, Paris, Présence africaine, 1965, 2e éd., pp. 15,19. (Nous objecterons, néanmoins, qu'il y avait une littérature en langue arabe et ses variétés et en langues berbères mais qui étaient traquées et censurées et donc, forcées à la clandestinité).

Néanmoins, nous pensons comme M. Boutefnouchet,⁽³¹⁾ que la structure socioculturelle de l'Algérien n'est pas détruite, mais, plutôt mise en sourdine, par réaction défensive, devant le choc violent des cultures :

« Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'y a pas eu harmonie, ni dialogue dans la rencontre de ces deux cultures, mais plutôt choc violent et l'Algérien a mis en œuvre toutes ses forces vives et tout son génie pour maintenir sa culture intacte et la sauvegarder d'une influence nocive. Les écarts de culture étaient si importants que le Français considérait l'Algérien comme un politiquement sauvage, religieusement fanatique, culturellement ignorant, et que l'Algérien considérait le Français comme l'athée, l'incroyant, l'associateur à Dieu (« El kafer », « El Mouchrek bi Allah »), mais aussi le spoliateur et le détenteur de l'arbitraire dont il use et abuse jusqu'au droit de mort ».⁽³²⁾

Donc, selon ce point de vue, il n'y a pas « annihilation de cette culture mais « désorganisation » de ses modèles culturels. Par conséquent, il sera impératif, au moment de la récupération de ces fondements, de passer par la « réorganisation ».

Les contacts avec l'Étranger, lors de la première guerre mondiale, les mouvements nationalistes font prendre conscience de ses droits à l'Algérien ou, plutôt, lui donnent des idées pour mieux revendiquer ces droits dont ceux à l'instruction, à la liberté, à la vie.

En bref, l'idée essentielle de la colonisation étant d'affirmer sa domination, donc sa supériorité, elle va poser

« Le fait que les champs de sa propre pratique culturelle représentaient des avantages que ne possède pas la culture du dominé. En raccourci, [elle] pose la relation de supériorité de sa propre culture et de l'infériorité de la culture du dominé ».⁽³³⁾

31 - BOUTEFNOUCHET, *La culture en Algérie, mythe et réalité*, p.48.

32 - id., pp. 48-49.

33 - id. p. 35.

Sur le plan littéraire, la période 1950-1957, est la seconde phase d'apparition des œuvres littéraires d'expression française, la première se situant approximativement entre 1920 et 1950, selon une répartition de Jean Déjeux. Nous négligerons cette période considérée par cet auteur comme une prise de parole mais qui était

« Une parole manquée par rapport au mouvement national (...) à la nation algérienne... Cette première période qu'on passe d'habitude sous silence, qu'on occulte par ignorance ou pour d'autres raisons, ne présente, après tout, qu'un nombre restreint d'auteurs qui, surtout, défendent des positions individuelles, même à travers leur idéologie. On ne les sent pas partie prenante d'un mouvement qui monte de la base du peuple, de la société maghrébine. Il était utile de s'y arrêter néanmoins pour saisir combien la « génération de 52 » va surgir en qualité, par rapport à ces écrivains des années 1920- 1950 ».⁽³⁴⁾

Les écrivains s'arment de leur plume, non pas tant pour s'interroger, comme l'affirme J. Déjeux, pour dire et se dire « qui sommes-nous ? »⁽³⁵⁾, mais pour se manifester dans l'énonciation prohibée, pour exprimer le discours interdit pour dénoncer l'anonymat imposé. Ils prennent la parole pour se nommer, se désigner et désigner car, c'est cette faculté qui a, tout d'abord, fait défaut aux colonisés. L.J. Calvet explique assez clairement le phénomène et montre que

« Tout commence par la nomination. Le mépris de l'autre, c'est-à-dire, la méconnaissance ou l'incompréhension de l'autre non assortie d'un souci et d'un effort de connaissance ou de compréhension, se manifeste dès les premiers contacts pré-coloniaux dans l'entreprise taxinomique. Il est un phénomène vieux comme le monde qui consiste à nommer les autres d'un terme péjoratif... Le mépris des appellations autochtones relève d'un mépris plus vaste pour les peuples ; les territoires et les habitants n'existaient pas avant l'arrivée du colonisateur (puisqu'ils n'avaient pas

34 - DEJEUX, Jean, *Situation de la littérature maghrébine de langue française*, Alger, O.P.U. 1982, pp.30 - 31.

35 - id .p.31.

de nom, ou du moins, puisqu'on se comporte comme s'ils n'avaient pas de nom ».⁽³⁶⁾

Donc la question est essentiellement : « comment dire ? » ou : « par quel moyen dire ? » qu'on est Algérien etc. Et nous ne saurons assez insister sur le problème de l'identité qui est souvent présenté sous forme de « quête » mais qui, à notre avis, ne se pose ainsi que pour les colons apatrides qui ont peuplé notre pays pendant la colonisation. Car pour ces envahisseurs de tous bords, il s'agissait de se trouver un statut, un nom qui épongeraient leurs différences et leur donneraient le pouvoir de propriété. L'hétérogénéité du peuplement colonial est attestée par les statistiques données à propos de l'enseignement.

« [L'école] elle recevra 100 Français, 21 Allemands, 15 Espagnols, 5 Italiens, 2 Maltais, 58 Indigènes (en fait, des Israélites, il n'y a aucun Algérien ».⁽³⁷⁾

Pendant la colonisation, ce sont les colons qui vont s'affubler du nom d'Algériens.

« Les Français ont fait un usage amphibologique du terme « Algérien ». Ils se voulaient et se disaient « Algériens ». qualifiant les Algériens de souche arabo-berbère d'Arabes, de Musulmans d'Indigènes, quand ce n'était pas d'épithètes malsonnantes ou injurieuses ».⁽³⁸⁾

Désignations qui consacrent l'anonymat, le mensonge, et le silence sur le vol et le crime collectif. C'est la création de mythes, de modèles annihilants qui font mine de ne voir, et avec les yeux de la colonisation, que l'apport colonial⁽³⁹⁾.

C'est donc à contre-courant de cette orientation que va se situer la phase 1950-1957. Phase de maturation politique et idéologique mais, surtout, période de contestation, de remise en question, de retour à soi. Cette littérature apparaît comme un acte d'engagement national, une plaidoirie en faveur de l'authenticité du colonisé. Pour certains, elle marque la ligne de séparation, de

36 - CALVET, L-J., *Français go home*, op.cit., p.57.

37 - Id., p. 69.

38 - DEJEUX, J., *Situation*, op. cit., p. 9.

39 - JULIEN, Ch-A., *Une pensée anti-coloniale* op., cit. P. 18.

différence entre colonisés et colonisateurs ; pour d'autres, c'est déjà le doigt pointé et accusateur ; pour d'autres encore, c'est le procès de la colonisation. Tous ces éléments font l'objet de cette énonciation littéraire qui est, elle aussi, une forme de combat.

I. 2-Le corpus

La production romanesque algérienne parue, entre 1950 et 1957, se limite à treize romans connus que nous allons répertorier de la manière suivante :

<i>Nature</i>	<i>Titre</i>	<i>Auteur</i>	<i>Maison d'édition</i>	<i>Date</i>	<i>Nbre de p</i>
<i>Roman colonial</i>	« La course à l'étoile »	DJEMERI Taïeb	Ed. du Dauphin, Paris	1953	286 p.
<i>R. ethnographique ou classé comme tel</i>	« La colline oubliée »	MAMMERI Mouloud	Plon, Paris	1952	225 p.
	« Le fils du pauvre »	FERAOUN Mouloud	Le Puy – cahiers du nouvel humanisme, Paris	1950	205 p.
<i>R. féministe</i>	« La soif »	DJEBAR Assia	Juillard, Paris	1957	165 p.
	« Aziza »	DEBECHE Djamila	Imprimerie Imbert, Alger	1955	182 p.
<i>R. d'analyse</i>	« La terre et le sang »	FERAOUN M.	Le Seuil, Paris	1953	254 p
	« La grande maison »	DIB Mohammed	Le Seuil, Paris	1952	190 p
	« Le grain dans la meule »	Ouary Malek	Buchet – Chastel, Corrèa	1956	200 p
	« Les chemins qui montent »	FERAOUN M.	Le Seuil, Paris	1957	222 p
<i>R. de contestation</i>	« Le métier à tisser »	DIB M.	Le Seuil, Paris	1957	208 p.
	« Le sommeil du juste »	MAMMERI M.	Plon, Paris	1955	234 p.
	« L'incendie »	DIB M.	Le Seuil, Paris	1954	190 p.
	« Nedjma »	KATEB Yacine	Le Seuil, Paris	1956	256 p.

On peut constater que, dans ce classement, apparaît une progression qui va renforcer l'observation des auteurs et améliorer leurs prises de vue ainsi que leurs positions vis-à-vis du nombre de questions qui les interpellent.

C'est ainsi que, dans « La course à l'étoile », l'auteur, Djemeri Taïeb,

« Algérien, né à Aïn Leuh dans le Moyen Atlas marocain, capitaine de l'armée française ayant participé aux campagnes d'Italie en 1943-44, raconte les combats dans les Abruzzes ainsi que des épisodes de la « pacification » du Maroc. Là, un officier français, blessé, est sauvé par un Marocain Zaïan ; celui-ci est victime de sa collaboration avec les Français mais, avant de mourir, il confie au Français sa femme Rahima et son fils Driss. On nous dit que le roman est l'œuvre d'un berbère de pure race, d'un musulman pénétré de culture française ». Roman du genre de ceux des années 1920- 1930 en Algérie dans le cadre de l'intégration à la France ». ⁽⁴⁰⁾

Dans les romans à dominante ethnographique, s'inscrit « La colline oubliée » de Mouloud Mammeri. Ce roman relate l'histoire des habitants d'un village Kabyle, Tasga. Les jeunes du village vivent en bandes jusqu'au moment où la guerre 1939-45 disperse tout le monde : Mokrane, l'amoureux d'Aazi, meurt au col du Kouilal, Menach est obligé de renoncer à son amour impossible pour Dawda et prend le chemin de l'exil pour se soustraire à la misère et à la soumission. Ils quittent la colline aux coutumes surannées pour aller vers la civilisation.

On peut également considérer dans cette rubrique « Le fils du pauvre » de Mouloud Feraoun. Dans cette œuvre essentiellement autobiographique, l'auteur entreprend de décrire la vie de Fouroulou Menrad au sein d'un village kabyle où la vie est simple mais assez difficile. La pauvreté épuise les forces des villageois et, dans l'espoir de gagner plus afin de sortir de l'engrenage de la pauvreté, le père va travailler en France. En réalité, il aura un grave accident de travail et

40 - DEJEUX, J., *Bibliographie méthodique et critique de la littérature algérienne de langue française 1945-1977*, Alger, SNED, 1979, p. 50.

devra rentrer au pays. Tout l'espoir se porte alors sur les études d'instituteur de Fouroulou. Le roman, édité tout d'abord à compte d'auteur en 1950 aux éditions le Puy, est réalisé en 1954 par la maison Le Seuil. La fresque des traditions kabyles qu'il présente est aussi variée que colorée..

« La soif » de Assia Djebar et « Aziza » de Djamila Dèbèche s'inscrivent, à notre sens, dans la vision féministe, dans la mesure où ces auteurs se préoccupent davantage et spécialement du destin des femmes par rapport à l'homme, à la famille, à la société active, au monde moderne. Mais on peut très bien y voir des allégories de la liberté, de la patrie, du combat pour l'émancipation.

Pour « Aziza », il s'agit de l'histoire

« d'une jeune fille musulmane d'Alger [qui] fait la connaissance d'un jeune avocat, Ali Kamel. Nationaliste, il est en contact avec les hommes politiques. Tous deux s'aiment et se marient, mais au village natal, selon la mode traditionnelle. L'époux est bientôt vite repris par ses « affaires » politiques. L'épouse, elle, languit et tombe malade au douar. Elle revient cependant à Alger, mais l'union se rompt entre lui, passionné pour son combat politique et elle, ulcérée par l'indifférence de Ali. Le divorce est consommé ».⁽⁴¹⁾

Quant à « La soif », c'est un roman qui nous présente une suite d'intrigues amoureuses que nous résumerons ainsi : Nadia et Jedla sont deux amies d'enfance ; elles se retrouvent après une longue séparation. Jedla est mariée à Ali, un journaliste ; Nadia est courtisée par un camarade Hassein, Nadia pense pouvoir rendre Hassein jaloux en tentant de séduire Ali. Alors Jedla, croyant n'avoir aucune chance de garder son mari parce qu'elle est laide et stérile, s'en désiste au profit de Nadia. Mais, il s'avère bientôt que Jedla est enceinte ; mais, pour elle cette grossesse vient trop tard ; elle n'en veut pas et décide de se faire avorter. Elle meurt au cours de l'opération. Nadia qui a épousé Hassein, se sent responsable de sa mort et vit dans le remord.⁽⁴²⁾

Jusqu'ici, la voix du roman demeure timide et assez superficielle mais s'achemine progressivement vers la prise de

41 - DEJEUX, J., *Bibliographie, op., cit.*, p.51.

42 - id., p. 52 (en substance).

conscience. Cela va commencer à transparaître dans les romans dits d'analyse. Quelques signes se manifestent dans « La grande maison » de Mohamed Dib, à travers l'agitation des habitants et leurs mentalités exacerbées :

« Dar-Sbitar » est le nom donné à la grande maison car elle avait servi de dispensaire ; elle tient du bourg tellement les gens s'entassent autour du patio. Aïni, la jeune veuve, est nerveuse, survoltée, dans la misère ; elle a à sa charge trois enfants et sa vieille mère infirme. Omar est l'un des enfants. Espiègle, il court les rues, mais son regard est celui de l'Algérien d'alors, témoin d'une société dans la misère et qui prépare sa révolte. Hamid Serradj, leader politique, est recherché par la police. La faim tenaille les ventres des pauvres, tandis que les esprits sont mécontents. Les événements se déroulent durant l'année 1938-39 à Tlemcen ».⁽⁴³⁾

Dar Sbitar se présente comme une mini-société dans laquelle presque toutes les couches sociales des colonisés sont représentées. Elles semblent se refléter les unes les autres car, pratiquement toutes, luttent, au quotidien, pour la survie, contre la présence coloniale et contre la faim.

Nous passons à un tout autre sujet avec « Le grain dans la meule » de Malek Ouary qui nous invite à suivre, dans les dédales des traditions séculaires du patrimoine national, un problème d'honneur exposé dans une forme assez cornélienne : en effet, Idhir de la tribu des Aïth Sammer tue, par vengeance, son ennemi Akli qui est le fils de Da-Tibouche et en même temps le frère de sa fiancée. Cette dernière crie vengeance à son tour pour son frère et pour elle-même ; Idhir doit mourir selon la loi de la « rekba ». Après s'être enfui dans un premier mouvement, il revient au village pour se livrer. C'est alors que, pour empêcher la vengeance de se perpétuer, les Anciens du village décident d'appliquer une solution qui reste dans l'honneur, à savoir, que Idhir doit épouser Djegga et sera le père d'un nouvel Akli ; ainsi, l'honneur et le sang sont saufs.⁽⁴⁴⁾

43 - DEJEUX, J., **Bibliographie**, p.49.

44 - id. p. 52 (en substance).

Le roman oppose implicitement, les lois kabyles aux lois françaises et invite à reconsidérer le caractère dit « barbare et primitif » des traditions des colonisés.

Quant aux romans de Mouloud Feraoun, ils nous racontent l'histoire d'Amer ou -Kaci et de son fils Amer ou -Amer.

Dans « La terre et le sang », on assiste au retour de Amer ou-Kaci. Il était allé, il y a quinze ans, en France, pour y travailler ; il revient, après cette longue absence, avec Marie, sa femme chrétienne. Ils s'installent au village qui accepte tout de suite Marie. Celle-ci s'adapte très vite. Elle est peut-être la nièce de Rabah, l'oncle de Amer, mort dans un accident, à la mine, en France. Mais bientôt, Amer délaisse Marie pour s'intéresser à Chabha, sa cousine, femme de Slimane, un autre oncle d'Amer. On soupçonne aussi Amer d'avoir tué son oncle Rabah. Finalement, Slimane et Rabah meurent tous les deux dans l'explosion d'une mine à la carrière. La vengeance est ainsi étouffée et l'honneur est sauf. Mais Marie porte l'enfant d'Amer et la filiation est assurée.⁽⁴⁵⁾

Le roman met en avant l'importance du giron familial, générateur de la vie et capable d'absorber les différences. Ce qui est proposé, c'est surtout la « possible cohabitation ». Cette prérogative prend une allure assez particulière dans « Les chemins qui montent ». Ce roman continue l'histoire d'Amer junior. C'est un jeune homme qui revient de France ; il retrouve sa cousine Dehbia convertie au christianisme. Un amour naît entre eux. Mais Mokrane a des visées sur Dehbia ; il surveille Amer. Un jour, il se présente au moment fatidique.

« Meurtre ou suicide ? Qui le sait ? La première partie du livre est constituée par le roman de Dehbia et Amer. La seconde par le journal de celui-ci qui raconte en douze jours l'évolution de ses sentiments. Feraoun semble avoir voulu libérer sa conscience dans ce roman aux résonances parfois amères, compte tenu du contexte politique. Amer est le « fils de Madame », la Française du précédent roman, mal à l'aise et mal intégré, en porte-à-faux chez les siens et chez les « autres ».⁽⁴⁶⁾

45 - DEJEUX, J., **Bibliographie**, p. 50 (en substance).

46 - id. p. 53.

On s'aperçoit ici que la coexistence des races et des religions est un projet avorté puisque Amer est probablement tué par Mokrane et que Dehbia, la Chrétienne, ne peut s'unir à Amer et s'emmure dans sa solitude et son chagrin.

Nous en venons enfin aux « romans de contestation » dans lesquels l'observation est plus ciblante et l'attitude contestataire plus visible.

Commençons par les deux œuvres de Mohammed Dib.

Avec « La grande maison », ces romans forment la « Trilogie Algérie ». Donc, « L'incendie » fait suite à « La grande maison » et nous décrit la vie des fellahs de Bni Boublen, un hameau situé sur les hauteurs de Tlemcen. Omar y passe les vacances. On assiste au réveil politique des fellahs qui mènent une vie assez dure. Ils décident de faire la grève pour exprimer leur mécontentement. Mais le feu se déclare dans quelques gourbis et ils sont accusés d'être les incendiaires. Des arrestations s'ensuivent mais cela n'arrêtera pas le feu de la révolte, du pré-combat.

Cette flamme embrase également le cœur des citadins : on la voit monter dans « Le métier à tisser » qui nous montre le destin des fellahs dépossédés et évincés de leurs terres. Ils jonchent les rues de la ville de Tlemcen. Ils sont réduits à une mort lente et poignante. Et dans les profondeurs de la cave de Mahi Bouanane, le même désespoir marque la vie des tisserands que Omar partage avec eux comme apprenti.

Fellahs et ouvriers se demandent pourquoi leur vie se dégrade de plus en plus et cherchent les causes de leur déchéance.

Beaucoup de questions assiègent aussi les montagnards présentés dans « Le sommeil du juste » de Mouloud Mammeri qui met en scène les rapports entre Kabyles mais surtout les rapports entre les colonisés et l'administration coloniale. Le cheminement est celui du désenchantement, de la démystification. Les villageois pensaient jusque-là être les victimes de la fatalité et de la malédiction et ne percevaient pas la véritable source de leurs malheurs. Mais tout au long des événements relatés, ils se rendent compte qu'ils sont exploités, spoliés et humiliés par les représentants de la loi et au nom de la loi. Nul n'y échappe, même pas Arezki qui a étudié dans les écoles françaises et a servi comme officier dans l'armée coloniale. Le père et

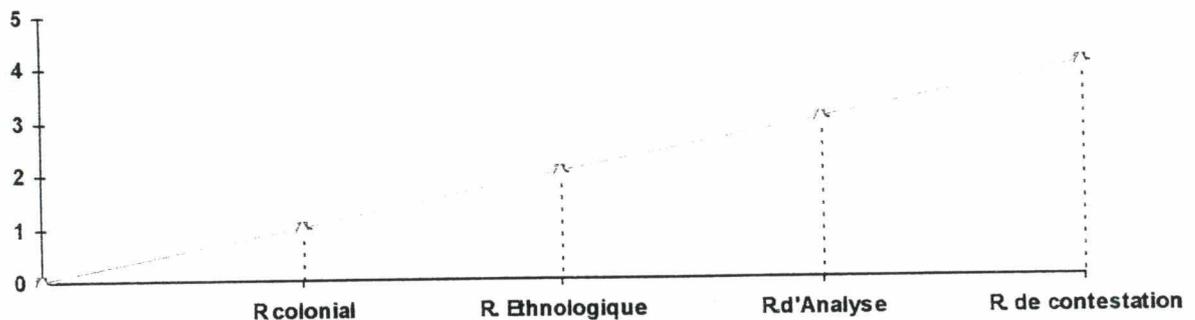
ses enfants sont incarcérés à la fin de l'histoire mais c'est l'administration française qui est démasquée et montrée du doigt par les différents personnages. C'est plus son procès qui se prépare que celui des militants kabyles .

Le roman prend une allure de « parole en crise » dans l'œuvre de Kateb Yacine qui nous raconte « Nedjma », l'insaisissable être de feu et de sang. Nedjma, femme troublante et mystérieuse, à la paternité obscure et fille d'une Française juive. En effet, le doute qui plane sur la conception de Nedjma provient du fait que sa mère, la Française, a été enlevée successivement par quatre hommes (des cousins) : Sidi Ahmed, le Puritain, le père de Rachid et Si Mokhtar. En fin de compte, Si Mokhtar l'enlève au Puritain et l'entraîne dans une grotte. Le père de Rachid le suit. Au matin, on trouve ce dernier mort dans la grotte. Auparavant, Si Mokhtar a une liaison avec la femme du Puritain. Kamel en est le fruit. La Française met au monde Nedjma qui est élevée par Lalla Fatma et mariée à Kamel (qui est peut-être son frère). Nedjma qui porte en elle les gènes de la Française et de la sœur va être la flamme incestueuse qui consumera le désir sans cesse renaissant des quatre cousins (ou frères) : Rachid, Mourad, Lakhdar et Mustapha. Finalement Si Mokhtar l'enlève pour la conduire dans la tribu de Keblout, au Nadhor. Son souvenir reste vivace dans l'esprit de Lakhdar qui est en prison, dans le journal de Mustapha et dans l'errance de Mourad.

L'histoire, tissu (à la limite du confus) de symboles et d'allégories, est construite sur un fond événementiel de révolte, de répression, persistant et itératif. Les massacres du 8 Mai et les arrestations qui s'ensuivirent sont présentés dans des fresques poétiques émouvantes.

Ce roman à la structure complexe apparaît comme un roman de l'accumulation à la fois des faits et des émotions. Nedjma, croisée des chemins pour les races, les cultures et l'histoire est le destin astral de l'Algérie séculaire, ancrée dans les racines de sa tradition, rivée à sa terre (Keblout, montagne-grotte). Roman méandrique dont les volutes du passé interfèrent invariablement avec celles du présent, il marque un point de renouvellement des techniques romanesques.

Pour conclure cet aperçu sur les œuvres, je propose le schéma suivant :



Cette courbe représente la trajectoire d'une énonciation de plus en plus affirmée et de plus en plus profonde qui porte en elle la contestation, d'abord latente et sous-jacente puis, progressivement ouverte sur le combat. Il nous reste, à présent, à examiner les moyens méthodologiques qui nous aideront à étudier le mécanisme de l'énonciation dans ces romans.

1.3 - Définitions des instruments de travail

Après avoir défini le corpus et justifié la période dans laquelle il s'inscrit, il sera utile de préciser quelques concepts et outils méthodologiques.

Nous commencerons, tout d'abord, par examiner la notion d'énonciation. Il faudra, a priori, écarter l'énonciation comme acte phonatoire physiologique auquel participent les organes de la phonation : cage thoracique, cordes vocales, pharynx, cavité buccale etc., qui préoccuperait, en priorité, l'anatomiste, le psychologue et l'orthophoniste. Nous tenterons, plutôt, de considérer ce concept dans l'approche et plus précisément dans le cadre littéraire.

1.3-1- Concept linguistique de l'énonciation

L'énonciation serait l'acte de produire un énoncé dans une situation de discours donnée. Pour Emile Benveniste,

C'est « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation ». ⁽⁴⁷⁾

Sur cette base, Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov rapportent la vision des linguistes en ces termes :

« ...Lorsqu'on parle, en linguistique d'énonciation, on prend ce terme dans un sens plus étroit : on ne vise ni le phénomène physique d'émission ou de réception de la parole qui relève de la psycholinguistique ou d'une de ses subdivisions, ni les modifications apportées au sens global de l'énoncé par la situation, mais les éléments appartenant au code de la langue et dont pourtant le sens dépend de facteurs qui varient d'une énonciation à l'autre ; par exemple je, tu, ici, maintenant, etc. Autrement dit, ce que la linguistique retient, c'est l'empreinte du procès d'énonciation dans l'énoncé ». ⁴⁸

Donc, il apparaît que la linguistique se donne pour tâche de repérer dans l'énoncé les indices de l'énonciation. Mais, là encore, il y a lieu de distinguer ce qu'on appelle la deixis indicielle et la deixis endophorique. La deixis étant le terme par lequel les linguistes désignent l'énonciation, elle est indicielle lorsqu'elle renvoie « **aux éléments de l'acte de parole (Je, tu, etc.)** ». ⁽⁴⁹⁾ C'est la référence exophore décrite par le terme de *désignation* ⁽⁵⁰⁾.

Elle est endophorique lorsqu'elle « désigne un mode de référence où le référent est localisé dans le contexte verbal (ou cotexte), qu'il s'agisse d'un contexte d'amont (une forme linguistique de rappel est en relation avec un antécédent, anaphore, ex :

47 - BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974, p.80.

48 - DUCROT, Oswald ; TODOROV, Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 405.

49 - id., p. 406.

50 - NEVEU, Franck, *Lexique des notions linguistiques*, Paris, Nathan Université, 2000, p.38.

l'opéra, ça la passionne) ou qu'il s'agisse d'un contexte d'aval (une forme linguistique d'annonce est en relation avec un terme qui lui est postposé, cataphore, ex : Il n'y a que ça qui l'intéresse, l'Italie) ».⁽⁵¹⁾

L'énonciation, opération productrice de l'énoncé, s'appuie sur le locuteur, celui qui parle et sur l'allocutaire, le destinataire de l'énoncé. Ces deux partenaires sont les interlocuteurs de l'énonciation dans une situation d'échange (dialogue). L'interlocution n'est pas toujours évidente dans toute énonciation. Le monologue semble être une énonciation sans allocutaire ou dont l'allocutaire est une réflexion du locuteur lui-même. De même, certaines expressions de la subjectivité (joie, colère, douleur) sont considérées comme des énonciations sans allocutaires.

L'énonciation peut être directe ou différée. Elle est directe lorsque le temps de l'énonciation est commun aux interlocuteurs. Ils peuvent avoir connaissance des éléments qui constituent la situation d'énonciation et échanger leurs rôles de locuteur et d'allocutaire. Mais dans certains cas, ces conditions ne sont pas remplies (conversation téléphonique, émissions de télévision, radio etc.).

L'énonciation est différée lorsque le temps et, parfois le lieu de l'énonciation, ne sont pas communs aux interlocuteurs. C'est le cas de la correspondance, du texte journalistique, didactique ou littéraire, de l'annonce et de l'affiche (etc.). Souvent, l'allocutaire n'a pas un droit de réponse et, n'étant pas présent devant le locuteur, n'est pas toujours identifié par lui. Les indications sur la situation d'énonciation sont fournies, dans ces cas là, par le paratexte (date, lieu, signature, date d'impression, nom de l'auteur etc.).

L'énonciation peut être rapportée si un locuteur reproduit dans les mêmes termes ou en substance, des propos qu'il a entendus. On constatera alors que l'énonciation rapportée n'est pas sur le même plan que l'énonciation directe ou différée puisqu'elle est contenue (ou peut être contenue) par ces deux dernières.⁽⁵²⁾

Il est important de souligner que les indices que l'on peut repérer dans un énoncé ne peuvent signifier que par référence à la

51 - NEVEU, F., *Lexique, op. cit.*, p.38.

52 - PERRET, Michèle, *L'énonciation en grammaire du texte*, Paris, Nathan-Université, 1994, pp.10-13 (en substance).

situation d'énonciation et aux éléments qui constituent l'énonciation. C'est ainsi qu'il faudra distinguer l'énoncé type de l'énoncé occurrence. L'énoncé type serait un énoncé indépendant du temps, du lieu et de l'auteur de son énonciation ; alors que l'énoncé occurrence est conditionné, en plus de son sens comme énoncé-type, par les circonstances de son énonciation.⁽⁵³⁾

C'est pourquoi, il sera utile de s'arrêter aux embrayeurs. Ils sont

« ces classes d'éléments linguistiques présents dans l'énoncé [qui] ont pour rôle de « réfléchir » son énonciation, d'intégrer certains aspects du contexte énonciatif. Ces éléments sont partie intégrante du sens de l'énoncé et on ne peut ignorer ce à quoi ils réfèrent si on entend comprendre ce sens ».⁽⁵⁴⁾

A la définition proposée par Roman Jakobson,

« La signification générale d'un embrayeur ne peut être définie en dehors d'une référence au message »⁽⁵⁵⁾,

une précision objective est apportée par D. Maingueneau qui affirme :

« Il serait inexact de prétendre que les embrayeurs ne possèdent pas de signifié, de valeur sémantique stable à travers tous leurs emplois, car, manifestement « chaque embrayeur possède une signification générale propre. Ainsi « je » désigne le destinataire (et « tu » le destinataire) du message auquel il appartient »⁽⁵⁶⁾..., ce « signifié » n'est pas celui des noms ordinaires ; alors que la valeur référentielle de l'embrayeur ne peut être établie que si on le rapporte à l'environnement spatio-temporel de son occurrence, des signes comme fenêtre ou tulipe possèdent une « définition », permettent, en dehors de tout emploi effectif de délimiter a priori une classe d'objets susceptibles d'être dits fenêtres ou tulipes. Il n'en va pas de même pour les embrayeurs : en dehors de telle ou telle énonciation

53 - MAINGUENEAU Dominique, *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, classiques Hachette, p.7 (en substance).

54 - id.p.7

55 - JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale*, éditions de Minuit, Paris, 1963, p. 178.

56 - id. p. 179 (propos cités).

singulière, il n'existe pas de classe d'objets susceptibles d'être désignés par « je ». En dernière instance, est le référent de « Je » celui qui dit « Je » dans tel énoncé-occurrence ; pour être « Je » il faut et il suffit de proférer « Je ». La « définition » des embrayeurs fait donc intervenir de manière cruciale la circularité, la réflexivité ».⁽⁵⁷⁾

Tout cela nous mène à nous interroger sur les domaines que couvrent les embrayeurs.

La deixis indicielle s'organise en s'appuyant, d'une part sur les catégories grammaticales (pronoms personnels, pronoms démonstratifs, adverbes et adjectifs, déictiques spatiaux et déictiques temporels, verbes performatifs, temps du verbe organisés autour du présent) ; d'autre part, sur les catégories, sémantiques (lexique contenant des sèmes évaluatifs ou émotifs, termes modalisants comme « peut-être », « certainement », « sans doute » etc.

Il faut aussi ajouter les fonctions syntaxiques (sujet-prédicat) qui se rapportent à l'énonciation de manières très diverses, selon que les éléments évaluatifs affectent le prédicat et alors ils expriment l'attitude du locuteur envers ce dont il parle ; ou que ces éléments sont placés sur le sujet et ils sont interprétés

« Comme des citations, comme des noms avancés des expressions correspondantes ».⁽⁵⁸⁾

Les embrayeurs peuvent être saturés ou lacunaires. L'embrayeur saturé n'a qu'un seul référent possible par énonciation (ex : ici, maintenant, je) tandis que l'embrayeur lacunaire c'est celui

« dont le référent, n'est pas immédiatement identifiable du seul fait de [son] énonciation ».⁽⁵⁹⁾

Par ailleurs, au sein de la deixis endophorique, l'anaphore peut se présenter sous plusieurs formes :

- Anaphore pronominale : reprise, par un pronom personnel, relatif, démonstratif, indéfini ou numéral.

57- MAINGUENEAU D. , *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan Université, 3e éd., 2000, p.5.

58 - DUCROT , O et TODOROV, T., *Dictionnaire*, op. cit., p.406.

59 - PERRET, M, *L'énonciation en grammaire du texte*, op.cit., p. 61.

- Anaphore nominale : reprise du même nom ou par des noms différents.
- Anaphore adverbiale : reprise du temps et de l'espace par un adverbe tel : là, alors, ainsi etc.

L'anaphore est souvent explicite mais peut être implicite. Elle fait, alors,

« appel à un savoir extralinguistique...On parle aussi, dans ce cas, d'anaphore notionnelle, conceptuelle ou sémantique ».⁽⁶⁰⁾

L'énonciation se présente sous des formes diverses dans l'énoncé, mais elle n'en est jamais absente. Et après avoir considéré l'énonciation sur le plan linguistique, nous nous proposons d'en examiner un autre aspect qui sera l'énonciation littéraire.

1.3-2- Concept littéraire de l'énonciation

Dans la production littéraire, l'énonciation joue à deux niveaux sur le schéma de la communication. On distinguera, d'une part, l'énonciation externe au texte qui mettra en scène l'auteur et dont l'énoncé sera le texte littéraire ; d'autre part, l'énonciation interne qui rapportera les dialogues des personnages. Entre les deux schémas s'installeront des conventions qui renseigneront sur l'attitude de l'auteur vis-à-vis de son énonciation : sera-t-elle revendiquée, déléguée ou rejetée ?

L'énonciation littéraire permet aussi, par le biais de l'écriture, ou, plutôt, de la « composition », d'élaborer des mondes où se construisent les échanges, les voix, les instances qui préludent à une véritable polyphonie.

« Elle construit des mondes divers dans lesquels la parole est donnée à des narrateurs, à des personnages, à des êtres imaginaires, à des animaux, à des objets, à des plantes. Tout un concert de subjectivités s'expriment et clament leurs émotions, leurs visions, leurs attentes ».⁽⁶¹⁾

60 - PERRET, M., *L'énonciation en grammaire du texte*, op. cit., pp.67 et 64-67 en substance.

61- CALAS, Frédéric et CHARBONNEAU, Dominique-Rita, *Méthode du commentaire stylistique*, Paris, Nathan - Université, 2000, p.23.

L'énonciation littéraire est une énonciation différée mais dont l'énoncé contient toutes les formes énonciatives évoquées plus haut. On y retrouve les caractères fondamentaux de l'énonciation

- « **Qui ne doit pas être conçue comme l'appropriation par un individu du système de la langue : le sujet n'accède à l'énonciation qu'à travers les contraintes multiples des genres de discours.**

- **L'énonciation ne repose pas sur le seul énonciateur, c'est l'interaction qui est première. Comme le rappelle Benveniste, « le monologue doit être posé, malgré l'apparence, comme une variété du dialogue, structure fondamentale ».**⁽⁶²⁾

- **L'individu qui parle n'est pas nécessairement l'instance qui prend en charge l'énonciation. Ce qui incite O.Ducrot à définir l'énonciation, indépendamment de l'auteur de la parole, comme « l'événement constitué par l'apparition d'un énoncé »⁽⁶³⁾ ...L'énonciation constitue le pivot de la relation entre la langue et le monde ; elle permet de représenter dans l'énoncé, les faits, mais elle constitue elle-même un fait, un événement unique dans le temps et l'espace ».**⁽⁶⁴⁾

Ce qui est à remarquer dans cette définition, c'est le rapport entre le monde et la langue qui n'est pas un rapport ordinaire. C'est une opération qui prend appui dans le monde vécu pour construire un monde fictionnel en se donnant pour règle essentielle la vraisemblance (le pouvoir être). Le texte littéraire se construit de l'intérieur mais aussi de l'extérieur : l'énonciation littéraire définit les situations d'écriture mais peut désigner également ses destinataires et, partant, impliquer le lecteur et la lecture dans le processus d'élaboration du texte littéraire.

L'énonciation se manifeste sur deux plans : le plan historique et le plan du discours.⁽⁶⁵⁾ C'est sur la base de l'interaction de ces deux plans que l'on pourra distinguer les genres et fonder une typologie des discours. Chaque genre utilisera les modes énonciatifs qui

62 - BENVENISTE, Emile, *Eléments de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1974, p.85.

63 - DUCROT, O., *Le dire et le dit*, Paris, Ed. de Minuit, 1984, p. 179.

64 - MAINGUENEAU, Dominique, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Le Seuil Mémo, 1996, pp.36-37.

65 - BENVENISTE, E., *Eléments de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, 1966, pp. 242,245.

lui conviennent même si parfois des interférences entre les genres littéraires ne sont pas exclues.

On pourra résumer quelques aspects de la diversité des discours dans le tableau suivant :⁽⁶⁶⁾

Discours centré sur le locuteur	V.S	Discours centré sur l'allocataire
(ignore son public) → l'allocataire implicite est modelé à l'image du locuteur lui-même.		(adapte sa parole aux récepteurs) l'allocataire implicite est distinct du locuteur.
<u>Discours explicite</u> « Constitue un tout aussi fermé que possible avec tendance de se faire complet et précis [use] de mots-terme et de phrases-jugements (langage théorique ou de formulation) ».		<u>Discours implicite</u> De situation « compte sur des éléments extra-linguistiques de complément (langage pratique) ».
Discours pauvre en indications sur son énonciation → dominance de l'histoire.		Discours qui se réfère constamment à l'énonciation → dominance du discours.
Discours où énoncé citant et énoncé cité se confondent (langues différentes, style direct, citations).		Discours où énoncé cité et énoncé citant sont distincts : fusion des langues, style indirect.

Dans les genres littéraires, la poésie, le théâtre, le conte ou le roman ont chacun leur énonciation qui reprend leur spécificité.

Nous nous arrêterons spécialement à l'énonciation romanesque : traditionnellement, elle est désignée par le terme de « narration ». Le roman s'appuie, selon le point de vue de Gérard Genette, sur trois éléments essentiels : le récit ou énoncé, le contenu narratif ou histoire et la narration comme acte narratif producteur du récit.⁽⁶⁷⁾

La narration relate des événements auxquels participent les personnages, rapporte les paroles et les pensées des personnages

66 - DUCROT, O. et TODOROV, T., *Dictionnaire*, op.cit. p. 409 (en substance).

67 - GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 206.

et contient des descriptions qui montrent des objets ou des personnes.⁽⁶⁸⁾

Dans l'énonciation romanesque se pose la question des choix énonciatifs, à savoir le rapport récit/discours qui s'appuie sur la présence ou l'absence des déictiques spatiaux temporels mais qui servent à déterminer la distance que l'émetteur pose entre lui et sa situation d'énonciation. Le narrateur, instance qui organise et prend en charge le discours, fait l'objet d'un choix énonciatif et apparaît dans les indices de l'énonciation. L'énonciation romanesque distinguera le roman à la première personne et le roman à la troisième personne et permettra de repérer l'autobiographie, le journal intime, les mémoires etc.

Dans le roman, le locuteur devient narrateur ; c'est un énonciateur interne à la fiction ; c'est lui qui raconte l'histoire à l'intérieur du texte. Dans le même temps, l'allocutaire devient le narrataire ; c'est l'instance symétrique du narrateur, qu'il ne faut pas confondre avec le lecteur. Comme le narrateur, le narrataire fait partie de la texture de la fiction mais apparaît ou non dans l'énoncé selon la nature de l'énonciation.

Le narrateur est le moteur de l'histoire. Il peut déléguer son rôle à l'un des personnages qui se chargera de raconter l'histoire ; il sera alors désigné comme narrateur homo-diégétique. Il peut aussi rester anonyme, distant de l'histoire en n'y prenant pas part ; ce sera l'attitude du narrateur hétéro-diégétique.

De la même façon, si le narrateur n'est pas l'objet du récit, il sera considéré comme extra-diégétique alors que, s'il est question de lui dans le récit, il sera intra-diégétique.⁽⁶⁹⁾

Le degré de subjectivité du narrateur peut apparaître dans les points de vue ou modes de vision :

- non focalisation : c'est le cas du romancier omniscient.
- focalisation interne : la conscience du personnage s'inscrit dans le discours.
- focalisation externe : la vision s'arrête à l'apparence.

Pour expliciter ces trois positions, je citerai ces commentaires de Françoise Argot-Dutard :

68 - CALAS et CHARBONNEAU, *Méthode du commentaire stylistique*, op.cit., p.70.

69 - D'après la théorie de Genette, G, *Figures III*, op.cit., pp., 255-259.

« Lorsque le point de vue est externe, les personnages sont observés à partir d'un foyer extérieur à eux par un narrateur objectif qui laisse au lecteur le soin d'interpréter les apparences enregistrées.

En focalisation interne, le foyer d'observation est placé dans la conscience d'un sujet témoin qui peut être un personnage...

Lorsque le narrateur ne limite pas sa vision à un foyer précis, il domine la fiction de façon omnisciente et peut tout expliquer au lecteur en donnant éventuellement libre cours à sa subjectivité ». ⁽⁷⁰⁾

Les focalisations donnent lieu à des propositions riches par leur variété et interpellent des savoirs aussi bien chez l'auteur que chez le lecteur. Ces visions ne se présentent pas toujours à l'état pur et peuvent se recouper. On atteindra alors une complexité des perspectives qui attestera encore une fois de la polyvalence des actes énonciatifs.

En plus des choix narratifs, l'énonciation fait intervenir dans l'énoncé, deux temporalités : le temps du récit et le temps du discours. Les relations entre ces deux éléments sont diverses ; il en découlera un certain nombre de paramètres (moment, fréquence, vitesse...) dont nous retiendrons l'ordre que nous résumerons dans le tableau suivant.

Homologie	Le temps du récit et le temps du narration sont simultanés → mode de progression linéaire.
Discordance :	→ anachronies narratives entre l'ordre des événements et leur narration :
○ Prolepse	➤ Par anticipation, on narre un fait qui aura lieu par la suite.
○ Analepse	➤ Par rétrospection, on revient sur des événements passés (pour expliquer, analyser, mémoriser).

Après cette caractérisation succincte de l'énonciation, il s'agira de voir ce que nous entendons par « énonciation affirmée ».

70 - ARGOT-DUTARD, Françoise, *La linguistique littéraire*, Paris, Armand-Colin, 1998, pp. 60-61.

1.3-3- Énonciation affirmée et expression allusive.

Dans un premier temps, nous rappellerons que, dans tout acte de langage, il y a deux composants : son contenu propositionnel et sa force illocutoire. Cette dernière

« Peut être marquée explicitement par un verbe (je promets, j'affirme...) ou par la modalité de la phrase (question) mais elle est souvent reconnue grâce au contexte ».⁽⁷¹⁾

L'énonciation affirmée ressort de l'attitude de l'énonciateur qui assume son discours mais aussi qui persiste à le gérer pour le mettre le plus possible à la portée de son destinataire. Ici,

« le critère de vérité du récit est fonction de la stratégie illocutoire et non pas du référent historique ».⁽⁷²⁾

L'énonciation affirmée a un large pouvoir réflexif et constitue elle-même une référence argumentative. Tout cela s'effectue sur la base d'un contrat qui est défini ainsi dans la communication narrative :

« A la base de toute communication narrative, il faut postuler un contrat énonciatif dans un réseau de places (institutionnelles et locutives) et de relations. Par contrat, entendons aussi bien les conventions discursives et l'accord des interlocuteurs (sur la base du savoir partagé et du choix du niveau d'intelligibilité) que les affrontements persuasifs (au faire croire de l'énonciateur correspond le faire interprétatif de l'énonciataire) ».⁽⁷³⁾

Cependant, plusieurs difficultés d'approche maintiendront l'énonciation affirmée au stade de l'apparence et de l'illusoire. D'abord à cause de l'ambiguïté de signe linguistique lui-même, mais aussi, à cause de ce contrat tacite, mais effectif, qui lie le narrateur au narrataire.

L'ambiguïté du signe tient essentiellement dans sa transparence et son opacité qui sont des propriétés qui l'affectent simultanément. Il est assez connu que le signe

71 - MANGUENEAU, D., *Les termes clés*, op.cit, p. 10.

72 - ADAM, Jean - Michel, *Le texte narratif*, Paris, Nathan - Université, 1994, p.270.

73 - id., p.229.

« N'est signe que pour autant qu'il entre dans une relation de signification ou encore de représentation...

Cette dyade [chose représentée et chose représentante] en appelle une autre qui serait plutôt interne et qui concernerait la chose représentante qui se dédoublerait en deux aspects distincts selon le point de vue que l'on adopte à son égard... Considéré comme chose, le signe focalise sur lui-même la vue de l'esprit, il est l'objet propre de la considération, il ne « représente » rien mais se présente lui-même (x). Au contraire, considéré comme signe, il se dérobe à la considération, et déplace la vue de l'esprit de lui-même à l'objet qu'il signifie (x → y). Le signe est comme un miroir qui donne à voir autre chose que lui-même, ou bien encore, il est comme une vitre transparente qui laisse voir autre chose qu'elle-même. Mais aussi bien le miroir que la vitre ont la propriété de s'opacifier, c'est-à-dire qu'ils peuvent cesser de se dérober pour, au contraire, s'offrir à la considération, à la vue de l'esprit ; un objet peut cesser d'être considéré comme signe et être considéré comme chose. Le résultat c'est qu'il cesse alors d'être lié à la chose signifiée, il retrouve son indépendance de chose, il cesse de détourner les regards de lui-même et se présente à eux. Il devient opaque et perd la transparence qui permettait de voir le second objet à travers lui... ».⁽⁷⁴⁾

Quant au contrat qui s'établit entre le narrateur et le narrataire, mais aussi entre l'auteur et le lecteur (un lecteur idéal que l'auteur présuppose en lui attribuant un certain nombre de compétences et qui serait distinct du lecteur-personne matérielle par le fait qu'il serait une composante de l'œuvre),⁽⁷⁵⁾ il sera toujours subjectif et hypothétique.

Ces écueils étant posés, pourrions-nous seulement parler de dénotation ou simple désignation, puisque c'est la connotation qui est signification ?

74 - RECANATI, François, *La transparence et l'énonciation*, Paris, Le Seuil, 1979, p 31
75 - CHARAUDEAU, Patrick, *Langage et discours*, Paris, Hachette, 1983, p.163.

Nous n'aurons d'autre choix que d'examiner l'aspect explicite, asserté, fortement exprimé de l'énonciation en nous gardant de perdre de vue cette caractérisation fondamentale de l'énonciation fictionnelle qui, en se matérialisant dans le textuel, demeure, néanmoins, problématique et illusoire. ⁽⁷⁶⁾ Énonciation affirmée ou expression de la conviction qui se lira dans l'explicite et s'inscrira dans la tentative de l'énonciation de

« situer son énoncé par rapport aux catégories du possible, du nécessaire etc. (modalités logiques) », ⁽⁷⁷⁾

parce que, par essence, pour pouvoir affirmer quelque chose, il faut d'abord y croire ou, du moins, faire croire qu'on y croit.

Cependant, dans l'énonciation littéraire, l'énoncé n'est jamais univoque. Par conséquent explicite et implicite se côtoient, se superposent ou s'enchevêtrent dans des combinaisons multiples. L'étude de l'expression allusive vise à examiner justement ces côtés cachés, détournés ou évanescents de la communication romanesque mais qui restent si riches et si nuancés en significations.

On s'arrêtera au terme « expression » qui véhicule, à notre avis, deux valeurs sémantiques essentielles : le fait d'exprimer donc de produire un acte de langage, mais aussi la manière de produire cet acte. Nous suivrons, à ce propos, le point de vue de Gardiner, cité par F.Recanati qui définit

« le sens d'une expression linguistique [comme] constitué par ce qu'elle signifie et par ce qu'elle montre ». ⁽⁷⁸⁾

Les deux aspects sont assez distincts puisque la signification relève de l'implicite alors que la présentation (montrer) relève de l'explicite. Par conséquent, l'expression allusive qui s'inscrit dans l'implicite, est définie comme un mouvement

« Exocentrique, mû par une force centrifuge qui oblige tout acte de langage (et donc tout signe) à se signifier dans une intertextualité qui est comme un jeu d'interpellations des signes les unes par les

76 - GENETTE, Gérard, *Figures*, Paris, Le Seuil, 1966, pp 131-132.

77 - MAINGUENEAU, D., *Approche...*, op.cit., pp. 10-11.

78 - RECANATI, F., *Transparence*, op. cit. ; p.127.

autres dans une contextualité qui dépasse largement leur contexte explicite ». ⁽⁷⁹⁾

Au même moment, l'explicite obéirait plutôt à un mouvement

« endocentrique, mû par une force centripète qui oblige l'acte de langage (et donc les signes qui le composent) à se signifier dans une clôture qui intègre, à la fois, un acte de désignation de la référence dans lequel le signe s'épuise en fonction d'échange (le valant pour) et, dans le même temps un acte de symbolisation dans lequel le signe prend place à l'intérieur d'un réseau de relations à d'autres signes ... ». ⁽⁸⁰⁾

L'expression allusive est donc cet aspect particulièrement riche mais détourné et souvent impalpable du discours qui fait intervenir une grande partie de l'implicite. Comme lui, elle englobera les domaines des présupposés et des sous-entendus qui

« ont en commun la propriété de ne pas constituer en principe [...] le véritable objet du dire, tandis que les contenus explicites correspondent, en principe toujours, à l'objet essentiel du message à transmettre, ou encore sont dotés [...] de la plus grande pertinence communicative ». ⁽⁸¹⁾

Pour décoder l'implicite, la notion d'inférence est centrale. Nous la définirons, à la suite de C. Kerbrat-Orecchioni, comme étant :

« Toute proposition implicite que l'on peut extraire d'un énoncé et déduire de son contenu littéral en combinant des informations de statut variable ». ⁽⁸²⁾

C'est sur la base de ces informations, que l'on pourra distinguer le présupposé du sous-entendu. En effet,

« les présupposés sont inscrits dans la langue et le co(n)texte n'intervient que pour lever une éventuelle polysémie...Les sous-entendus, au

79 -CHARAUDEAU, P. *Langage et discours*, op.cit.,pp. 10-20.

80 - id. pp.10-20.

81 - KERBRAT- ORECCHIONI, Catherine, *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 1986, pp.21-22 .

82 - id. p. 24.

contraire, résultent de l'action conjuguée de facteurs internes et externes, le co(n)texte jouant cette fois un rôle positif dans le processus d'engendrement du contenu implicite ». ⁽⁸³⁾

En d'autres termes, le présupposé se limite à l'énoncé alors que le sous-entendu en déborde. Pour être plus précis, nous adopterons la définition suivante qui considère.

« Comme présupposés toutes les informations qui, sans être ouvertement posées (...), sont cependant automatiquement entraînées par la formulation de l'énoncé, dans lequel elles se trouvent intrinsèquement inscrites, quelle que soit la spécificité du cadre énonciatif ». ⁽⁸⁴⁾

Par ailleurs, l'inférence produite par la présupposition peut résulter d'une opération d'implication (implications nécessaires) ou d'un processus d'informations qui opposerait les supposés comme « **ce qui est présumé connu** » aux posés « **comme présumés ignorés** » Cette vision est explicitée ainsi :

« C'est-à-dire que les contenus formulés en présupposés sont censés correspondre à des réalités déjà connues et admises par le destinataire soit qu'ils relèvent de son savoir encyclopédique spécifique, soit qu'ils correspondent à des « évidences supposées partagées par l'ensemble de la communauté parlante...à la différence des contenus, et posés et sous-entendus, qui, eux, correspondent à des informations « nouvelles » donc éminemment disputables ». ⁽⁸⁵⁾

Pour caractériser le statut énonciatif du présupposé, on dira qu'il relève du « cela va de soi », du « déjà dit » et, en tant que tel, son statut se démarquera de celui du posé. En effet,

« sous le locuteur unique [...] se dissimulent en fait deux énonciateurs distincts [...] l'énonciateur responsable du posé Lo ; mais l'énonciateur du présupposé, c'est la voix collective dans laquelle

83 - KERBRAT-ORECCHIONI, C., *L'implicite*, p. 26.

84 - id., p.25.

85 - id., pp.29-30.

Lo dissout la sienne propre ; c'est une instance anonyme, plurielle, voire universelle ».⁽⁸⁶⁾

Sensiblement différent du présupposé, le sous-entendu a un comportement plus insaisissable et donc plus aléatoire puisqu'il

« englobe toutes les informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif ».⁽⁸⁷⁾

Débusquer le sous-entendu peut s'avérer une aventure hasardeuse et jalonnée d'embûches, parce qu'elle fait appel à la compétence linguistique, à une culture qui sera à même de favoriser le repérage de ces sous-entendus. Quelques procédés peuvent aider à les déceler ; on opérera

- « Soit en cherchant des situations dans lesquelles l'information problématique ne s'actualise pas.
- Soit en observant ou construisant un enchaînement annulant le sous-entendu éventuel ».⁽⁸⁸⁾

La classe des sous-entendus recouvre des sous-classes dont nous citerons :

- L'insinuation vue comme « **un sous-entendu malveillant** »,
- L'allusion qui aurait deux acceptions possibles :
 - « **Sous-entendu à contenu grivois ou graveleux** ».
 - « **Référence à un ou plusieurs faits particuliers connus de certains des protagonistes de l'échange verbal et d'eux seuls, ou d'eux surtout, ce qui établit entre eux une certaine connivence (pacifique ou agressive du reste)** ».⁽⁸⁹⁾

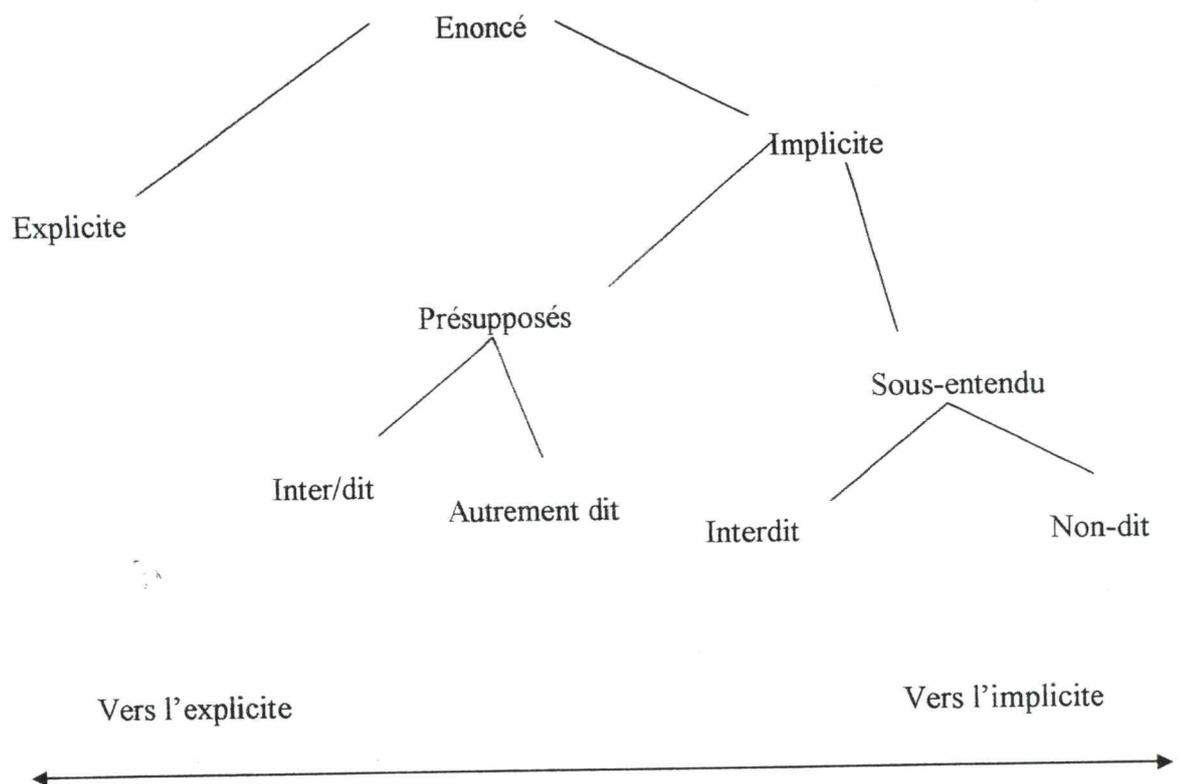
En somme, et pour résumer notre vision de l'expression allusive, nous proposons la schématisation suivante :

86 - KERBRAT-ORECCHIONI, C., *L'implicite*, op.cit., pp.32-33.

87 - id., p.39.

88 - id., p. 40.

89 - id., p.46.



Dans ce schéma, l'orientation vers la droite renvoie à l'intensification du mouvement interprétatif de l'implicite. Dans le sens opposé, vers la gauche, c'est la progression de l'explicite. Les présumés seraient plus proches de l'explicite que les sous-entendus. Ils recouvrent l'autrement dit et l'inter-dit parce que ces deux aspects relèvent de la formulation de l'énoncé, des moyens linguistiques et cotextuels utilisés. Les sous-entendus, eux, regroupent le non-dit (intentionnel ou non intentionnel) qui n'apparaît pas en surface, soit par stratégie illocutoire, soit par omission (oubli ou négligence) mais qui, au cours de l'interprétation, peut déborder du projet énonciatif du locuteur, et l'interdit qui revient à une inhibition de la parole à cause de situations données comme oppressantes et oppressives. Sans entrer dans les détails, nous récapitulerons l'énonciation affirmée et l'expression allusive dans les termes suivants :

L'énonciation affirmée est donc le discours explicite porté par une énonciation franche et directe assumée dans des circonstances

d'énonciation définies clairement. C'est l'adhésion qui se voudrait sans équivoque à une parole destinée à dissiper l'ambiguïté. Elle irait de pair avec toute tentative qui viserait à « montrer » ou à « démontrer ». Son champ d'action c'est donc la partie visible de l'iceberg.

L'expression allusive est, quant à elle, tournée vers l'implicite et concernerait l'envers du discours. Les indices qui peuvent la définir doivent être déduits du cotexte ou recherchés dans le contexte mais ne sont pas clairement livrés par l'énoncé. Cependant, cet aspect de l'énonciation, tantôt furtif, tantôt discret, est souvent porteur d'une éloquence profonde et d'une force persuasive intense. Car, en faisant mine d'effleurer un sujet, en fait, on l'impose à l'examen du conscient (ou de l'inconscient) du destinataire.

Ce sont là les deux axes sur lesquels nous allons orienter notre approche dans laquelle nous tenterons de mettre en évidence l'un ou l'autre aspect de l'énonciation : dans l'étude des rapports illocutoires, de la variété discursive et des points de vue narratifs pour l'énonciation affirmée ; et dans l'approche de quelques thèmes qui apparaissent dans les œuvres pour l'expression allusive.

Chapitre II

Enonciation affirmée :

Application

Dans cette étude, nous tenterons de mettre en exergue l'énonciation sous ses trois formes : linguistique, littéraire et romanesque dans le cadre de l'énonciation affirmée appliquée à quelques romans parmi ceux qui ont été définis dans le corpus .

Nous serons dans l'obligation de restreindre notre étude à quelques aspects spécifiques de cette énonciation pour éviter un alourdissement excessif de notre texte.

II.1-Énonciation linguistique ou deixis.

Elle renvoie aux éléments de l'acte de parole et s'appuie sur les catégories grammaticales et les catégories sémantiques.

Dans cet espace, il s'agit, en fait, d'étudier essentiellement les actes d'énonciation qui ont donné lieu à la production de l'énoncé qui est l'œuvre littéraire. On est donc confronté à deux types d'indices : les indices extra-textuels qui seraient toutes les informations, explications données par les écrivains eux-mêmes à propos de leurs écrits ; et les indices textuels, qui, parce qu'ils apparaissent dans le texte de fiction, ne peuvent être traités en dehors du concept littéraire. En effet, les informations fournies par le texte de fiction sont soumises au contrat de connivence entre l'auteur et le lecteur, contrat par lequel l'auteur est en droit de contrefaire la réalité et le lecteur de participer à ce jeu de vérités en admettant ce compromis.

Par ailleurs, l'énonciation étant un acte singulier limité dans le temps et l'espace, tout ce qui peut en être dit, a posteriori, relève du domaine de la spéculation ; en d'autres termes, l'énonciation qui donne lieu au texte littéraire ne peut être objectivement explicitée par une énonciation qui interviendrait après son achèvement parce que les deux énonciations se situent dans deux époques différentes et sont de nature différentes.

Par conséquent, notre objet étant précisément un corpus littéraire, nous négligerons dans ce cadre précis l'énonciation extra-textuelle pour nous consacrer à l'énonciation textuelle indicielle et endophorique.

II.1-1- Deixis indicielle

Si nous considérons l'énoncé suivant :

« Où errais-tu jusqu'à cette heure ? Où ? Où ? Dis-moi ! Ha Haï ! Dois-je te déchirer la figure ou déchirer la mienne ? Les plumes du mal t'ont poussé ! Te crois-tu un homme déjà ? Te crois-tu tout permis ? Je donne ma parole que ça ne sera pas ! J'ai encore des forces pour te briser. Ici, c'est moi qui commande et tant que tu auras besoin de rester sous ce toit, tu baisseras la tête. Tu as compris, ? Tu rentreras de bonne heure ou tu retourneras à la rue! ».⁽⁹⁰⁾

Nous remarquons la présence des pronoms personnels « je-tu » qui renvoient aux interlocuteurs dont l'un, (le « **je** » qui désigne Aïni dans cet énoncé), est le détenteur de la parole, alors que l'autre, (le « **tu** » qui désigne Omar, son fils, dans cet énoncé), constitue une grande partie du thème de l'énoncé ; « **ma, mienne** » font référence à « **je, moi** ». Le « **moi** » est flanqué d'un prédicat qui va lui donner le droit à la parole ou plutôt à l'autorité de la parole : « **C'est moi qui commande** ».

De même, on peut noter la proximité du déictique spatial « **ici** » qui réfère au lieu de l'énonciation, qui équivaut à « **ce toit** » (anaphore, de « **ici** ») qui est le logis de Aïni, c'est-à-dire une pièce dans Dar-Sbitar, une grande maison qui regroupe plusieurs locataires.

La référence au moment de l'énonciation apparaît dans « **à cette heure** ». Elle semble assez tardive selon l'appréciation de la mère qui emploie le terme modalisant « **jusqu'à** » ; ce jugement va légitimer la colère de Aïni qui est véhiculée par l'émotivité. Celle-ci se dégage du texte à travers la ponctuation : les points d'interrogation à caractère conatif qui s'adressent au destinataire s'associent aux points d'exclamation, très expressifs, qui s'orientent vers le locuteur.

La ponctuation, l'interjection (Ha Haï !), nous renseignent sur la force illocutoire qui apparaît comme importante dans ce texte. Cette force illocutoire est confisquée par le « **je** » qui se donne, par autorité, le droit de personnaliser le « **tu** » en le désignant par des prédicats : « **te crois-tu un homme ?** », « **tu auras besoin** ».

90 - DIB, Mohammed, *Le métier à tisser*, p.8.

Ce sont des affirmations qui diminuent le pouvoir du « **tu** » en le mettant en accusation (= en échec) et en le privant du droit de réplique. Il faut ajouter également que l'énoncé « **te crois-tu un homme?** » est tempéré par le modalisant « **déjà** » qui renvoie encore une fois à une appréciation de « précocité » du « **je** ». Ce sont des règles, des vérités qui sont sensées donner raison au « **Je** » dans cet acte de parole. La force illocutoire de l'énonciation, telle qu'elle apparaît dans ce texte, est accrue par les performatifs, comme « **Je te donne ma parole...** ») qui visent à détruire toute force de résistance chez le destinataire.

On peut aussi observer le chassé-croisé des temps et des modes qui s'articulent autour du présent tantôt indicatif (« **commande** », « **ai** » (**des forces**), « **donne** ») qui consacre un ordre établi ; tantôt impératif (« Dis ») ; tantôt interrogatif (« **Dois-je ?** », « **Te crois tu ?** »). On passe de l'imparfait qui « étire » l'antériorité, au passé composé qui la fixe (« **errais-tu** » → « **t'ont poussé** », « **(tu) as compris** »), à l'ordre intimé par le futur qui projette ces actions dans un temps postérieur au temps de l'énonciation. C'est dire, en fait, que, dans cette situation, celui qui maîtrise la parole du présent est ipso facto maître de son passé et de son futur.

Dans l'énoncé qui relate l'entrevue entre Omar et Mahi Bouanane⁽⁹¹⁾, nous retrouvons les « **tu, te, toi** », pronoms personnels à valeur conative, provocateurs et accusateurs. Cet emploi est renforcé par « **te voilà** », indice de disponibilité d'un interlocuteur attendu. « **Tu arrives** », verbe constatif introduit à la fois « **ici** » et « **maintenant** », Cependant, il apparaît que « **c'est maintenant** » n'est pas redondant pour autant, car il met en rapport une anachronie entre « **c'est maintenant** » et « **maintenant** » ; en effet, dans l'esprit de Mahi Bouanane, Omar aurait dû arriver dans un « **maintenant** » antérieur à celui dans lequel s'inscrit la scène.

Notons au passage la forme impersonnelle : « **Il ne faut pas s'en faire** » qui n'est que la forme atténuée de « **tu ne dois pas t'en faire** » qui, ici, est ironique.

On remarquera également que le discours alterne avec le récit, lequel sert, en fait, de modalisant à la parole et renseigne sur la valeur de l'énonciation.

« Son haleine puait l'eau-de-vie ».

91 -Le métier à tisser, pp. 140 -141.

→ (il était ivre).

« Son regard vacillant s'accrochait à Omar. Il n'esquissait pas un mouvement contre le vent ».

→ (Force ou nonchalance ?)

« Il tapota alors complaisamment son bedon qui se mit à tressauter ... allongea une grosse lippe...fit une grimace ».

→ (ridicule du personnage).

On peut constater que la force illocutoire est conférée à Mahi Bouanane par son statut de « **patron** » ; il détient l'autorité de la parole pour réprimander, ordonner :

« Avoue-le »

« Halte », « Reviens » ;

ou insulter

« Flemmard »

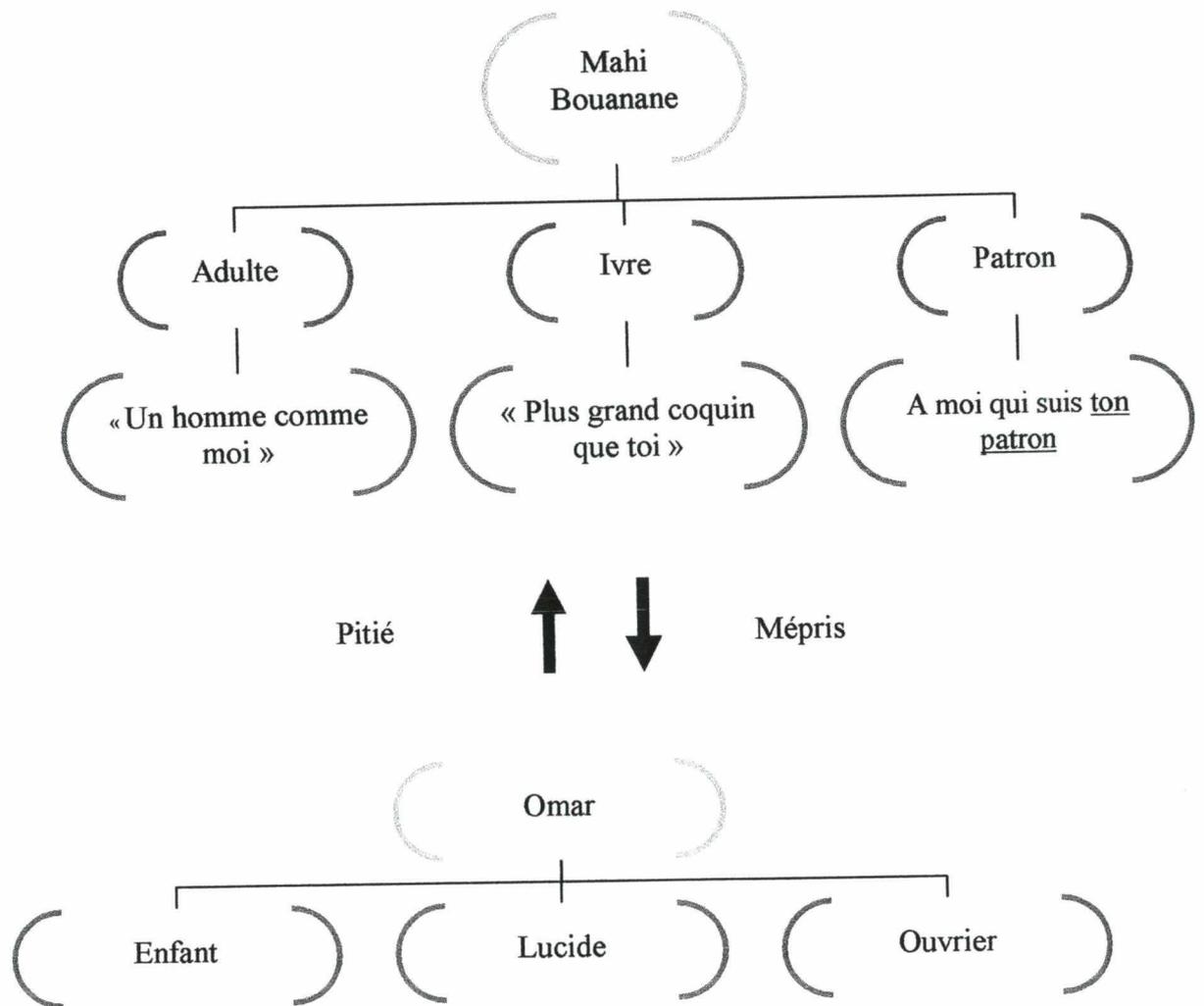
« Canaille »

« Avorton ». ⁽⁹²⁾

Insulter étant un moyen pour celui qui détient le droit à la parole de « nommer » en dépréciant ; l'importance du statut de « **patron** », (désignation anaphorique de Mahi Bouanane), est aussi attestée par sa désignation par un nom et un prénom, une caractéristique fréquente dans les romans de M.Dib (Hamid Serradj, Slimane Meskine); ou à défaut de noms patronymiques de surnoms comme Benyoub le grand Couloughli, Ba Dedouche, commandar, le viejo) mais aussi chez Mammeri et Feraoun (Arezki de Aït Wandlous ; Fouroulou Menrad...). Cette particularité est presque généralisée à tous les personnages, mais elle s'applique très spécialement à ceux qui portent la marque d'une lignée ou qui possèdent un pouvoir. Dans ce cas, il sera plus spécifiquement question de co-référence.

La force de la parole est d'autant plus affirmée que l'allocutaire est docile et réceptif à cette parole et qu'il ne réagit que faiblement. Mahi Bouanane déverse sa rancœur sur Omar parce que les conditions de l'énonciation s'y prêtent :

92 - *Le métier à tisser*, pp. 140-141.



L'expression de la subjectivité déictique se manifeste dans la supériorité du locuteur exprimée par l'auto-désignation :

**« à moi, qui suis ton patron »
« un homme comme moi ».**

Les indices de temps et d'espace participent à ce processus et sont donnés par :

« à présent », « à cette seconde » (temps).

« devant l'enfant » (espace)

Dans le discours, le présent de l'indicatif avoisine avec le conditionnel,

« Tu serais content ».

qui projette sa vision personnelle sur son interlocuteur ; cette attitude va évoluer vers son paroxysme en passant par le présent atténué par le modalisant « **peut-être** » pour aboutir à l'explosion agressive où le geste

« agrippa le gamin à la gorge »

accentue la force illocutoire et se joint à la parole injonctive :

« va-t-en ! », « sache ! »,

déclarative :

« Ce n'est pas un avorton de ton espèce qui me soutiendra le contraire », « tu n'es qu'une canaille ».

La colère, l'ivresse, ont participé à l'élaboration de l'autorité verbale de Mahi Bouanane.

Omar a, de son côté, essayé de faire valoir sa parole et précisément lorsque le patron l'a rattrapé :

« Halte ! », « Ne sommes-nous pas de bons amis, de grands amis ! »

et mis en confiance ; le « **nous** » est, ici, l'addition de « **je** » et de « **tu** », mais cette fusion n'est, semble-t-il, valable que dans l'instant de l'énonciation défini par le locuteur lui-même :

« Tu vas discuter avec moi ».

Le futur immédiat (« **vas discuter** ») porte la marque de l'ordre décidé par Mahi Bouanane. Il est différent de celui qui apparaît dans :

« Tu vas prendre froid, patron... »

et qui a une valeur assertive projetée dans un futur proche. La force illocutoire s'exprime dans la répétition mais aussi dans la reformulation qui construit une relation de cause à effet :

« Si tu prends froid, tu seras malade ».

donnée comme une évidence logique grâce au : « **Ben, voyons** ».

Dans le récit, apparaissent également des renseignements sur le lieu de l'énonciation : « **de la cave** ». Cela implique que Mahi Bouanane et Omar se trouvent à portée de voix de la cave qui, elle, se trouve en contrebas (« **montaient les voix** »).

Dans la cave, se déroule l'énonciation qui met en communication les tisserands dont les propositions ne sont pas rapportées mais dont la force illocutoire est partiellement décrite : celle (anaphore de « voix ») querelleuse, passionnée, exigeante de Hamedouch.

L'intonation de la voix se veut marque de vérité.

II.1-2 - La deixis endophorique

Elle apparaît souvent dans les formes de discours dans le récit. Elle est très fréquente dans les œuvres que nous étudions et afflue dans les discours rapportés.

Dans le texte suivant,⁽⁹³⁾ on relève le pronom démonstratif « **ceux-ci** » qui, en plus de sa valeur anaphorique habituelle, a, dans cet énoncé, un rôle cataphorique : au lieu de renvoyer à des personnages précédemment cités, il réfère à des personnages cités en aval : le pronom est repris dans une parenthèse métalinguistique, c'est-à-dire, explicative : (« **ceux-ci, c'étaient les Français** ») et où « ceux-ci » est cataphorique par rapport à « **Français** ».

Le temps de l'énonciation, « **chaque jour** », se place dans le passé proche, « **Naguère encore** » étant un modalisant qui rapproche encore plus ce passé. Le lieu de l'énonciation, « **sur la place** », a, lui aussi, une signification itérative. Notons la non-personne, « on », dans :

« On le laissait dire ; on savait ».

qui désigne, en réalité, les concitoyens, les gens du village.

Pour le démonstratif « **c'(était insensé)** », il a une valeur anaphorique, mais qui n'est pas précise (« c » = le comportement de Toudert ; ou sa parole, ou l'état des choses) mais le second « c » dans « **c'était la faim** » est plutôt cataphorique. Dans la suite de la phrase, le pronom personnel désigne anaphoriquement Toudert. On peut aussi s'arrêter à la dichotomie « **maintenant** »/« **naguère** » qui délimite deux attitudes contradictoires inscrites dans deux situations d'énonciation : « **défendait** » qui renvoie à « **souhaiter la victoire** » ; et « **jetait à la mer** » ; le tout étant en rapport avec « **ceux** », pronom démonstratif anaphore de « **Français** ».

93 - Le sommeil du juste, p.8.

On peut aussi observer, dans ces œuvres, que le locuteur est d'autant plus hardi dans sa prise de parole qu'il se trouve devant un allocataire, soit muet, soit incapable de l'égaliser dans l'exercice de cette parole.

**« Quand vint le tour d'Aazi...compatissant
Abderrahmane »⁽⁹⁴⁾**

Le destinataire de la parole d'Aazi est Abderrahmane, le marabout. Le vocatif désigne une présence virtuelle à laquelle un pouvoir est délégué :

« secours- moi ; donne-moi, sauve ma maison ».

Ces impératifs décrivent l'état de dépendance du « **moi-je** » par rapport au « **tu** ». La force illocutoire se trouve exprimée, d'une part, dans la mise en échec (en accusation) du saint : « **tu m'as laissée** ... » ; les prédicats « **toute nue (devant la volonté de Dieu)** » et « (Abderrahmane) **l'oublieux** » marquent l'ampleur du défaut de Abderrahmane ; d'autre part, dans l'énumération des actes de soumission, le locuteur fait référence, anaphoriquement, à d'autres actes illocutoires qui sont : « **elle t'implore** » ; le pronom personnel renvoyant anaphoriquement à la mère. Le présent fait perdurer l'action d'implorer en la propageant dans une dimension temporelle illimitée (« **jour et nuit** »), puis itérative (« **chaque soir** »), pour le verbe « **psalmodier** ».

Pour donner à ses paroles la force de vérité souhaitée, Aazi va faire des promesses : « **Je lui donnerai ton nom, Abderrahmane** » ; « **lui** » renvoie anaphoriquement au « **fil** ». Le futur « **donnerai** », « **reviendrai** » est chargé de détermination.

A partir des quelques exemples que nous venons de proposer, nous avons pu voir que la deixis véhicule les indices de l'énonciation linguistique. Nous allons, à présent, montrer comment l'énonciation affirmée se trouve portée par la variété discursive.

II.2-L'énonciation littéraire : la diversité discursive.

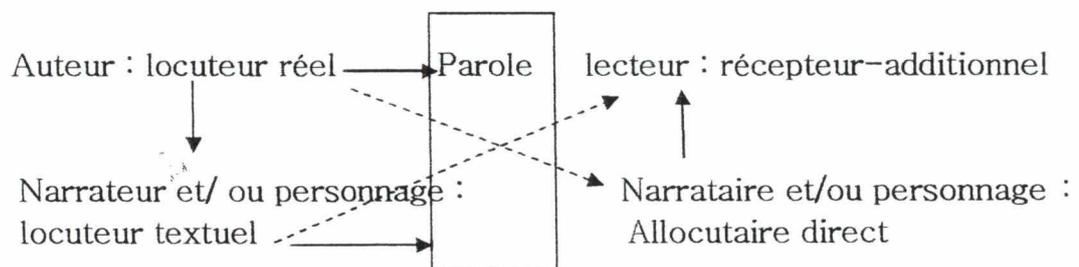
L'énonciation littéraire est essentiellement le lieu de construction des voix. Dans l'espace littéraire, tous les discours sont

94 - *La colline oubliée*, p.77.

rapportés grâce à l'opération de « composition » et de « génération » du tissu littéraire. Beaucoup d'études insistent sur le caractère complexe de cette opération

d « ancrage du texte dans une situation de communication (niveau de base) qui va se démultiplier en diverses strates énonciatives emboîtées les unes dans les autres... Les personnages parlent entre eux, naturellement, comme si personne ne les écoutait. Mais, (semblables en cela aux acteurs qui parlent pour le public), c'est le lecteur qu'ils visent à travers un « trucage » énonciatif ».⁽⁹⁵⁾

On pourrait reproduire cette « double énonciation » ainsi :



Trope communicationnel.

Quand la hiérarchie normale des destinataires est inversée dans le contexte, on parle de « trope communicationnel »⁽⁹⁶⁾. Cela signifie que

« Le personnage parle pour deux récepteurs, un qu'il connaît, l'autre dont il est censé ignorer la présence, mais auquel il s'adresse quand même parce que sa parole est biaisée.

Le lecteur n'est jamais récepteur de plein droit, et l'auteur recourt à toutes sortes de subterfuges pour le lui faire sentir, parmi lesquels la mise en scène de l'indiscrétion..

Dans les romans, on écoute beaucoup aux portes ».⁽⁹⁷⁾

Par ailleurs, le discours n'échappe pas à la notion de point de vue que nous aborderons plus spécifiquement plus loin. Aussi, pour éviter de nous répéter, nous ne traiterons ici, que le processus de prise de

95 - RULLIER -THEURET, Françoise, *Le dialogue dans le roman*, Paris, Hachette- sup., 2001, p.58.

96 - KERBRAT- ORECCHIONI, F., *L'implicite*, op. cit., pp.131 et suiv.

97 - RULLIER-THEURET, F., *Le dialogue*, op. cit., p.59.

parole des personnages et les significations qui découlent des relations entre les personnages et leurs paroles et entre les personnages et les modes d'énonciation. A cet effet, nous proposerons trois centres d'intérêt établis dans l'ordre suivant :

II-2-1- Le discours indirect.

Ce titre englobera le style indirect introduit par la conjonction et les styles indirect libre et narrativisé qui fusionnent largement avec le récit. Dans ces formes discursives, la transposition de la parole

« repose sur une approximative équivalence sémantique. Ni les signifiants ni même le volume du message originel n'étant conservés de façon systématique, on a affaire à une paraphrase (G) globale, qui varie suivant l'interprétation que fait L₁ [premier locuteur de la double énonciation] des propos de L₂ [deuxième locuteur dont les propos sont rapportés par L₁].⁽⁹⁸⁾

Pour illustrer le discours indirect, nous citerons quelques exemples pris dans « La terre et le sang ». Il se fait alors parole de sagesse qui pose des vérités :

« Nous disons qu'il existe deux catégories d'amis ». ⁽⁹⁹⁾

« Nous disons que le riche insolent trouve toujours sa punition ». ⁽¹⁰⁰⁾

Vérités résultant de l'expérience et posées comme immuables par un savoir collectif marqué par l'emploi du « Nous ». Le verbe dire lui-même porte ici l'aspect de « sentence » qui renforce l'autorité de la proposition énoncée et en rejette tout caractère aléatoire.

D'autres fois, il se plie à la confidence et véhicule, le chuchotement ou l'aparté, grâce à l'orientation indiquée par le verbe introducteur :

« Il faut dire aussi que c'est Tassadit qui règle en ce sens la conduite de la maison ⁽¹⁰¹⁾ »...

« On chuchote ça et là que d'autres se sont « arrangés » de façon plus radicale ». ⁽¹⁰²⁾

98 - JEANDILLOU, Jean -François, *L'analyse textuelle*, Paris, A. Colin, 1997, p.72.

99 - *La terre et le sang*, p.120.

100 - id., p.29.

101 - id., p. 143.

102 - id., p.140.

...Il lui arrive de confesser... qu'elle a connu la misère ».⁽¹⁰³⁾

Dans ces exemples, le discours indirect dessert le secret qu'on ne garde plus et qui doit être confié. La conjonction serait à la fois la frontière et la liaison entre l'acte de « dire » et la proposition énoncée, entre l'intention et l'exécution, le tout s'inscrivant dans une sorte de pudeur, de discrétion qui, peut-être, s'interdit de livrer tous les secrets.

Le discours indirect est exploité à d'autres fins dans « Le sommeil du juste » et, particulièrement, dans la scène de l'entrevue qui se déroule entre le 'komisar' et 'l'amin' d'Ighzer⁽¹⁰⁴⁾ : deux interlocuteurs qui n'ont pas le même code et qui, pour communiquer, doivent passer par l'interprète. Dans ce schéma, l'interprète n'est pas responsable (en apparence) de l'énoncé qu'il transmet mais, dans les faits, il modifie ce qu'il traduit, d'une part, à cause du changement de code et d'autre part, à cause de sa subjectivité qui intervient, au cours du décodage du message qu'il reçoit tantôt, de l'administrateur tantôt, de l'amin. Par conséquent, quels que soient les bruits qui affecteront cette traduction, ils seront mis sur le compte de l'énonciateur.

Et c'est ainsi que le dialogue, censé se passer en style direct, se passe, en fait, en style indirect :

**« Demande lui « s'il n'a rien à me communiquer.
-Il dit que c'est vous qui l'avez convoqué
-Il dit que tout marche bien à Ighzer.
-....Explique- lui qu'il est midi ...et je n'ai pas le temps
d'écouter des histoires ».**⁽¹⁰⁵⁾

Il est évident que la substitution de « tu » par « il » relègue le véritable récepteur en troisième position et, par là même, diminue son statut : on lui dénie le rôle d'interlocuteur. C'est le dos à dos des deux allocutaires dont la séparation, largement provoquée par « la table » de l'administrateur, puis par l'absence de code commun et de réflexion convergente, est aggravée par une communication indirecte. C'est le langage de la divergence et du désaccord.

Le discours indirect libre s'apparente au discours indirect mais sans l'utilisation de verbe introducteur et sans entraîner de

103 - id., p.100

104 - *Le sommeil du juste*, p 103.

105 - id. p.103

subordination. Il en conserve néanmoins, le vocabulaire, la syntaxe, les modalités, les formes grammaticales ; cependant, ce qu'il est important de noter dans ce type de discours, c'est que

« La dépendance énonciative par rapport au discours rapportant y est donc à la fois manifestée, et estompée : rien n'empêche, superficiellement, de le tenir pour un énoncé émanant du rapporteur ; il s'agit cependant d'une énonciation dédoublée, où le rapporteur simule une prise de parole dont, en réalité, un autre que lui-même est responsable. Cette simulation fait l'intérêt stratégique du discours indirect libre, car rien ne permet de l'identifier avec assurance au fil d'un récit ».⁽¹⁰⁶⁾

Le discours indirect libre employé dans une parole proférée apparaît dans l'exemple suivant pris dans « Le fils du pauvre » :

« Puis on parla de lui, ...les soeurs rappelaient leurs torts envers le futur grand homme, regrettaient de ne l'avoir pas supporté en maintes et maintes occasions, promettaient de le chérir tendrement. La mère aurait voulu lui envoyer toutes les bouchées de couscous qu'elle prenait. Elle s'inquiétait parce qu'il coucherait seul désormais, n'ayant personne pour le surveiller dans son sommeil ; elle était triste de le savoir loin de ses soins et de sa tendresse ».⁽¹⁰⁷⁾

La parole est annoncée par « **on parla** ». Puis, elle « rayonne » des différents personnages. Il n'y a pas de démarcation entre le personnage et sa parole; il est sa parole. Il n'y a pas d'ordre dans la prise de parole qui peut être simultanée. C'est une situation où les cœurs battent à l'unisson au même titre que les mots et les émotions.

On remarquera aussi que la souplesse du discours indirect libre lui permet de composer avec les traits du discours direct pour produire la vivacité et la variété du style :

« Le père, lui-même commençait à y croire. Était-il homme à abandonner bêtement au baylek les 180 francs qu'il se disposait à donner mensuellement à son fils. Non, n'est-ce pas ? ».⁽¹⁰⁸⁾

106 - JEANDILLOU, J-F., *L'analyse textuelle*, op. cit., p. 74.

107 - *Le fils du pauvre*, p. 119.

108 - id., p. 117.

L'auteur n'hésite pas à utiliser la deuxième personne pour interpeller le narrateur et le lecteur (trope communicationnel) et pour exprimer avec plus de force l'enthousiasme du personnage-locuteur :

***-M. Lembert est un homme admirable ...Mais près de lui, quand il vous a regardé de ses yeux pleins de franchise, de douceur, de naïveté, le respect se transforme en confiance absolue. Il s'empare de vous avec simplicité, s'accorde avec assurance le droit et le pouvoir de vous guider. Vous vous laissez faire avec joie ».*⁽¹⁰⁹⁾**

Ce procédé vise à impliquer les récepteurs à tous les niveaux. Dans sa place de nominatif (sujet) le « vous » joue le rôle du « tu générique », et dans sa place d'accusatif (« **vous a regardé** », « **vous guider** », « **vous vous laissez** ») et bien qu'il ne soit pas vraiment explétif, il introduit néanmoins des valeurs sémantiques de datif éthique (« **il s'empare de vous** ») ; en ce sens qu'il

« exprime l'intérêt que le locuteur prend à l'action »¹¹⁰..

d'une part, et que, d'autre part, il manifeste

« une sorte d'excès de l'énonciation sur la syntaxe...et s'interprète comme une opération de « prise à témoin » du coénonciateur. Autrement dit, le coénonciateur se trouve en position d'acteur de l'énonciation elle-même sans être acteur du procès évoqué par l'énoncé ».⁽¹¹¹⁾

Le discours indirect libre efface la distinction entre récit et discours : il dynamise le récit et narrativise le discours. La parole n'est plus citée, elle est racontée. C'est dans cette optique que j'interprèterais l'image de M. Lembert : le contact avec M. Lembert est en lui-même une histoire, un événement à raconter. Cette rencontre est en fait une invasion (« **il s'empare de vous** ») psychologique (« **il vous a regardé de ses yeux** » = hypnotisme) menée de main de maître (« **assurance, droit,**

109 - id., p.122.

110 - RICALET-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style*, Paris, A. Colin, 1998, p. 47.

111 - MAINGUENEAU, D, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan, 3e éd., 1993, p. 11.

pouvoir, guider ») à laquelle nulle résistance ne s'oppose ; mieux encore, à laquelle l'adhésion est totale (**« admirable, joie »**). C'est l'effet de l'anesthésie pour une opération sans douleur : (**« vous vous laissez faire »**).

Nous avons abordé, ici, le discours indirect libre dans sa forme oralisée (ou proférée). Nous aurons l'occasion d'y revenir à propos de la parole non proférée ou monologue intérieur dans laquelle il est largement employé.

Lorsque le discours fusionne avec le récit à un point extrême, il devient discours narrativisé. L'acte de parole est alors

« traité comme un événement parmi d'autres, et assumé comme tel par le narrateur lui-même ».⁽¹¹²⁾
« C'est une parole synthétisée, « ramassée ».
Il ne s'agit plus de reproduire ni même de transposer des propos mais de les saisir comme des faits ».⁽¹¹³⁾

Les exemples sont nombreux ; nous citerons cet extrait de « La colline oubliée » :

«... Puis Mouh se mit à questionner Menach très discrètement sur sa vie. Il parlait de tout, de ses études, de ses voyages, du moindre détail de son passé... lui-même se sentait en veine de confidences.. Il parla longtemps, un souvenir en éveillant un autre dans sa mémoire...Menach parlait toujours Il dit tout sauf,ses sentiments pour Davda ».⁽¹¹⁴⁾

Les termes du dialogue ne sont pas rapportés. Le contenu des répliques est donné succinctement, en un mot : « **voyages** », « **études** », « **passé** », « **tout** ». L'acte de parole, légèrement caractérisé dans « **questionner** » est exprimé de façon neutre par le verbe « **parler** ». Quelques modalités contribuent à définir la manière de dire : « **discrètement** », « **confidences** », « **longtemps** », « **toujours** ».

On retrouve les mêmes traits dans ces passages pris dans « La terre et le sang » :

112 - GENETTE, G., *Figures III*, p. 190.

113 - JEANDILLOU, J.-F., *L'analyse textuelle*, p. 73.

114 - *La colline oubliée*, p. 43.

« ils parlaient à la légère de la difficulté des temps, de la jeunesse ingrate, de l'oubli, des pratiques religieuses ».⁽¹¹⁵⁾

Dans cet énoncé, l'expression « à la légère » sert à renseigner sur la nature du discours. Les propos échangés se rapportent à des thèmes apparemment connus ou courants qui n'ont, donc, pas besoin d'être détaillés. Dans ce cas, le narrateur préconise un a priori de l'information qu'il partage avec le narrataire : il sait de quoi il s'agit. C'est le même procédé que l'on retrouve dans :

« on parla de fatalité ».⁽¹¹⁶⁾

C'est aussi le mode d'énonciation préféré pour ne pas alourdir la narration par des dialogues que n'apporteraient pas grand chose à la progression de l'histoire.

Le discours narrativisé est aussi idéal pour éviter de répéter les paroles désobligeantes :

« Ils disent du mal de ceux qui se sont fixés en France ».⁽¹¹⁷⁾

ou pour demeurer dans la discrétion exigée par les relations sociales :

« Il n'est guère possible de relater par le menu la vie quotidienne de ce ménage à trois, la pitoyable existence de Fetta, ses renoncements ».⁽¹¹⁸⁾

Il apparaît que ces sujets sont si nombreux (et peut-être si complexes) qu'il faudrait beaucoup de temps et d'efforts pour les décrire ; il faudrait aussi, sans doute, s'introduire dans l'intimité de cette famille pour en dévoiler les plaies qui se veulent tabous et sont reléguées au tréfonds de l'être.

Car il ne s'agit pas, pour les habitants de ce village kabyle, de s'exposer à la critique et aux quolibets de leurs congénères :

« On a beau être discret, distant, réservé, des antennes mystérieuses renseignent tout le village qui

115 « La terre et le sang », p. 21.

116 - id., p. 66.

117 - id., p. 54.

118 - id., p. 137.

***se met à chuchoter, puis à ricaner par derrière et à critiquer en clignant, de l'œil ».*⁽¹¹⁹⁾**

La rumeur qui est évoquée dans les termes soulignés rappelle le bruit de fond, imperceptible, étrangeté présent :

« La rumeur publique qui guettait, analysait, déduisait... ».⁽¹²⁰⁾

mais néanmoins agaçant, dont on ne saisit pas toujours les mots, mais dont l'intention malveillante reste claire.

On peut aussi voir que le discours narrativisé est employé pour exprimer la modestie :

« On parla beaucoup de cet événement [naissance] ...on félicita le bon Hocine ... et on tint à dire une bonne parole à Hémama, qui reçut les éloges avec une modestie pleine de grâce ».⁽¹²¹⁾

On pourra dire, en somme, que le discours narrativisé renvoie à une énonciation d'arrière-plan étouffée ou à peine esquissée mais qui construit les mentalités et les grands traits de la société mise en texte.

Après ce bref inventaire des formes du discours indirect, nous allons examiner quelques aspects du discours direct.

II.2-2 - Le discours direct :

Le style direct est une reproduction plus ou moins fidèle du discours oral mais il est surtout une mise en texte de ce discours. C'est pourquoi, son écriture détonne avec le texte narratif ; en effet,

« L'ensemble du dialogue est isolé du texte narratif par des guillemets, qui marquent le passage de la narration au dialogue tandis que les répliques sont séparées les unes des autres par des tirets qui marquent les changements de locuteurs. Les deux points interviennent lorsque le verbe déclaratif est placé avant l'échange de paroles. La typographie, en attirant l'attention sur la dualité de l'énonciation isole

119 - *La terre et le sang*, p. 137.

120 - *id.*, p. 82.

121 - *id.*, p. 136.

**le dialogue du reste du texte : ainsi le discours direct
« se voit ». ⁽¹²²⁾**

Le discours direct apparaît comme une citation qui rapporterait fidèlement les paroles d'un locuteur l₂ auquel un locuteur l₁ (narrateur ?) aurait cédé la parole. Cet enchâssement peut se compliquer encore davantage dans certaines situations. Le discours direct peut se combiner au récit ou à d'autres formes de discours. On peut aussi parfois remarquer un effacement partiel ou total des signes typographiques du style direct. Il faut préciser également que, quel que soit le degré d'objectivité, affiché ou non, dans le discours cité, il demeure soumis à l'opération de « construction » et d'élaboration de la fiction.

Dans l'exemple suivant pris dans « La grande maison », le dialogue se déroule entre Aïni et Lalla Hasna ⁽¹²³⁾. On peut noter, à première vue, la tentative de reproduction de l'oral dans les interjections : « **Bouh !** », « **Ha haï** », « **Ouf !** », « **homph...** ». Cet objectif est réalisé par l'emploi d'expressions populaires qui émaillent le discours de Hasna :

**« Je ne suis pas venue pour camper des mois... »,
« Ton mari est mort. La mort a été pour lui une
couverture d'or »... « Qui veut mourir allonge ses
jambes ».**

et par le vocatif familier : « **fillette de ma mère** » qui voudrait instituer un esprit de communion entre Aïni et Hasna. Le style est allégé par l'emploi des impératifs : « **Donne** », « **laisse, laisse** », mais dans le même temps il octroie à Hasna la supériorité de celui qui a le droit (ou qui se donne le droit) d'ordonner et même d'avoir des attitudes et des jugements à l'égard des autres :

**Ces hommes font de la politique et troublent l'esprit
des gens ... Ce sont des imbéciles...
Qu'ils se tiennent cois, ça vaudrait mieux pour eux... »**

Les incises employées marquent l'inégalité du pouvoir de la parole chez ces deux interlocuteurs. Pendant que Hasna

**« réclame » « ajoute », « répète » puis, « tonitrué »,
« mugit » et « dit avec humeur »,**

122 - RULLIER - THEURET, F., *Le dialogue*, p.11.

123 - *La grande maison*, pp. 80 - 84.

Aïni, elle, semble beaucoup plus effacée ; ses répliques sont beaucoup plus courtes que celles de Hasna :

« Ha haï ! », « Bouh, Lalla ! » , « Nous n'en savons rien ! »

Aïni ne participe pas vraiment au dialogue sinon lorsqu'elle informe Hasna de la visite de la police qui recherchait Hamid. La seule incise qui concerne la parole de Aïni est : **« fit remarquer »**.

De tout cela, on retiendra que le dialogue a servi à faire progresser la thématique textuelle grâce aux prises de positions verbales de Hasna. Cela nous donne accès à une espèce d'opinion publique et, en tout cas, à la mentalité des personnages.

Le dialogue n'est pas toujours un simple échange de paroles entre deux interlocuteurs ; il arrive qu'il englobe d'autres discours (directs ou indirects) et qu'il reprenne à travers la multiplication des enchâssements la complexité des relations sociales et leurs interdépendances. Ainsi, dans le texte proposé ci-dessus, la réplique de Hasna contient un autre discours qu'elle rapporte :

Les femmes ne s'y rencontrent que pour faire marcher leur langue...Tu ne sais pas ce qu'elles racontent...elles disent qu'on en a mis déjà plusieurs en prison dans chaque ville... ».⁽¹²⁴⁾

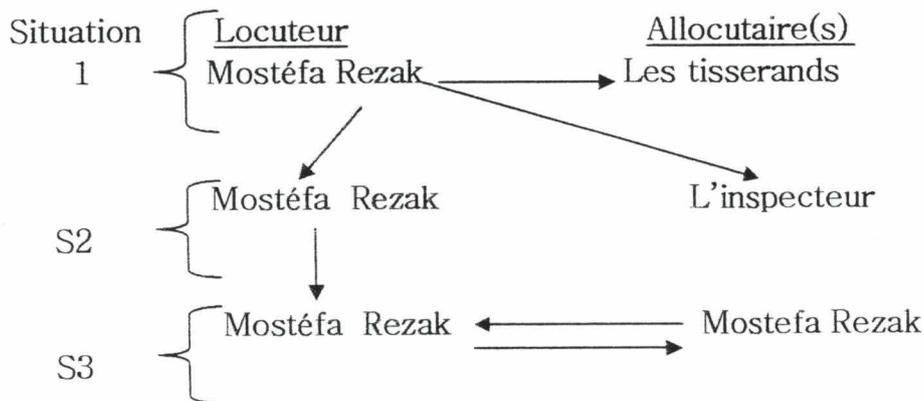
Le discours enchâssé est en style indirect ; cependant, il peut être rapporté autrement ; pour montrer cela, examinons l'énoncé suivant :

« L'inspecteur Nefnaf...déclara Mostefa Razak...m'a dit :
« N'as-tu pas honte de passer ta vie à te saouler ?
Il faut être raisonnable » « Ah ! », que je lui réponds,
« J'ai travaillé toute mon existence...juste pour gagner de quoi boire ! ».
«Tu en crèveras, Mostefa », m'a-t-il dit ». Alors, j'ai eu envie de lui répondre : « Moi, je m'enivre, mais toi, comment te consoles-tu, imbécile ? En faisant souffrir tes semblables ».⁽¹²⁵⁾

124 - La grande maison, pp. 80-84.

125 - Le métier à tisser, p. 102.

On pourrait schématiser les discours contenus dans ce passage de la façon suivante :



Dans « Le sommeil du juste », le dialogue véhicule des démonstrations telles que celle qui est entreprise par Arezki pour convaincre son père de l'inexistence de Dieu ⁽¹²⁶⁾, ou celle dont se servira l'administrateur pour déchoir l'amin, ⁽¹²⁷⁾ ou enfin, celle qu'adoptera le juge pour asseoir son accusation et son verdict à l'encontre de Arezki. ¹²⁸ Le dialogue actionne les différentes phases de la démonstration que nous résumerons dans le commentaire de l'entrevue entre l'amin et l'administrateur : l'administrateur s'assure d'abord de la grande piété de l'amin :

**« Crois-tu en Dieu ? .
« ... Connais tu la parole de Dieu ? »**

Grâce aux réponses à ces deux questions,

« Gloire à Lui, dit-il, il n'y a pas d'autre Dieu que Lui ».

l'administrateur pourra entreprendre la « destruction » méthodique de l'amin à coups de

**« Dieu a dit par la bouche de son prophète Mohamed... »
« Dieu a dit : obéissez à Dieu et au gouvernement établi... »**

126 - *Le sommeil du juste*, pp. 9 -12.

127 - id., pp. 104 - 106.

128 - id., pp. 248, 249, 251, 252.

L'aboutissement de l'argumentation est la sentence :

« Autant dire que tu as désobéi et un fonctionnaire qui désobéit on le révoque ».

On remarquera au passage que cette éviction de l'amin n'a été possible, en réalité, que grâce à (ou à cause de) l'ignorance de l'amin

« qui n'a pas été à l'école ».

Le processus employé est quasiment le même dans tous ces exemples : c'est une mise en échec actionnée par une logique absurde et à double tranchant, puisque, le colonisateur, en voulant détruire le colonisé, se détruit lui-même et met à nu le visage hideux de l'administration coloniale.

L'affrontement marque également le dialogue qui oppose « **la voix** » à l'agent de police dans « L'incendie » :

« On tuait un enfant et vous n'avez pas bougé ».

« Assassin d'enfants »...

« Je suis l'Agent. »

« Ce ne sont pas mes morts. Ce sont des morts faits par d'autres.... ».⁽¹²⁹⁾

Dans les exemples proposés, le dialogue marque les différences ; il a plutôt une valeur disjonctive. Mais il arrive qu'il serve à favoriser la communion, l'association, l'addition, et, dans ce cas, il aura un rôle conjonctif.⁽¹³⁰⁾

La conversation (ou le débat) nous servira d'illustration : elle est une forme complexe du dialogue puisqu'elle se présente

« comme une succession de répliques prises en charge par des interlocuteurs différents. Il n'est donc pas surprenant qu'elle soit le lieu d'un conflit entre deux systèmes organisateurs du discours : la logique de la conversation veut que le texte soit un tout cohérent, alors que celle du personnage veut que sa contribution soit complète ».⁽¹³¹⁾

129 - L'incendie, p. 116.

130 - CHARAUDEAU, P., Langage et discours, p. 67.

131 - RULLIER-THEURET, F., Le dialogue dans le roman, p. 97.

Dans « L'incendie », ⁽¹³²⁾ la réunion provoquée par Hamid Serradj avec les fellahs donne lieu à un débat-conversation. Pour pouvoir organiser les tours de parole, un « **rais** » est nécessaire. La réunion permettra à plusieurs fellahs de prendre la parole ; elle mettra en évidence un certain nombre de traits « promotionnels » tels : la démocratie, la discipline (savoir écouter et attendre son tour pour parler), la liberté d'expression. La conversation draine des propos utiles.

« Si nous sommes tous rassemblés aujourd'hui, c'est justement pour que le monde cesse d'être outragé... »⁽¹³³⁾

« ...Les indigènes de là-bas et nous, d'ici,...il n' y a aucune raison qu'on ne soit pas d'accord ».

« Avec ceux qui travaillent ...qui souffrent et luttent, l'alliance est indispensable. D'ailleurs, oui, cette union existe ».⁽¹³⁴⁾

Le dialogue est donc fructueux, puisqu'en plus de l'information, les fellahs apprennent un certain nombre de choses sur eux-mêmes et sur d'autres travailleurs vivant dans d'autres pays ; ils prennent connaissance de concepts tel « **indigène, exploitation** »... ; l'idée de « **l'alliance** » est le couronnement de ce parcours conjonctif.

On peut aussi trouver dans les dialogues et conversations des propos apparemment futiles :

« Si nous n'arrivons pas, je veux dire, à l'essentiel ».⁽¹³⁵⁾

ou redondants :

« Quelque chose va de travers, ne va pas comme nous l'aurions désiré... ».⁽¹³⁶⁾

Ils servent en fait à entretenir l'impression de réel.

À la fin de cet aperçu sur le discours direct, nous pourrions dire qu'il est la forme explicite du discours, mais que son apparente objectivité cache une valeur instable sujette à de nombreuses influences (entre autres, les problèmes de double énonciation, d'enclassement et de

132 - L'incendie , pp. 82 -93.

133 - id., p. 88.

134 - id., p. 92.

135 - id., p. 84.

136 - id., p. 84.

point de vue), qui peuvent modifier l'interprétation dans un sens ou dans un autre. Le discours direct est également l'expression d'une intériorité livrée et partagée, contrairement à ce que l'on constate dans le monologue intérieur qui protège et recèle cette intériorité.

II.2-3- Le monologue intérieur

Il permet d'explorer les consciences des personnages ; les monologues sont, en fait, des dialogues intérieurs qui peuvent concerner le personnage et lui-même (il rapporte ses propres paroles) ou le personnage et ceux qui l'entourent (il rapporte les pensées des autres personnages).

Le monologue peut être rapporté en discours direct, en discours indirect, en discours indirect libre ou en discours narrativisé. Mais dans toutes ces situations, les paroles ne sont pas proférées et restent dans la conscience du sujet. Lorsque le narrateur (ou le personnage) rapporte les pensées des autres personnages, il inscrit son comportement dans le cadre des focalisations. Aussi, pour éviter de nous redire, nous examinerons le monologue dans son fonctionnement à l'intérieur du texte et négligerons, pour l'instant, de l'interpréter par rapport aux perspectives définies par la notion de « point de vue » (que nous traiterons plus loin).

Voyons, tout d'abord, le monologue rapporté en style direct. Il se présente comme le discours direct oralisé, seul le verbe introductif change : c'est un verbe d'opinion ou de pensée :

« Je m'en vais, pensa-t-il. Nul ne dira que j'ai lésé les intérêts des miens ».⁽¹³⁷⁾
« C'est faux ! c'est faux ! pensait Fouroulou... ».¹³⁸

Le tiret, les paroles rapportées à la première personne renvoient au style direct. L'incise est présente aussi, elle renseigne sur la nature « psychique » du discours.

Cependant, et comme pour le discours direct, certains auteurs recherchant l'originalité ou l'efficacité, évitent les formes introductives. C'est ainsi que dans « Nedjma », le monologue de Lakhdar est livré sans verbe introducteur :

137 - « **Le fils du pauvre** », p. 22.

138 - id., p.109.

« Lakhdar triture sa moustache : signe d'émotion ou de perplexité » (R)

« Le 8 mai a montré que la gentillesse de ce marin peut faire place.. »(M).⁽¹³⁹⁾

Le monologue (M) est intercalé dans le récit (R) .

« Le marin a tiré un paquet de cigarettes. Il en offre au paysan, puis à Lakhdar.. ».(R)

« Pourquoi tant de gentillesse ? Ils veulent faire oublier leurs crimes... ».(M)

« Lakhdar chasse vite cette idée ». (R)

« Brave marin ! peut-être... ».¹⁴⁰ (M)

Dans d'autres endroits de ce roman, le monologue devient autonome et traverse le récit sans préambules ; la typographie (caractères italiques) est presque le seul moyen de le détecter :

« Et l'avocat suppliait les gens de partir ou d'attendre

« Attendre quoi ? le village est à nous ».

« Les gens avaient bien changé »

« Ils ne fermaient plus les portes derrière eux ».

« y en a qui tombent et d'autres qui courent parmi les arbres »

« Y' a pas de montagne, pas de stratégie ».

« On aurait pu couper les fils téléphoniques.

« Mais, ils ont la radio ».

Cet enchaînement laisse penser que les caractères droits renvoient au récit et surtout au paraître, tandis que les propos en italique reproduisent le monologue (l'être).

De ces observations, on retiendra que, dans ce roman, l'accent est mis sur la connexité du « moi » social, apparent et de « l'ego », psychique et refoulé qui se nourrissent réciproquement et sont le prolongement l'un de l'autre.

Le monologue peut donner lieu à l'enchâssement de discours de même nature que lui ou différents.

139 - *Nedjma*, p. 63

140 - id. p.63.

- enchâssement du style direct oralisé :

« D'ailleurs, il changera comme eux. On lui dira : ce sont des voleurs, des ingrats, ils ne respectent que la matraque. Il n'offrira plus de cigarettes à un fellah ».⁽¹⁴¹⁾

Cette mobilité de la pensée, très propice au monologue, permet la prolepse (anticipation sur la narration) et l'analepse (retour au passé) et favorise par la mémoire, la prospection du souvenir et l'enjambement du présent ou sa projection dans le futur. Ces aspects seront plus longuement détaillés dans notre propos sur les focalisations.

- enchâssement du style indirect :

Comme cela a été montré dans le monologue en style direct, le monologue en style indirect ne diffère de la forme oralisée que par le sens du verbe introducteur.

« Elle pensa qu'il serait en même temps un tuteur pour ses deux soeurs ».⁽¹⁴²⁾
« Ne trouvant rien, il se dit que peut-être tous les pères, prient ainsi en secret ».⁽¹⁴³⁾
« Dans son for intérieur, il savait qu'il serait plus utile à la maison comme berger ».⁽¹⁴⁴⁾

On observera que le monologue en style indirect fixe des idées ou des opinions arrêtées ; il construit des intentions ; c'est comme un arrêt sur image.

C'est une pensée agencée, dominée par la réflexion ordonnée. Par cet aspect, elle se distingue du discours indirect libre où la pensée se libère et prolifère dans un ou plusieurs sens.

- enchâssement du style indirect libre :

Cela est annoncé, de prime abord, dans l'écriture :

141 - *Nedjma*, p. 63.

142 - *Le fils du pauvre*, p. 23.

143 - *id.*, p. 101.

144 - *id.*, p. 106.

« Lorsqu'elle réfléchit posément, Melha...ne voit pas d'autre solution que d'attendre...Etre fière, oui, mais non ambitieuse...Elles sont ridicules toutes ces mères qui proposent leurs filles à n'importe qui...elles sont écoeurantes...mais peut-elle lutter...Non, il n'y a plus aucune pudeur chez les femmes d'Ighil Nezman...Dire qu'il se trouve des mères de famille qui avancent en cachette, la dot que doit verser le jeune homme ! Autant lui faire cadeau de la fille. Carrément...il existe certaines coutumes qu'il faut respecter ? D'accord...une servitude, une honteuse servitude, estime Melha ! ». ⁽¹⁴⁵⁾.

Dans cet exemple, les « balises » qui sont posées se réduisent à « **elle réfléchit** » et « **estime Melha** ». Ces termes délimitent le monologue. En dehors de ces marques, la pensée est libre et affiche sa subjectivité dans les assertions :

les négations :
« oui », « d'accord »,

« non ! »

les jugements :

« ridicules, écoeurantes »

les prises de position :

« Etre fière, oui, mais non ambitieuse... »

C'est une espèce de monde parallèle qui se construit en même temps que les actes et les discours réalisés.

Le monologue indirect libre montre le mouvement ou plutôt le bouillonnement qui sous-tend des comportements indifférents. Il renseigne le lecteur sur les aspects qui échappent au système sensoriel mais sert aussi à compléter le portrait du personnage. Enfin, le monologue indirect libre se calque sur la pensée et constitue, dans la fiction, le non-dit. Le dévoiler par le biais de l'écriture littéraire, c'est apporter une transparence aux faits narrés, mettre le lecteur dans le secret des explications subtiles :

« Elle était un peu jalouse...elles avaient toutes un père, une mère.. ⁽¹⁴⁶⁾,

145 - Les chemins qui montent, p. 50.

146 - id., p. 69.

des motivations :

**« Dehbia eût voulu expliquer à sa mère...
Elle préfèra se taire ».**⁽¹⁴⁷⁾

Cette grande proximité avec le lecteur peut se maintenir ou diminuer dans le monologue narrativisé. On peut le voir dans cet énoncé :

**« Alors, graduellement, toutes les colères
d'Amer...elle se mit à les analyser, à les contester, elle
va jusqu'à lui reprocher sa mort stupide ».**⁽¹⁴⁸⁾

Les verbes soulignés résument les pensées qui ont constitué « l'analyse », « la contestation » ou « le reproche » et laissent entendre soit l'inutilité de leur développement pour le lecteur soit son implication dans une complicité venue d'un savoir partagé.

Au terme de cet aperçu, relativement bref, sur la variété discursive, on notera la dynamique particulière engendrée par la parole émise ou tue. Le discours permet d'établir des relations entre les personnages et leur environnement textuel. Ainsi, se construisent les rapports entre :

- Faire et dire
- Dire et être
- Être et paraître.

L'adéquation ou la non adéquation de ces dyades détermineront des transformations harmonieuses (donc conjonctives, qui donnent lieu aux additions, associations) ou conflictuelles (c'est-à-dire, disjonctives, qui provoquent les séparations et les disputes). Le monologue fonctionne comme le discours proféré mais, sa particularité réside en ce qu'il est adressé plus spécifiquement au lecteur et rejoint la notion de contrat.

L'analyse de la variété discursive dans quelques-unes des oeuvres qui composent le corpus, a permis d'établir une caractérisation fondée sur le discours.

Il apparaît que les oeuvres de M. Feraoun se prêtent davantage au monologue : on est convié dans un univers fermé (personnage, famille, village), une cellule microcosmique donnée comme

147 - *Les chemins qui montent*, p. 67.

148 - id., p. 41.

échantillon de la société (nous, Kabyles...)⁽¹⁴⁹⁾. Le monologue explicite le paraître et dévoile l'être. C'est un éclairage de l'intériorité dans toutes ses dimensions.

Dans « Nedjma », le monologue participe à une idéologie en gestation ; il trace l'itinéraire vers le ressourcement, vers la vraie vie, il raconte une naissance, un éveil.

« Le sommeil du juste » raconte aussi un éveil, mais c'est une prise de conscience douloureuse parce que dictée par la rationalité ; le dialogue y est privilégié et occupe une large place. Il favorise la confrontation des idéologies. Plaidoiries, démonstrations, argumentations nous placent dans une ambiance perpétuelle de procès : qui a tort ? qui a raison ? La parole construit ou détruit, tour à tour, telle idéologie du colonisateur ou telle croyance du colonisé.

Quant aux oeuvres de M. Dib, elles mettent en scène, à travers le dialogué et surtout les débats et les conversations, l'évolution de toute une communauté. C'est la parole au pluriel qui prend le pas sur le dialogue ou le monologue. Les oeuvres sont ouvertes sur la société et sur le monde. Il est question du devenir d'un peuple. Les prises de paroles, souvent polémiques, dispensent tout un enseignement.

Les autres formes du discours sont aussi très présentes dans ces œuvres ; cependant, on pourra constater que le discours indirect accompagnera plus volontiers le dialogue et la conversation alors que le discours indirect libre sera plus propice au monologue.

Le discours, quelle que soit sa forme, fait intervenir le processus de point de vue qui contribue à définir ses orientations. Le procédé ouvre d'autres voies d'investigations dans le domaine de l'énonciation. C'est ce que nous nous proposons d'aborder dans le point suivant.

II.3. Enonciation romanesque : étude des focalisations.

Les nombreuses théories qui ont tenté de circonscrire la notion de roman en littérature n'ont abouti qu'à des définitions partielles ; **« objet sémiotique complexe et hétérogène »**,⁽¹⁵⁰⁾ il semble réfractaire à toute codification stable. Néanmoins, quelques constantes permettent de le

149 - *Le fils du pauvre*, p. 12.

150 - VALETTE, Pierre, *Le roman*, Paris, Nathan Université, 1992, p.24.

voir comme une « œuvre ouverte », c'est-à-dire polysémique, mais aussi comme une « œuvre construite » où le hasard n'est qu'illusion.⁽¹⁵¹⁾ Le roman est polyvalence et, en tant que produit de l'énonciation, il est largement tributaire de celle-ci ; la mise en texte est soumise à des modes de représentation narrative. Dans ce cadre, nous avons choisi de nous pencher sur la focalisation. Pour préciser cette modalité, nous retiendrons que :

« L'étude de la focalisation tente de répondre à la question : « qui perçoit ? ». La focalisation est la sélection de l'information narrative que s'impose un récit en choisissant de présenter l'histoire à partir d'un point de vue particulier ».⁽¹⁵²⁾

En apparence, la question semble simple, mais en réalité, elle est plus complexe car il faudra élucider un certain nombre de points et, en particulier, celui que pose la question :

- Quand parle-t-on de focalisation ?

Dans l'élaboration du texte narratif, seules deux situations peuvent se présenter :

« Si le responsable de la narration ne privilégie aucun des personnages et ne place personne devant lui, son regard ne passe par aucune médiation et le lecteur a l'impression que nul, à part lui, n'assiste au spectacle. Il considère la scène sans passer par l'œil d'un autre, aucun filtre ne vient déformer ce qu'il voit, aucun cadre ni aucun écran ne viennent réduire le champ de ses perceptions.

...Mais si le romancier met en avant un observateur, la narration adopte le point de vue de ce personnage, le monde est perçu et interprété à son niveau, par ses yeux et ses oreilles- qui ne saisissent pas tout - et déchiffré par sa conscience - qui ne comprend pas tout-, la vision n'est plus directe, elle passe par le truchement d'une instance regardante fictive et l'on parle alors de focalisation ».⁽¹⁵³⁾

Il apparaît donc qu'un récit ou un discours ne peuvent être que focalisés ou non focalisés.

151 - Valette, P., pp. 27-28.

152 - THERENTY, Marie-Eve, *L'analyse du roman*, Paris, Hachette supérieur, 2000.

153 - RULLIER -THEURET, F., *Approche du roman*, Paris, Hachette supérieur, 2001, p 95.

Lorsque la narration est focalisée, elle passe forcément par le personnage et, du coup, subit le contre coup des perfections ou imperfections de cette vision qui peut être plus ou moins limitée.

Après cette brève caractérisation, nous allons voir, en nous référant aux œuvres, comment se présente la non focalisation puis la focalisation.

II.3-1- La non focalisation

Elle est aussi appelée « **focalisation zéro** » et désigne une vision omnisciente qui permet au locuteur de détenir un savoir apparemment illimité.

**« Le narrateur voit tout et ne se trompe jamais, il connaît le dessous des cartes, saisit les sous conversations avec les conversations, sonde les consciences et voit à travers les murs, sans se soucier d'expliquer comment il a acquis cette connaissance. Il délivre plus d'informations que ne pourraient le faire les personnages...
On le sent partout, mais il n'avoue pas son rôle ». ⁽¹⁵⁴⁾**

Pour illustrer cette perspective narrative, nous nous appuyerons sur un exemple pris dans « Nedjma ». Le texte relate le mariage de M. Ricard. On constate, tout d'abord, des indications topographiques puis une progression vers le « centre de la scène ».

**« Le peuple a eu beau grimper aux arbres...
« M. Ricard était mortifié de devoir ouvrir sa maison ⁽¹⁵⁵⁾
« M. Ricard fut porté dans son lit ⁽¹⁵⁶⁾
« Elle fut entraînée dans la chambre nuptiale ». ⁽¹⁵⁷⁾**

C'est, en fait, l'espace donné comme observé. Il en est de même pour le temps :

« Au commencement de l'orgie, la bonne était dans la cuisine inondée de soleil ; elle en sortit au crépuscule... ». ⁽¹⁵⁸⁾

154 - RULLIER-THEURET, *Approche du roman*, p. 103.

155 - *Nedjma*, p.25.

156 - id., p.26.

157 - id., p.27.

158 - id., p.27.

C'est la référence au « temps de la scène » que le narrateur maîtrise totalement. Il parvient à repérer, au plus fort du chaos, les personnes présentes :

**« Tous les Européens, du village avec leurs familles ».
« Les délégués [des personnalités] vinrent d'ailleurs en grand nombre ».**⁽¹⁵⁹⁾

et les personnes absentes :

**« Seules manquaient les personnalités de première importance ».
« Le curé...n'eut pas vent de la chose, et le pasteur non plus ne fut pas alerté ».**⁽¹⁶⁰⁾

Les conditions sociales et les professions de foi sont également connues du narrateur :

**« Délégués [des personnalités de première importance]
« Calvinisme de l'entrepreneur et catholicisme de sa fiancée ».**⁽¹⁶¹⁾

Le narrateur est au courant des moindres sentiments des personnages :

**« Mortifiés »,
« Ce triomphe le grisa »,
« Impuissante fureur qui l'avait envahi »,
« Susy réalisant que la nuit de noces n'aurait pas lieu... »,
« La présidente se vengeait ».**⁽¹⁶²⁾

L'apparence et la réalité n'échappent pas à l'entendement du narrateur :

**« Car l'entrepreneur était apparemment dans le coma ;
en réalité, il avait l'esprit ailleurs ».
« M. Ricard prévint le geste de sa fiancée »
« M. Ricard frappait avec une expression de niaiserie ».**

159 - Nedjma, p. 25.

160- id., p. 25.

161 - id., p. 25.

162 - id., p. 26.

**« Il ne comprenait pas ».
« il commençait à ressentir ». ⁽¹⁶³⁾**

Le narrateur a accès à la subjectivité des personnages et à leur conscience. Au milieu de l'orgie, l'entrée en scène de Mourad est remarquée par le narrateur :

« Pas feutré. Il ne bouscula pas les invités. Un coup de genou ... ». ⁽¹⁶⁴⁾

Le narrateur peut déplacer son angle d'observation : il se place du côté de Mourad :

« Lorsqu'il reprit conscience, il était solidement attaché près de deux corps... ». ⁽¹⁶⁵⁾

puis du côté du gendarme :

« Et le gendarme qui enferma Mourad avait envie de l'embrasser ».

Ensuite, il explique la raison de cette « envie » en exhibant un savoir antérieur et postérieur à la scène présentée

« C'était le même gendarme que Suzy avait appelé et qu'elle aimait, le même pour arrêter Lakhdar au chantier, le même gendarme qui aimait Suzy qui enferma Mourad alors qu'il eût voulu le porter en triomphe, le même gendarme qui porta [par la suite] le cercueil de Mr Ricard, car il était lui aussi protestant ». ⁽¹⁶⁶⁾

Jusque là, on peut constater la grande « présence » du narrateur qui n'est pas désigné de façon claire mais qui, apparemment, « sait tout ». Cependant, son « omniscience » n'est pas totale, de même que son anonymat. En effet, on peut relever un « on » ambigu dans :

« A l'encontre de ce qu'on espérait », ⁽¹⁶⁷⁾

163 - Nedjma, p. 27.

164 - id., p. 26.

165 - id., p. 26.

166 - id., p. 26.

167 - id., p. 25.

« Sans qu'on pût deviner si c'était la joie ou le dépit qu'elle noyait ainsi... ».⁽¹⁶⁸⁾

Ce « on » peut aussi bien renvoyer à une assistance anonyme qu'à un narrateur, témoin constant et embusqué.

La limitation des champs de vision est repérable dans les indications suivantes :

« Sans qu'on pût deviner... »,⁽¹⁶⁹⁾
« deux corps qui semblaient fâchés pour l'éternité ».⁽¹⁷⁰⁾

Dans cet extrait de « L'incendie », le roman s'ouvre sur une progression qui va de la sortie de la ville de Tlemcen vers Bni-Boublen.

« En arrivant devant la Maison de la Lumière, on commence à gravir... Voici le rude chemin, le rempart...la campagne est déserte... Au levant...s'étend, au nord...montagnes...plateaux...horizon, la plaine d'Ymama... ».⁽¹⁷¹⁾

Le narrateur prend possession de l'espace, de l'immensité du paysage. Il est le guide mais demeure anonyme ; il se 'contourne' pour ne pas se dénoncer :

**« On commence à gravir...
 « Voici le rude chemin...
 « On embrasse du regard...
 « La vue s'étend...
 « L'œil découvre...
 « Au sentiment aigu qu'on ressent
 « On devine...qu'on pénètre... ».**⁽¹⁷²⁾

C'est une plume de peintre qui, après avoir esquissé le décor, y inscrit les personnages. Après le cadre géographique, le narrateur caractérise les fellahs :

168 - Nedjma, p.26.

169 - id., p. 26.

170 - id., p.28.

171 - L'incendie, p.7.

172 - id., p.7.

**« Les fellahs sont souvent en proie à la famine. La nuit, quand les masures s'enfoncent dans les ténèbres ...C'est lorsqu'on tombe sur des bandes impétueuses d'enfants, hâves et déguenillés, qui s'ébattent avec allégresse dans la boue...
« La civilisation n'a jamais existé...Face à d'imposants domaines, suffoquent les noires cagnas des fellahs. Mais nous ne sommes encore qu'en 1939. En été 1939 ».**⁽¹⁷³⁾

Cet étalage d'informations permet de situer les fellahs dans le temps, l'espace et l'histoire qui va être racontée. Il permet aussi de présenter Omar et de le définir par rapport à cette population enfantine de Bni-Boublen. La comparaison est subtile : elle mettra en évidence les similitudes :

« même précocité,... même intelligence du malheur ».⁽¹⁷⁴⁾

Et les différences :

**« ils étaient obstinément sérieux »,
« Omar, devant eux, se sent tout gamin ».**⁽¹⁷⁵⁾

A la culture scolaire d'Omar, est opposée la culture apprise « sur le tas » des petits fellahs.

Dans cet exemple, on assiste à une sorte d'organisation du discours narratif. Le narrateur, à travers cette focalisation zéro, semble nous prévenir que la parole sera déléguée au vieil homme Comandar.

« Là-haut, la grande vie du monde lui était expliquée par la voix du vieil homme Comandar ».⁽¹⁷⁶⁾

Cette parole sera alternée avec celle des fellahs et celle du narrateur et du même coup la vision sera focalisée sur l'un ou l'autre des personnages.

173 -L'incendie, p 8

174 - id., p.8.

175 - id., p.9.

176 - id., p.9.

Mais avant de passer à l'étude de la vision focalisée, il sera sans doute nécessaire de faire le point sur la vision non focalisée : c'est une perspective qui peut déborder du temps et de l'espace ; qui embrasse à la fois l'apparence et l'intériorité des personnages et des choses. Cette vision organise le savoir dans la narration. Elle sert essentiellement à élaborer l'univers fictionnel.

II.3-2 – La focalisation

C'est la vision filtrée par un médiateur. Elle peut prendre deux formes : externe ou interne. Voyons, tout d'abord, comment apparaît la focalisation interne :

« Elle se limite au point de vue spécifique d'un seul témoin ou, successivement, de plusieurs témoins singuliers. Autrement dit, le narrateur ne révèle du monde que ce qu'en perçoit ou en sait le personnage servant de foyer... toute la sensibilité du témoin reste prise en compte et le texte se développe en fonction de la conscience qu'il a de sa propre expérience ».⁽¹⁷⁷⁾

Il y aura lieu de distinguer trois formes de focalisation interne :

➤ **La focalisation interne relative :**

C'est une focalisation assez courante qui consiste à introduire le personnage intermédiaire dans le récit, puis, à l'utiliser comme relais.⁽¹⁷⁸⁾

➤ **La focalisation interne directe :**

Elle concerne le récit à la première personne lorsque la narration et ce qui est narré sont simultanés :

« le narrateur raconte ou décrit le monde dans l'instant même où il semble en faire l'épreuve ».⁽¹⁷⁹⁾

➤ **La focalisation interne indirecte :**

Elle s'applique au récit rétrospectif.

177 - JEANDILLOU, J-F., *L'analyse textuelle*, p.12.

178 - id., en substance.

179 - id., p.121.

Pour illustrer la vision interne relative, nous citerons l'exemple de Omar et des tisserands utilisés comme foyers de focalisation dans certains passages du « Métier à tisser ». Exacerbés ou découragés, les tisserands parlent de leur mal-être, de leurs problèmes.

A travers leurs propos, parfois survoltés, on peut constater qu'ils décrivent, d'abord, leur statut d'ouvriers exploités, puis, leur vie de colonisés.

Dans les premières pages, c'est à travers Omar que l'on perçoit l'univers environnant :

**« En lui, un flot d'images courait
« Il voyait
« Il les suivait
« D'autres images traversèrent encore son esprit
« Il prêta l'oreille
« Soudain, il crut entendre...son cœur tressauta.
Rien ».**⁽¹⁸⁰⁾

Tous ces termes montrent bien que la vision passe par les sens du personnage.

Dans la cave, c'est grâce à son observation que nous faisons la connaissance des tisserands et des lieux :

« Il les vit déballer... ».⁽¹⁸¹⁾

Puis ce sont les personnages qui informent par leurs bavardages ou leurs disputes. Chaque personnage apporte sa vision des choses et du monde.

Abbas : « **Notre âme est comme cette cave. La haut, des hommes libres ; ici, des esclaves... »**

Hamza : « **Des gens parvenus au point où ils ne sont rien, où ils sont zéro, des gens comme ça, ça ne pourrait faire qu'une chose... réclamer tout ».**⁽¹⁸²⁾

De cette façon, les problèmes et les questions sont posés sous des angles différents et des nuances multiples : on a l'impression que toutes les tendances sociales sont représentées : c'est une vision à

180 - *Le métier à tisser*, pp 9-11.

181 - id., p.27.

182 - id., p.64.

facettes et une mosaïque de points de vue qui, apparemment assumés par le personnage, ne sont pas imputables à l'auteur ou au narrateur. Cette neutralité lui offre la possibilité d'adhérer à ces opinions ou d'avoir des points de vue différents.

Cette vision focalisée est assez instable et il arrive qu'elle glisse vers un « on » insaisissable qui serait un regard collectif ou, plutôt, une perspective appartenant à toute une communauté :

« On se demanda ... »
« On avait le sentiment... »
« Quiconque tentait de les assister... »⁽¹⁸³⁾
« Les Tlemcéniens... »
« Les yeux des habitants... »⁽¹⁸⁴⁾
« La ville... ».⁽¹⁸⁵⁾

Le regard posé sur les mendiants est focalisé à partir de l'angle des « **Européens et des pouvoirs publics** » d'une part, et d'autre part, à partir de l'optique des « **Tlemcéniens qui n'étaient pas fâchés...** »

Après cet aperçu de la focalisation interne relative, nous allons voir ce qu'il en est de la focalisation interne directe et indirecte :

En exemple à la première, nous citerons le cahier journal de Fouroulou dans « Le fils du pauvre ». Dans l'incipit, le narrateur prévient que le manuscrit a été écrit en 1939, époque passée par rapport à sa lecture :

« Menrad, nous t'écoutons ».⁽¹⁸⁶⁾

Mais l'écriture du texte est sans doute contemporaine aux faits racontés. Aussi, l'emploi de la première personne du singulier ou du pluriel ne fait pas de doute : le récit passe par la perception du personnage.

« Mes parents... »
« Mon oncle... »
« Ma grand mère ... »,etc.¹⁸⁷⁾

183 - **Le métier à tisser**, pp.12 -14.

184 - id., p.12.

185 - id., p.13.

186 - **Le fils du pauvre**, pp.10-11.

187 - id., p.19.

Dans la première partie du roman intitulée « La famille », le narrateur, intradiégétique, est connaisseur des mentalités, des us et coutumes du village ; c'est un spécialiste de la vie kabyle...

Dans la seconde partie du roman intitulée « Le fils aîné », l'incipit, encore une fois, nous renseigne sur les circonstances de production du texte et la focalisation passe par le narrateur « **ami bavard** » qui renvoie, en fait, à la focalisation interne relative.

La focalisation interne directe apparaît dans la lettre écrite par Arezki à son professeur, M. Poiré :

« Mais d'abord que je vous dise que je suis à Paris... »
« L'infirmière qui me soigne... »
« J'entends du bruit... ».⁽¹⁸⁸⁾

Le présent est commun aux faits narrés et à leur transcription. Lorsqu'il se produit un décalage entre le temps des faits narrés et le temps de la narration, on a affaire à la focalisation indirecte.

Dans « Les chemins qui montent », le journal d'Amer nous en donne quelques échantillons :

« Quand j'étais petit, j'éprouvais chaque fois beaucoup de sympathie pour ceux qui venaient de perdre leurs parents. »
« Hier, pendant que les gens défilait chez moi, on m'a dit tout cela. J'avais l'air... On a ajouté... »
« Le mois dernier, elle n'avait aucune inquiétude... »
« Il a bavardé...J'ai cru... Je l'ai plaisantée... Ce fut pourtant ainsi... ».⁽¹⁸⁹⁾

La vision rétrospective est exprimée dans les termes déictiques temporels et dans les temps verbaux (imparfait, passé composé, passé simple).

Après l'examen de la vision interne, vision focalisée sur le personnage et qui ne traduit que ce qu'il perçoit, nous allons nous pencher sur la focalisation externe.

Cette vision montre la seule apparence et laisse le lecteur livré à lui-même : on ne lui explique pas. Néanmoins, on peut le « guider » à coups de questions.

188 - *Le sommeil du juste*, pp.170 et suiv.

189 - *Les chemins qui montent*, pp. 107 -111.

«La convention énonciative autorise néanmoins le narrateur à pallier cette méconnaissance en s'interrogeant sur ce qu'il ignore, en formulant des hypothèses sur la raison d'être de ce qu'il présente... ».⁽¹⁹⁰⁾

C'est le procédé adopté par M.Dib pour décrire les mendiants dans « Le métier à tisser » :

**« Ils l'auraient considéré sans doute longtemps de la sorte, si l'homme, plantant là Omar, n'avait commencé à s'affairer, à se pencher vers une fillette adossée à un mur. Doucement, il émietta un peu de pain et de la main qu'il glissa sous le châle de l'enfant, il le lui mit dans la bouche ...
Le vagabond, qui devait être le père, couvert d'un morceau de toile... La fillette ne voulait ou ne pouvait plus manger ».** ⁽¹⁹¹⁾

On remarque les indicateurs de focalisation qui restreignent le champ de vision qui s'arrête à l'apparence.

Les mendiants se présentent entourés de mystère dans la description suivante :

**« Personne ne comprit sur le moment ce qui les attirait.
« Venaient-ils quérir une hypothétique pitance ?...
Seulement, à supposer qu'ils l'eussent trouvée, ils ne disparaissaient pas ... Ils s'incrustaient au cœur de la ville. C'est pourquoi on n'y comprenait rien . Une certaine curiosité les aiguillonnait-elle ?
Apparemment, non...
Ils attendaient. Quoi ? Du diable si on le savait...
Sortaient-ils, comme on le prétendait, des faubourgs déshérités ? Peut-être ... Peut-être, récoltaient-ils quelques liards... Mais pourquoi... Pourquoi... ».** ⁽¹⁹²⁾

Les questions suggèrent quelques orientations destinées à inspirer le lecteur et surtout à le faire réfléchir. Le champ est ouvert à la

190 - JEANDILLOU, L'analyse textuelle, op. cit., p. 123 .

191 - Le métier à tisser, p.45.

192 - id., pp . 13-14.

spéculation : « **supposer** », « **prétendre** » sous-tendent la question : où est la vérité ?

On retrouve cette narration neutre dans « Le sommeil du juste », lorsqu'elle décrit la destruction des livres ; ils sont brûlés dans un moment d'ébriété et d'excitation, instant de folie mais qui, au fond, est peut-être un instant de vérité.⁽¹⁹³⁾

La scène rapporte ce qui est perceptible à l'observation extérieure comme les gestes, les paroles, les objets et l'état des personnages.

Le même procédé est employé dans la séquence qui raconte le massacre des fils d'Azouaou.⁽¹⁹⁴⁾

On décrit le comportement, les gestes mais on n'évoque pas l'état d'âme du personnage. C'est comme si l'apparence était suffisamment éloquente et qu'à travers « le faire » on a accès à « l'être ». La détermination de Hand s'exprime dans la précision du geste, dans l'absence de tremblement ou d'hésitation. Les victimes sont endormies et passent de vie à trépas sans transition ; le narrateur n'ajoute rien au spectacle de l'horreur que ce qu'il offre lui-même :

**« Des bras pliés, des jambes sans ressorts ...
Tous les genres de respiration... »
Le personnage pense à haute voix :
« Une belle nuit...à y mourir... »**

La focalisation externe apparaît donc comme le fait d'un narrateur désengagé qui en sait moins que le personnage. Cela lui évite d'assumer certains discours et met sa responsabilité « hors contrôle ».

Ils n'en reste pas moins que toutes les formes de focalisation que nous venons de voir ne sont que des stratagèmes de mise en texte qui permettent de nuancer et de multiplier les perspectives de perception. Les visions participent à l'enrichissement de l'information et à sa diversité. Elles contribuent à chasser la monotonie et invitent le lecteur à collaborer à la construction de l'édifice narratif.

193 - *Le sommeil du juste*, pp. 145-147.

194 - id., pp. 47 et suiv.

Les focalisations ouvrent des horizons nouveaux et multiples à l'interprétation de l'œuvre dans les niveaux sous-jacents. C'est ce que nous tenterons d'examiner dans le chapitre suivant.

Chapitre III :

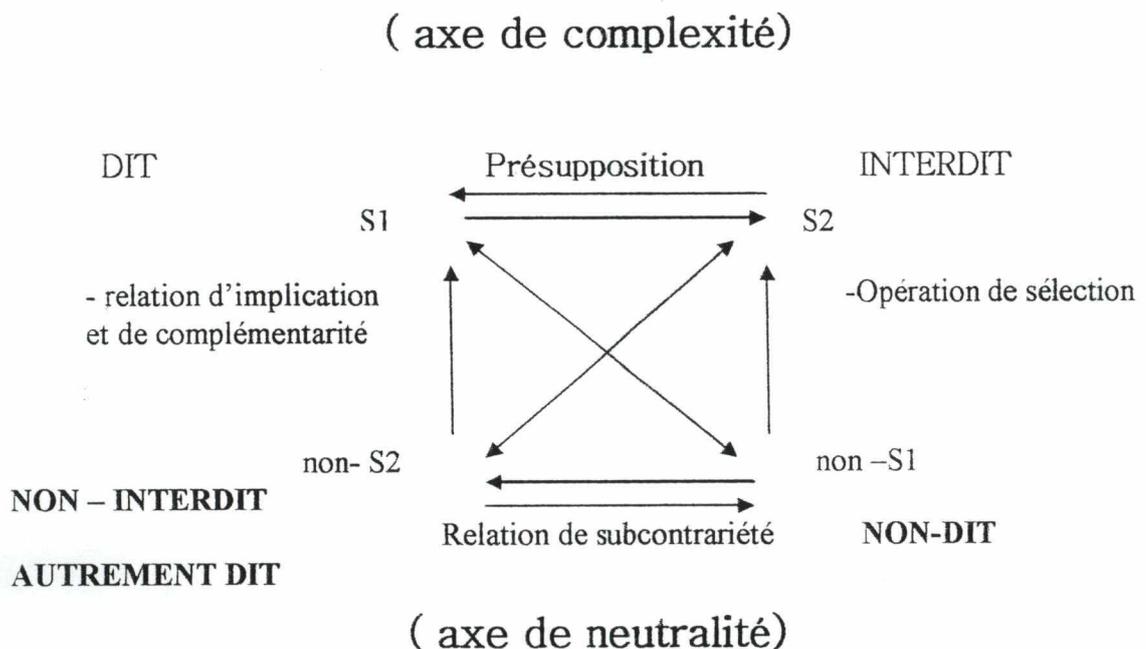
L'expression allusive

Pour illustrer ce chapitre, nous nous appuyerons sur l'étude du thème de la misère qui présuppose ou sous-entend un certain nombre d'autres thèmes. La « misère » sera analysée dans trois romans :

- « Le fils du pauvre » de Mouloud Feraoun,
- « Le métier à tisser » de Mohammed Dib,
- « Le sommeil du juste » de Mouloud Mammeri ».

III.1-La composante narrative et discursive

Pour venir à bout de cette tâche, nous aurons recours à un certain nombre d'outils sémiotiques et, notamment, le carré sémiotique.⁽¹⁹⁵⁾ Ainsi et, comme préalable à l'étude, nous poserons son application à partir du dit et du non-dit.



195 - Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1979, pp.136-140.

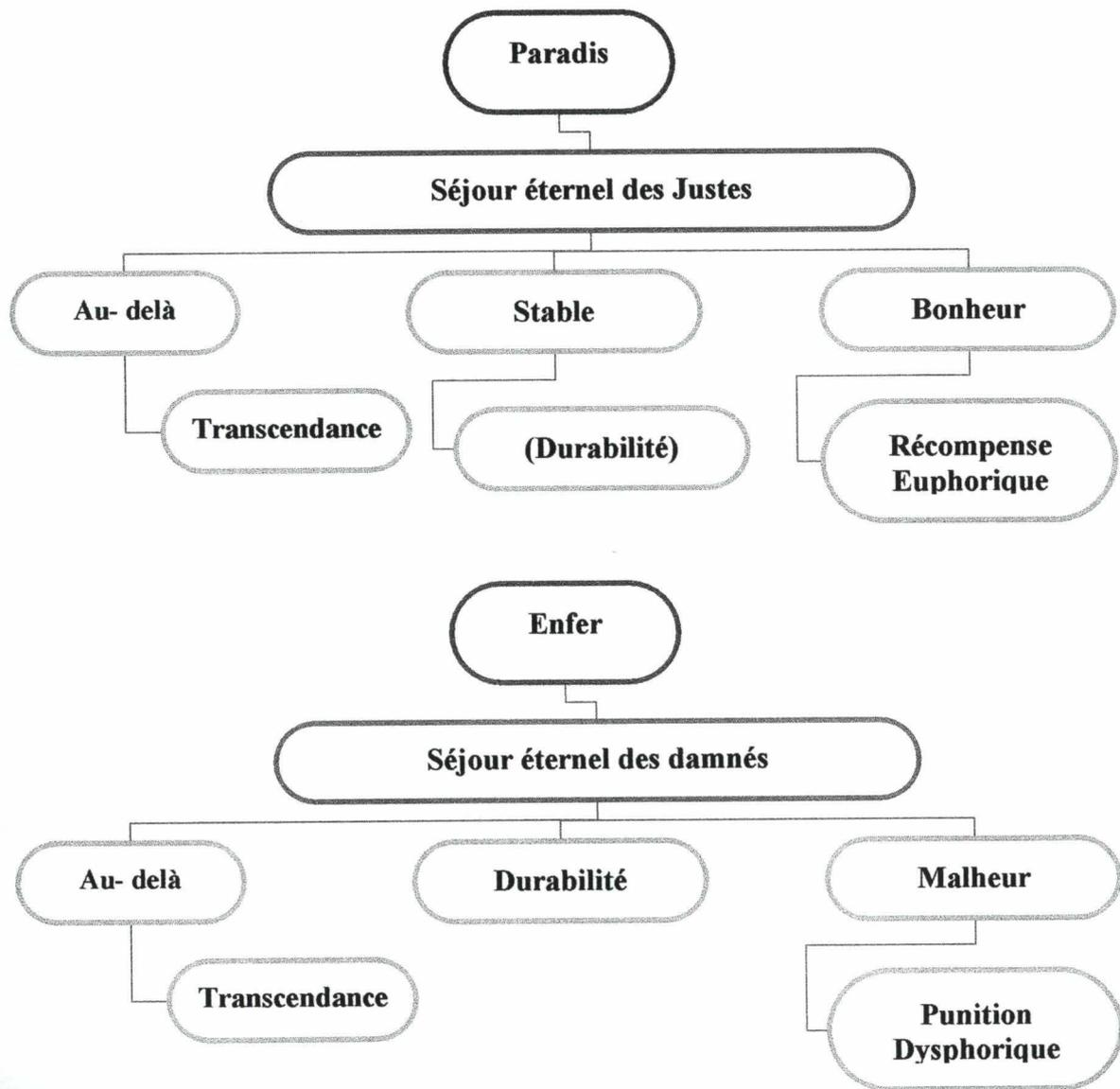
- BERTRAND, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan-Université pp.108-46.

- COQUET, J.C. ; ARRIVE, M. ; CALAME, C. ; CHABROL, C. ; DELORME, J. ; FLOCH, J.-M. ; GENINASKAK, C. ; GEOLTRAIN, P. ; LANDOWSKI, E., *L'école de Paris*, Hachette, 1982, p.49.

On voit que le dit présuppose, par relation de contrariété, l'interdit et l'inverse est vrai. L'interdit répond à ce qui ne doit ou ne peut être dit, alors que le dit c'est ce qui doit être ou peut être dit. Sur l'axe de contradiction, le dit est nié par le non-dit qui renvoie à ce qu'on ne sait pas dire ou ne veut pas dire ; enfin, le non-interdit, qui contient en même temps les sèmes de l'interdit et du dit renvoie à ce qui se situe entre le dit et l'interdit tout en n'étant ni l'un ni l'autre mais autrement dit.

III.1-1- Dans « Le fils du pauvre »

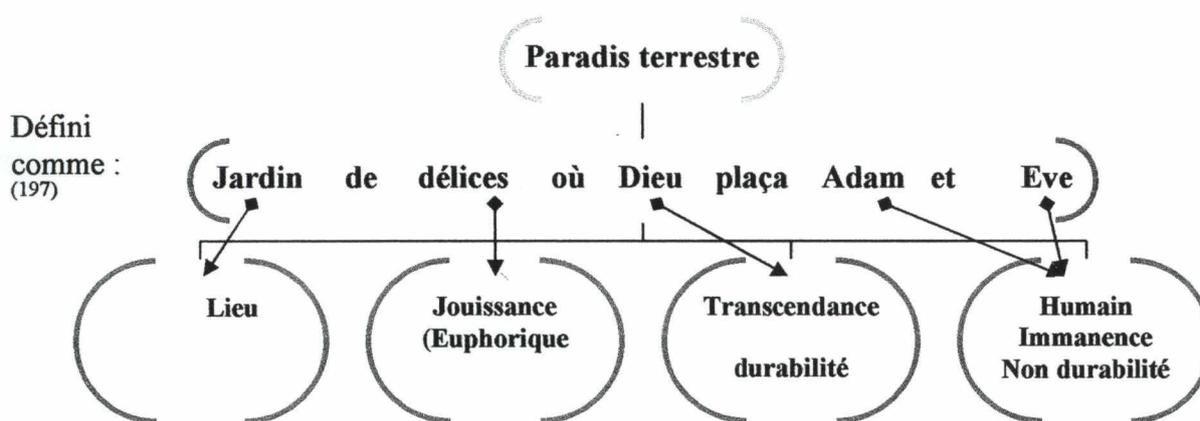
Dans ce roman, la misère oscille dans un intervalle qui se situe, entre le paradis et l'enfer. Le parcours sémémique de ces deux figures lexématiques aboutit à la récurrence d'au moins deux sèmes noyautaires.



Par conséquent, l'opposition s'établit à partir des pôles bonheur/malheur qui appartiennent à l'isotopie de la fatalité. Cependant, le parcours figuratif montre que ces deux figures sont rejetées et seule est retenue la figure du paradis terrestre :

« Notre paradis n'est qu'un paradis terrestre, mais ce n'est pas un enfer ». ⁽¹⁹⁶⁾

Le parcours sémémique « **du paradis terrestre** » se présente ainsi :



On peut constater que « **le paradis terrestre** » s'éloigne du « **paradis** » par les sèmes non-durabilité et immanence et qu'il s'écarte de « **l'enfer** » par ces mêmes sèmes en plus du sème dysphorique.

Les parcours figuratifs font apparaître l'importance du sème durabilité/ non durabilité :

- « **Ceux qui se suffisent régulièrement.**
- « **Ceux qui passent au gré de la bonne ou de la mauvaise fortune de la misère la plus complète à l'humble aisance des favorisés du ciel.**

196 - *Le fils du pauvre*, p. 15.

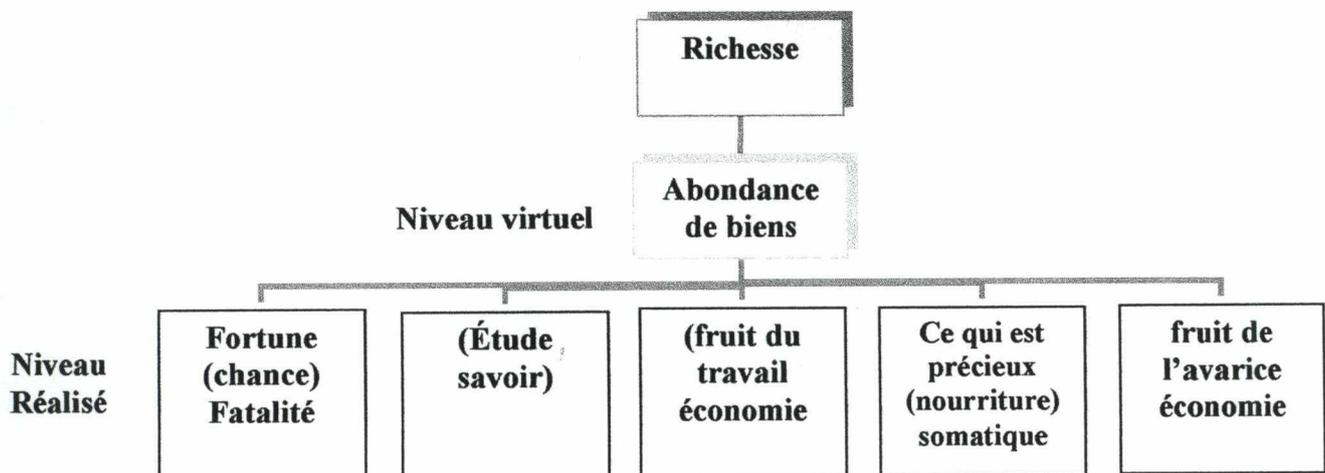
197 - *Petit Larousse en couleurs* 1980.

- « *Chacun de nous, ici-bas, doit connaître la pauvreté et la richesse* ». ⁽¹⁹⁸⁾

Le mouvement (« *régulièrement* », « *au gré de* ») contenu dans ces énoncés, implique que des performances sont réalisées (« *s'enrichir* », « *s'appauvrir* ») au cours de transformations conjonctives (s'enrichir) ou disjonctives (s'appauvrir).

Quant aux figures « *ciel* » et « *ici-bas* », elles introduisent les sèmes transcendance/immanence qui renvoient à l'isotopie de la fatalité contenue également dans « *bonne ou mauvaise fortune* ».

Il semble que la fatalité préside à la richesse ou à la pauvreté. Le parcours sémémique de richesse donne :



Ainsi définie, la richesse ne fait pas l'objet d'un programme narratif d'enrichissement. C'est plutôt l'appauvrissement qui se trouve abordé ; au cours du programme narratif, on observe que le père (sujet d'état) perd un certain nombre de biens (objets-valeur). Le parcours figuratif met en exergue les informations suivantes :

Le père est le sujet opérateur pour toute transformation conjonctive :

« *travaille, rapporte, se démène, ne perd aucune journée, ne permet aucun luxe* »).

Cependant,

- « *Les aïds qui englobent les sous* ». ⁽¹⁹⁹⁾

198 -Le fils du pauvre, p. 15.

199 - id., p.96.

- « *L'hiver qui engloutit les provisions..* ». ⁽²⁰⁰⁾
- « *[La maladie] : « il faut tuer un bouc..* ». ⁽²⁰¹⁾
- « *il faut vendre les boeufs* »,
- « *On tua un deuxième bouc* »,
- « *de temps en temps une poule...* »
- *[Le pillage] : « On avait saccagé les claies et volé une bonne partie des figes ».* ⁽²⁰²⁾
- *[La ruine] : « on vendit l'âne et un mouton ».* ⁽²⁰³⁾
- « *Il emprunta à cinquante pour cent* ».
- « *Il hypothéqua son champ et sa maison* ». ⁽²⁰⁴⁾

Tout cela montre la transformation disjonctive du sujet d'état (le père) ; les opérateurs modaux sont : l'aïd, l'hiver, la maladie, le vol, les emprunts.

Ce premier P.N. (programme narratif) aboutit donc à la perte des biens matériels et du recouvrement de la santé (anti-P.N.) :

$$\begin{array}{lcl}
 (SVO_1) & \rightarrow & (SAO_1) \text{ (recouvre la santé)} \\
 (S \wedge O) & \rightarrow & (SVO) \text{ perd les biens} \\
 \Rightarrow (SAOVO_1) & \rightarrow & (SVO \wedge O_1) \text{ (o = biens ; } o_1 = \text{ santé)}
 \end{array}$$

Dans la suite du combat contre la misère, le père aura un grave accident en France et revient avec une maigre pension et une santé ruinée.

Pour atteindre le but du combat : sortir de la misère et s'en garantir, un autre sujet opérateur se met en place : Fouroulou [S (F)] et l'objet serait le diplôme.

La compétence, (le savoir), permettra au fils de réussir au concours des bourses et d'obtenir l'argent nécessaire pour poursuivre ses études. Il réalise une suite de transformations conjonctives en vue de devenir instituteur (PN₂) . Cependant, on peut constater qu'au terme du PN₁, le père va en France pour travailler dans les fonderies. A l'issue du PN₂, le fils se retrouve à la mission des Pères Blancs. Nous dirons que le PN₁ aboutit à la configuration de l'émigration.

200 - *Le fils du pauvre*, p.97.

201 - id., p.98.

202 - id., p. 99.

203 - id., 100.

204 - id. ,p.100.

Le parcours figuratif de l'émigration se réalise dans l'énoncé suivant :

« Il trouva sa mère et ses deux soeurs en pleurs. Le père était parti à l'aube et pour ne pas accroître son chagrin, il avait préféré partir à l'insu de tous, sans embrasser personne ». ⁽²⁰⁵⁾

La souffrance engendrée par la séparation donne la dimension « affectivité » à l'émigration. Les figures « travail » et « exploitation » se rejoignent dans l'isotopie « économie » et émergent dans :

« [Le père] travaille, il ne tardera pas à envoyer un peu d'argent ». ⁽²⁰⁶⁾

« C'est que Menrad travaillait dans les fonderies d'Aubervilliers. Il y travaillait sans cesse, comme dans son champ en Kabylie. En plus des heures supplémentaires, tous les jours, il y travaillait même les dimanches et c'est précisément un dimanche qu'un tombereau sur rail le coinça contre un mur. Il fut hospitalisé à l'infirmerie de la compagnie et se crut guéri au bout d'une semaine. Il n'avait aucune blessure apparente, mais il souffrait de douleurs internes. Le médecin le pressa de quitter l'infirmerie. Menrad ne demandait pas mieux que de reprendre son travail. Il avait hâte de gagner de quoi payer ses dettes pour retrouver ses enfants. Il retourna à l'usine. Dès la fin de la première journée les douleurs revinrent beaucoup plus aiguës. On l'hospitalisa de nouveau, presque mourant, à Lariboisière et on dut l'opérer. Il passa trois mois interminables, mois de souffrance et d'angoisse, loin de ses enfants et de son pays ». ⁽²⁰⁷⁾

La figure « exploitation » englobe les sèmes « abus », « injustice » et « danger ».

Quant aux difficultés d'adaptation et aux problèmes qui assaillent le travailleur émigré, ils apparaissent dans :

205 - *Le fils du pauvre*, p. 102.

206 - *id.*, p. 103.

207 - *id.*, p. 114.

« Son père étant justement dans ce cas [cas de ceux qui ne savent ni lire ni écrire], il put imaginer son embarras : quand il faisait son marché, quand il cherchait du travail quand un contremaître lui donnait un ordre. Il put le supposer s'égarant dans un métro ou une rue. Il lui reconnut l'impossibilité de garder les secrets de famille puisqu'il devait faire écrire ses lettres par d'autres ». ⁽²⁰⁸⁾

Ces difficultés représentées essentiellement par « l'ignorance », « l'embarras » et « la dépendance » pourront être classées dans la configuration « aliénation ».

On notera que le périple de Ramdane, le père, et celui de Fouroulou, le fils, débouchent tous les deux sur le contact avec la France. La boucle intermédiaire est l'émigration pour le père (ce qui est aussi une forme d'enseignement) ; pour le fils, c'est l'instruction : initiation à une culture qui n'est pas la sienne et qui donne lieu au dépaysement et à l'aliénation. Ces phases (émigration et instruction) sont des passages astreignants qui impliquent des transformations, des sacrifices et donc des souffrances. Le PN₂ qui réalise la performance « instruction » de Fouroulou met en évidence, sensiblement, les mêmes isotopies sémiologiques repérées dans « l'émigration », et cela, à partir des parcours suivants :

➤ Le départ et la séparation :

« Fouroulou, en partant, laissa sa famille dans la tristesse, tous le regrettaient, la maison elle même, parut plus triste. Le soir, lorsqu'on se rassembla pour souper, chacun s'aperçut du vide. » ⁽²⁰⁹⁾

Les sèmes « absence », « séparation » sont dominés par l'isotopie « affectivité ».

➤ Les difficultés économiques :

« Il faudra peut être, en attendant, se résigner à coucher à l'hôtel. Gros frais en perspective, Ramdane est dans l'embarras ». ⁽²¹⁰⁾

208 - Le fils du pauvre, p.108.

209 - id., p.119.

210 - id., p.120.

➤ L'acharnement au travail :

« ...il se mit résolument au travail pour acquérir un rang honorable.

... La volonté de réussir était farouche, leur volonté inébranlable. Ils passèrent ainsi, de gaîté de coeur, quatre années...Ils travaillaient à la lumière électrique jusqu'à dix heures puis allumaient une bougie et ne s'endormaient jamais avant minuit ou une heure du matin .

...Oh ! Les longues nuits d'hiver...! Ils sont assis, enveloppés dans leurs burnous, devant les cahiers ouverts, l'un en face de l'autre. Ils ne parlent pas. Ils étudient. Ils luttent contre le sommeil, leur pauvre cervelle est fatiguée ». ⁽²¹¹⁾

Le travail recouvre les sèmes de « volonté », « effort », « persévérance » et cumule le trait « extrême » (= abus).

L'instruction de Fouroulou le confronte à des valeurs socioculturelles qui ne sont pas les siennes. Sur le plan relationnel, les premiers contacts sont difficiles.

« Il est en costume européen,... il marche dans l'ombre d'Azir, rougit à chaque instant sans motif. Il a peur d'ouvrir la bouche. Le supplice dure une heure. Il suffoque..

Il se dit qu'il n'est pas à sa place ». ⁽²¹²⁾

« ...Il admire tout le monde. Il se voit obscur, pitoyable, écrasé... Il n'a pas faim ; son estomac est contracté... ». ⁽²¹³⁾

Le malaise se dissipe bientôt mais fait place à une certaine méfiance qui est plutôt perçue comme une distance prise par rapport aux activités de « scoutisme ».

« Azir et Menrad ne tardent pas à subir ces sorties du dimanche comme des corvées...Ils adoptèrent la même attitude au cours des réunions du soir à la salle du culte. Ils y allaient régulièrement, lisaient un verset de

211 - Le fils du pauvre., pp. 124, 126.

212 - id., p.121.

213 - id., p.122.

la bible comme tout le monde, chantaient des cantiques avec application, écoutaient respectueusement le commentaire du chef et revenaient dans leur chambre reprendre sans hésitation leur travail interrompu. On ne les voyait jamais demander un éclaircissement sur un verset quelconque ni aller au salon se faire expliquer tel ou tel point de religion ou demander au pasteur de prier pour eux. Le missionnaire recevait souvent avec plaisir des visites de ce genre plus ou moins sincères. Mais ces deux garçons, il sentait très bien qu'ils lui échappaient ».⁽²¹⁴⁾

Dans cet extrait, on voit bien que l'aide apportée aux colonisés n'est pas désintéressée et qu'elle sous-tend leur évangélisation. Par conséquent, l'aliénation socioculturelle englobe l'aspect religieux. Et si cette influence semble ne pas avoir de prise sur Menrad et son compagnon, c'est surtout parce qu'ils sont préoccupés par leur réussite scolaire et que

« S'ils habitaient chez le missionnaire c'était [surtout] pour pouvoir mieux travailler.. ».⁽²¹⁵⁾

Au terme de ces parcours, on peut constater que la configuration discursive « instruction » recouvre :

- éloignement ⇒ séparation ⇒ mobilité ⇒ isotopie affectivité + spatialité.
- travail ⇒ réussite ⇒ isotopie économie
- dépaysement ⇒ plan relationnel
- instruction, évangélisation ⇒ plan idéologique ⇒ exploitation morale (l'isotopie de l'aliénation regroupe les deux plans relationnel et idéologique).

L'émigration est marquée par l'exploitation physique ; ses traces en sont visibles :

« On m'a déchiré tout le ventre...Il ne reste qu'une longue cicatrice ».⁽²¹⁶⁾

Cependant que l'exploitation morale, plus pernicieuse, s'infiltré à l'insu de celui qui la subit :

214 -Le fils du pauvre, p.125.

215 - id., p.126.

216 - id., p.113.

« ... à la longue, ils se mirent à l'[la religion protestante] aimer pour sa simplicité et son indulgence. Ils connurent à fond la bible et le nouveau testament. Ils prenaient plaisir à chanter, même seuls, les cantiques qu'ils avaient appris à la gloire du Crucifié. Souvent dans le secret de leur cœur, ils prièrent comme ils avaient vu prier ». ⁽²¹⁷⁾

Parler d'exploitation ou d'aliénation c'est forcément en évoquer les auteurs et les victimes. On obtient la dichotomie.

Exploiteur Vs exploité

L'exploité coïncide avec le « Kabyle, ⁽²¹⁸⁾ la montagne, ⁽²¹⁹⁾ et renvoie à la Kabylie, ⁽²²⁰⁾ à la montagne, ⁽²²¹⁾ à l'Algérie. ⁽²²²⁾

L'exploiteur est presque anonyme. Dans le cas du père, c'est la Compagnie, ⁽²²³⁾ mais l'image du Français se dessine :

- « **Fonderies d'Aubervilliers** ».
- « **Il revenait de France, le ventre recousu...** ⁽²²⁴⁾
- « **Il n'y a pas de comparaison à faire entre la France et nous** » ⁽²²⁵⁾ ; « **les roumis sont sévères** ». ⁽²²⁶⁾

On pourra enrichir la dichotomie posée ci-dessus par les oppositions suivantes :

Exploiteur Français, France Colon F	Vs	Exploité Kabyle, Algérie, Indigène
--	----	--

217 - **Le fils du pauvre**, p. 126.

218 - id., pp. 115, 12, 15, 24.

219 - id., p. 121.

220 - id., p. 114, 12.

221 - id., p. 15.

222 - id., p. 131.

223 - id. p. 114.

224 - id. p. 115.

225 - id., p. 112.

226 - id., p. 53.

Le terme indigène suppose le terme colonisé qui lui-même implique la présence du colonisateur.

d'où :	roumi ↓ Colonisateur	VS VS	indigène ↓ colonisé
--------	----------------------------	--------------	---------------------------

Ces deux derniers termes ne sont pas dits dans le texte mais résultent d'une implication logique.

Par ailleurs, la vision du Français n'est pas univoque. Une distinction est faite entre les « **Français authentiques** » et, implicitement, les « autres » :

« Voilà l'inspecteur, les examinateurs, beaucoup de roumis authentiques ». ⁽²²⁷⁾

En Algérie, il y a ceux qui « **font le bien** » : enseignants et missionnaires ; et implicitement ceux 'qui font le mal', peut-être en prenant les meilleures terres et les plus vastes ; ceci est sous-entendu dans la description du riche :

« Lorsqu'on évalue à la djemaa les propriétés de tel fellah à un mois de labour, on lit l'admiration et l'envie dans les yeux. Or, une journée de labour sur nos terrains escarpés avec une paire de boeufs un peu plus gros que des moutons représente à peine vingt ares. Le gros propriétaire Kabyle possède donc six hectares ». ⁽²²⁸⁾

En France, Ramdane, le père, est confronté aux Français « de la compagnie » qui lui refusent l'indemnité due aux accidentés du travail. Ceux-ci sont opposés implicitement aux « **âmes charitables** » qui l'ont aidé à porter son affaire en justice et à gagner son procès. L'intervention de la justice n'est pas fortuite.

En effet, la notion d'exploitation échappe à l'entendement des fellahs ; cette ignorance (non savoir) explique l'échec du père dans l'entreprise d'enrichissement. Cet enrichissement est toujours le projet en vue mais le sujet d'état (le père) délègue le rôle de sujet opérateur à son fils

227 - *Le fils du pauvre*, p.104.

228 - *id.*, p.16.

lequel, grâce à la compétence du « savoir » (concours des bourses) réalise une première transformation conjonctive (obtention de la bourse).

Puis, grâce à l'argent de la bourse (compétence), il réussit au brevet (performance conjonctive); il doit obtenir une autre compétence (réussir au concours d'entrée à l'école normale) pour pouvoir devenir instituteur et accéder à l'aisance. Fouroulou réalise la performance de « l'instituteur » puisque le narrateur nous avertit, dans l'incipit du roman, qu'il s'agit du journal de l'instituteur Fouroulou Menrad (sanction). La boucle se ferme sur une transformation importante : Fouroulou devient un actant de la composante coloniale. Mais est-il devenu riche ?

« Lorsque je rentre en moi-même et que je considère ma situation en fonction de ma valeur, je conclus amèrement : je suis lésé, le manque de moyens est un obstacle bien perfide ». ⁽²²⁹⁾

Dans cet énoncé, on relèvera l'aspect confidentiel et secret de cette constatation qui se prête à être rangée dans les sous-entendus. Les dyades situation/valeur, lésé/manque, obstacle/perfide permettent d'introduire l'isotopie « injustice », dans laquelle on pourra inscrire :

Les Français justes VS Les Français injustes

Par cette distinction, il apparaît que l'amalgame soit rejeté et que seuls les Français injustes soient considérés comme favorables à l'exploitation et donc à la colonisation.

Le colonisé est victime de l'injustice du colonisateur (niveau non perçu par le colonisé) et de la fatalité (niveau perçu par le colonisé) :

« Il savait depuis sa naissance qu'il ne devait pas être riche ». ⁽²³⁰⁾

« Dieu sera avec toi. Il te montrera le chemin ». ⁽²³¹⁾

« Nul n'est maître de sa destinée, ô Dieu Clément ». ⁽²³²⁾

Par conséquent, en plus de l'isotopie de l'injustice, on trouvera également l'isotopie de la fatalité.

229 - Le fils du pauvre, p. 9.

230 - id., p.72.

231 - id., p.131.

232 - id., p.11.

III.1-2- Dans « le métier à tisser » :

Deux axes servent à présenter la misère :

- Les ouvriers dans leur cave
- Les mendiants dans la rue.

L'accès à l'atelier de tissage n'est rendu possible que grâce à Omar qui y entre comme dévideur :

« Omar descendit les dernières marches de l'escalier où il s'était arrêté et se trouva de plain-pied dans la cave. Une tiédeur de naseaux de fête se colla à sa figure, l'enfant suffoqua, on n'y voyait goutte, du coup, il regretta la rue : plutôt la pluie, qui se déversait à seaux que cet étouffement, il hésita, pris d'une folle envie de remonter l'escalier et de fuir.....

Ils [les apprentis] s'éloignent vers le fond humide et moite de la cave...Ils étaient arrivés près d'un incroyable amoncellement de sacs, de roues, de pièces de métier, de lices, d'armatures et bien d'autres choses dont il eût été difficile de connaître l'usage ». ⁽²³³⁾

En tant que sujet d'état, Omar entretient des relations avec plusieurs objets :

- O₁ = la rue → la liberté.
- O₂ = l'enfance → l'instruction
- O₃ = l'argent
- O₄ = le travail
- O₅ = la santé.

Les programmes narratifs PN₁ et PN₂ qui réalisent des performances conjonctives (obtention du travail et gain de l'argent) comportent des anti-PN disjonctifs qui font perdre à Omar sa liberté.

« Il regretta la rue.

« La veille, il était libre, il courait, toute bride lâchée, dans les rues et voilà que son existence avait l'air d'être tranchée par un coup de couperet, une subite tristesse le saisit ». ⁽²³⁴⁾

La renonciation va jusqu'au sacrifice traduit par les termes « **tranchée** », « **couperet** », « **tristesse** », qui évoquent la mort violente.

233 - *Le métier à tisser*, pp. 24, 25.

234 - *id.*, pp. 24, 26, 27.

Le deuxième anti- P.N. renvoie à l'arrêt des études :

« lui, n'avait plus, de ce moment, remis les pieds en classe ». ⁽²³⁵⁾

Le P.N.₁ qui réalise le travail se présente ainsi :

Manipulation	Compétence	Performance	Sanction
Faire-faire	Faire-être	Etre du Faire	Etre de l'être
Destinateur 1 : La mère : « apprends un métier ». ⁽²³⁶⁾ destinateur 2 : le patron : « qu'il aille se présenter à mes tisserands ». ⁽²³⁷⁾ S(F) Omar	<u>Vouloir être</u> « Omar s'était vieilli d'une année ». ⁽²³⁸⁾ <u>devoir être</u> « tu dois écouter les anciens ». ⁽²³⁹⁾ <u>savoir être</u> : « Omar savait en quoi consistait le travail... » ⁽²⁴⁰⁾	« Omar allait vite, plus vite... jusqu'à la nuit tombée, ils travaillèrent. » ⁽²⁴¹⁾	Destinateur : Sujet opérateur = Omar = « Pourtant un sentiment de satisfaction tout nouveau se pelotonnait dans son cœur ». ⁽²⁴²⁾

235 - Le métier à tisser, p.9.

236 - id., p. 9.

237 - id., p. 22.

238 - id., p. 25.

239 - id., p. 26.

240 - id., p.29.

241 - id., p 34.

242 - id.,p. 34.

Un P.N.₂ de « l'intégration » s'enclasse dans le PN₁ (le travail) :

Manipulation	Compétence	Performance	Sanction
Faire-faire	Faire-être	Etre du Faire	Etre de l'être
Destinateur : Zbèche : « je suis le plus ancien, tu dois suivre mes conseils. » ⁽²⁴³⁾ (Persuasion) S(F) Zbèche S(F) Ocacha	Vouloir être : Partage de la galette. ⁽²⁴⁴⁾	Intégration : « Je ferai comme toi » Le clin d'œil de complicité ⁽²⁴⁵⁾	Destinateur : Narrateur : C'est être sous l'autorité de Choul « Les ouvriers se soumettaient à ses ordres, il détenait son autorité du patron » ⁽²⁴⁵⁾

En s'intégrant au milieu des ouvriers, Omar va vivre dans la cave ; le dictionnaire⁽²⁴⁵⁾ en donne la définition suivante : « **Pièce en sous-sol servant de magasin** ». Elle se réalise dans le texte sus cité. Son parcours sémémique donne :

Cave = {
 Atelier → lieu de travail
 Lieu de stockage : « **incroyable amoncellement ..** ».
 Sous-sol : « **il descendit les dernières marches** ».
 Lieu où l'air manque : « **suffoqua** », « **étouffement** ».
 Lieu où la lumière manque : « **on n'y voyait goutte.** »
 où l'humidité règne: « **fond humide et moite** ».

La cave apparaît comme un lieu où l'on s'enterre, où l'on meure petit à petit, c'est le lieu de gestation de la mort, laquelle semble retardée par l'activité des tisserands.

La cave met en relation deux types d'actants : les ouvriers et le patron. Les ouvriers sont soumis à une hiérarchie :

243 - Le métier à tisser, p. 27.

244 - id., p. 27.

245 - Petit Larousse en couleurs.

Patron : maître tisserand



Tisserands



Chef-apprenti



Apprentis.

Omar commence au plus bas de l'échelle. Les ouvriers sont à l'image du lieu où ils travaillent :

« Notre âme est comme cette cave : là-haut des hommes libres; ici, des esclaves... », ⁽²⁴⁶⁾ « les tisserands s'agitaient dans le demi-jour feutré où leurs faces cireuses évoquaient des spectres ».

Les termes qui les désignent portent les sèmes de :

Prisonniers	Vs	Libres
Cette cave = ici-bas	Vs	Là-haut
Esclaves (exploités)	Vs	Maîtres (exploiteurs)
« Spectres », faces cireuses » = morts	Vs	Vivants

Le P.N₃ (intégration) montre que Omar fait partie des ouvriers. Le rapport ouvriers/patron s'impose, c'est un rapport disjonctif, a priori :

« Omar le déteste ». ⁽²⁴⁷⁾
« il retrouva l'intolérable gêne qu'il avait ressentie ce matin en sa présence ». ⁽²⁴⁸⁾

La disjonction s'inscrit aussi dans le regard fuyant et indifférent de Mahi Bouanane, le patron, à l'inverse du regard attentif (et donc conjonctif) des travailleurs qui cherchent à communiquer avec le patron ; la comparaison des parcours de ces deux attitudes montre cela :

-Regard des ouvriers :

« Les yeux ronds ...guettaient le patron ». ⁽²⁴⁹⁾

246 - Le métier à tisser, p. 64.

247 - id., p.29.

248 - id., p.33.

249 - id, p .31.

« Omar contemplait avec fascination son énorme tête ».⁽²⁵⁰⁾

« L'ouvrier lui jeta un regard oblique ».⁽²⁵¹⁾

« Rivés sur Choul, ses yeux de chat flambaient ».⁽²⁵²⁾

-Regard du patron :

▪ Absent :

« Mahi Bouanane dont les sourcils s'arquèrent soulevant ses paupières boursouffées... »,⁽²⁵³⁾ **« Mahi Bouanane ne le regarda même pas ; le masque lourd... »**.⁽²⁵⁴⁾

▪ Méprisant :

« Le patron leva la tête, posa sur lui un regard méprisant ».⁽²⁵⁵⁾

▪ fuyant :

« Et avant que ...les yeux de Mahi Bouanane se cachèrent sous leurs épaisses paupières ».⁽²⁵⁶⁾

▪ Indifférent :

« Il jeta un coup d'oeil circulaire aux métiers, qui évita les tisserands... ».⁽²⁵⁷⁾

Le résumé de ces données donne les oppositions :

Patron	VS	Ouvriers
Absence	VS	Présence
Mépris	VS	Respect.
Indifférence	VS	Dépendance.

Le discours va dans le sens du regard : le patron ne dit pas un mot pendant sa visite,⁽²⁵⁸⁾ alors que les ouvriers tiennent des propos revendicateurs. On ajoutera donc la dichotomie :

250 - *Le métier à tisser*, p.33.

251 - id., p.31.

252 - id., p.32.

253 - id., p.32.

254 - id p 31.

255 - id., p.31.

258 - id., p.31.

257 - id.,p. 33.

258 -id., pp. 30-33.

Silence VS Parole.

Dans leurs revendications apparaît l'objet-valeur :

« Patron, si ce temps dure, c'est toi qui va amasser de l'or. »

Tu pourrais nous payer l'arriéré de notre compte, il y a des semaines que l'on attend...Ce n'est pas beaucoup d'argent...Tu ne le lâches pas facilement ».⁽²⁵⁹⁾

On constate que l'objet-valeur convoité par les ouvriers et non consenti par le patron est l'argent (isotopie économique) ; cette relation à l'argent est conjonctive pour le patron (« **c'est toi qui va amasser de l'or** »), mais disjonctive pour les ouvriers (« **arriérés** », « **des semaines** », « **tu ne le lâches pas** »). Le patron est un mauvais payeur. Il s'ensuit une forme d'exploitation dûe apparemment à l'avarice :

« les patrons sont devenus avarés ».⁽²⁶⁰⁾

Mais les ouvriers sont probablement sous-payés (« **Ce n'est pas beaucoup d'argent** »). Pour vérifier ce dernier point, examinons ce qui constitue la contrepartie de l'argent, c'est à -dire le travail :

« Les métiers avaient redoublé d'activité ».⁽²⁶¹⁾

« Accomplir honnêtement son travail ».⁽²⁶²⁾

« j'ai commencé à l'âge de cinq ans ».⁽²⁶³⁾

« Les dix hommes firent geindre sans pitié les métiers... leurs cris réclamant toujours plus de laine dévidée affolaient les apprentis...[Omar] allait vite, plus vite, et croyait son coeur prêt à éclater ».⁽²⁶⁴⁾

« Les métiers ruaient et claquaient ; Omar s'escrimait, ...avec son dévidoir...Son [de Ba Skali] rouet grinçait, infatigable...Les mains frôlaient, battaient, nouaient les fils, Tous les mouvements étaient si prompts et si appropriés qu'ils en devenaient presque imperceptibles...A peine si, de temps en temps, un tisserand se redressait pour sécher sa figure en

259 - Le métier à tisser, p.31.

260 - id., p. 47.

261 - id., p. 30.

262 - id., p. 32.

263 - id., p. 32.

264 - id., pp. 33 - 34.

Silence VS Parole.

Dans leurs revendications apparaît l'objet-valeur :

« Patron, si ce temps dure, c'est toi qui va amasser de l'or. »

Tu pourrais nous payer l'arriéré de notre compte, il y a des semaines que l'on attend...Ce n'est pas beaucoup d'argent...Tu ne le lâches pas facilement ».⁽²⁵⁹⁾

On constate que l'objet-valeur convoité par les ouvriers et non consenti par le patron est l'argent (isotopie économique) ; cette relation à l'argent est conjonctive pour le patron (« **c'est toi qui va amasser de l'or** »), mais disjonctive pour les ouvriers (« **arriérés** », « **des semaines** », « **tu ne le lâches pas** »). Le patron est un mauvais payeur. Il s'ensuit une forme d'exploitation dûe apparemment à l'avarice :

« les patrons sont devenus avares ».⁽²⁶⁰⁾

Mais les ouvriers sont probablement sous-payés (« **Ce n'est pas beaucoup d'argent** »). Pour vérifier ce dernier point, examinons ce qui constitue la contrepartie de l'argent, c'est à -dire le travail :

« Les métiers avaient redoublé d'activité ».⁽²⁶¹⁾

« Accomplir honnêtement son travail ».⁽²⁶²⁾

« j'ai commencé à l'âge de cinq ans ».⁽²⁶³⁾

« Les dix hommes firent geindre sans pitié les métiers... leurs cris réclamant toujours plus de laine dévidée affolaient les apprentis...[Omar] allait vite, plus vite, et croyait son coeur prêt à éclater ».⁽²⁶⁴⁾

« Les métiers ruaient et claquaient ; Omar s'escrimait, ...avec son dévidoir...Son [de Ba Skali] rouet grinçait, infatigable...Les mains frôlaient, battaient, nouaient les fils, Tous les mouvements étaient si prompts et si appropriés qu'ils en devenaient presque imperceptibles...A peine si, de temps en temps, un tisserand se redressait pour sécher sa figure en

259 - Le métier à tisser, p.31.

260 - id., p. 47.

261 - id., p. 30.

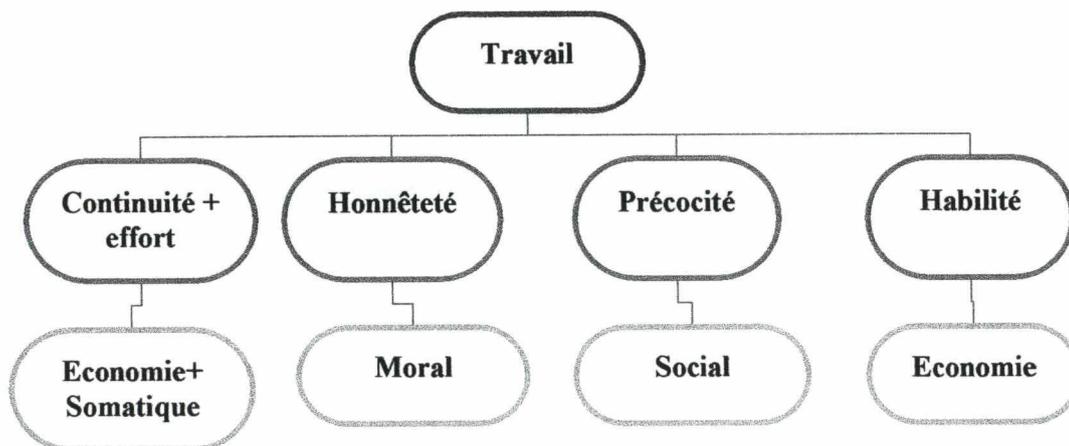
262 - id., p. 32.

263 - id., p. 32.

264 - id., pp. 33 - 34.

nage...Le crissement des navettes alternait avec les coups de bélier des peignes ».⁽²⁶⁵⁾

Le parcours sémémique du travail aboutit à la représentation suivante :



Le travail a une incidence sur les ouvriers et, au lieu d'améliorer leur vie, il favorise leur mort.

La relation de l'ouvrier au travail est encore disjonctive : il y perd la santé, parfois la vie (« Zbèche », « le père de Hamedouch »), et son salaire ne lui est pas versé, il en résulte les oppositions suivantes.

- Ce que le travail procure habituellement :
 - Santé
 - Salaire
 - Vie
- Ce qu'il apporte aux tisserands :
 - Maladies
 - Appauvrissement
 - Mort.

Les traits sont vérifiables dans le texte :

« Ils avaient tous les traits usés et blêmes ».⁽²⁶⁶⁾

265 - Le métier à tisser, p. 46.

266 - id, p. 24 .

« Il devina que l'homme qui l'interpellait n'avait plus de dents ».⁽²⁶⁷⁾

« Un petit monstre difforme, à la tignasse ébouriffée ».⁽²⁶⁸⁾

« Il avait l'air d'un vieux balai déplumé ».⁽²⁶⁹⁾

La dégradation des corps (isotopie somatique) est accompagnée d'un état de déprime qui se traduit par la colère,

« Une sombre humeur fit s'acharmer les tisserands sur les métiers comme des sourds.

Omar remarqua les yeux de Choul, souriant avec une ironie méchante et toute l'inquiète violence qui rôdait dans l'atelier fondit sur lui ».⁽²⁷⁰⁾

Le travail débouche sur une exploitation physique et morale. Le malaise psychique se précise dans le sentiment d'emprisonnement (impasse) et d'auto-dépréciation :

« Toute la vie entre les métiers, dans les caves... »
« Des hommes qui veulent s'évader de prison, qui ne sont rien; ils sont zéro... »,⁽²⁷¹⁾ **« existence étroite... »**
« Nous sommes descendus trop bas... ».⁽²⁷²⁾

Les figures qui émergent renvoient à l'espace :

En haut	Vs	en bas,
Large	Vs	étroit,

à des traits comptables/non-comptables :

rien Vs tout.

La pression fait fermenter la réaction et les sautes d'humeur sont, en fait, les signes précurseurs de l'éruption :

267 - Le métier à tisser, p.24.

268 - id., p. 25.

269 - id., p. 28.

270 - id., p. 73.

271 - id., p. 64.

272 - id., p. 65.

« Nous ne pourrions redevenir des hommes par des voies ordinaires ; nous nous verrions obligés de bouleverser le monde.. »

« Un destin pèse sur nous ; pour y échapper, il faut tout briser... Oui, mais d'abord tout détruire ».⁽²⁷³⁾

S'ajoutent les sèmes action/inaction ou mouvement/inertie. Au delà de toutes les figures relevées, se trouve celle du « destin », présenté comme lourd : « **pèse** », et « **effrayant** » :

« Je sais que cette peur existe parfois : tu la nommes Destin ».⁽²⁷⁴⁾

Nous avons montré que, dans la cave, (en bas), les ouvriers ont des relations avec le patron qui peuvent se résumer dans les isotopies sémiologiques du relationnel, de l'économique et du somatique. Les figures de la « fatalité » et de « l'espace » seront regroupées dans l'isotopie immanence/ transcendance :

La cave a été présentée comme l'opposé de la rue par rapport à l'espace, mais aussi par rapport aux statuts des hommes :

<u>Ici-bas</u>	VS	<u>Là-haut.</u>
Des esclaves		Des hommes libres . ⁽²⁷⁵⁾
Les hommes ne sont pas égaux dans la vie.		Devant Celui qui les a créés, les hommes sont égaux . ⁽²⁷⁶⁾

La rue est, pour Omar, un lieu de rencontre :

« On mourait beaucoup. Il ne manquait que ceux des convois qu'il ne rencontrait pas dans ses pérégrinations ».

« Pour chacun de ces morts inconnus, il avait une pensée de sympathie ...Puis venaient des mendiants hâves et furtifs sous la pluie battante ».⁽²⁷⁷⁾

Deux figures apparaissent : celle des morts et celle des mendiants. La relation de Omar avec les morts est conjonctive

273 - *Le métier à tisser*, p. 65.

274 - id., p.11.

275 - id, p. 65.

276 - id., p. 56.

277 - id., p. 9.

(« **sympathie** »). Quant aux mendiants, ce sont des morts ambulants (« **fantômes grotesques** »⁽²⁷⁸⁾, « **œil éteint** »).⁽²⁷⁹⁾ Ils sont caractérisés par l'errance :

« Puis ils recommençaient à errer ».⁽²⁸⁰⁾

et par leur grand nombre :

« On en découvrait de plus en plus. Au fond des impasses, sous les auvents... Dans toutes les rues déambulaient leurs silhouettes mal ficelées, grises et sales. Ils se traînaient partout ».⁽²⁸¹⁾

La présentation des mendiants suit plusieurs programmes narratifs :

PN.1 : l'envahissement :

- Manipulation : destinataire = narrateur : il pose une série de questions concernant les causes de cet envahissement qui apparaît comme mystérieux.⁽²⁸²⁾

S (F) : le froid et la faim :

« Ils surgissaient du crachin ternes et diffus, un instant, puis y retournaient. Ils semblaient être vomis par le néant humide ».⁽²⁸³⁾

- Compétence : Ne peuvent pas ne pas faire :

« Mais pourquoi ne se retiraient- ils pas, après -coup, dans leurs bauges ».⁽²⁸⁴⁾

- Performance : Sujet d'état : les mendiants : dans la dichotomie « hier/ aujourd'hui », ils réalisent la performance de l'envahissement :

« On en découvrait du plus en plus ...les artères principales, les avenues les places regorgeaient de leurs troupes ».⁽²⁸⁵⁾

278 - **Le métier à tisser**, p. 12 .

279 - id ., p. 13.

280 - id. p.13

281 - id., pp. 13- 14.

282 - id., p. 14.

283 - id., pp .17-18.

284 - id., p. 14 .

285 - id., p .13.

[(SVO) → (S^10)] →(conjonction)

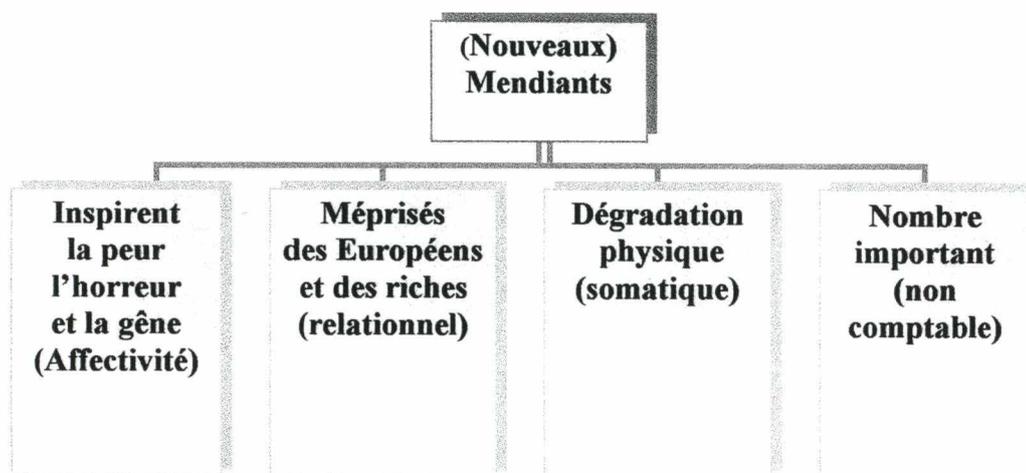
Hier, ils n'envahissaient pas la ville, aujourd'hui, ils envahissent la ville .

- Sanction : Destinateur = narrateur :

« Ces nouveaux mendiants...il y avait quelque chose de changé ».⁽²⁸⁶⁾

Les figures qui apparaissent dans ce P.N sont : celle des nouveaux mendiants par opposition aux mendiants habituels,

« Les mendiants élevaient des appels entêtants et sans espoir...Ceux -là n'avaient rien à voir avec les individus qui s'étaient abattus tout dernièrement sur la ville, ils ne pouvaient inquiéter personne ».⁽²⁸⁷⁾



et celle de la temporalité, axe syntagmatique des changements :

« Ce passé qui datait de la veille mais qui s'estompait déjà dans la confusion de ces temps troublés ».⁽²⁸⁸⁾
C'était comme autrefois, quand les chevriers parcouraient la ville, aux premières lueurs du jour...les chevriers alors écrasaient les pis à même les terrines

286 - Le métier à tisser, p. 94.

287 - id., pp. 20 - 21.

288 - id., p. 86.

qu'apportaient les citadins ensommeillés. A présent, on enjambait des hommes et non pas des chèvres ».⁽²⁸⁹⁾

« Il raconta que, certes, dans le passé...Mais le travail était une bénédiction ! On gagnait plus d'argent qu'on ne pouvait en dépenser ! ... »⁽²⁹⁰⁾

Il en résulte les dichotomies suivantes :

Hier	Vs	aujourd'hui
Bénédiction		malédiction
Bonheur		malheur
Patrons prodigues		patrons avarés.
Prospérité		misère
Respect		mépris
Vie		mort.

Un autre P.N montre la « dépossession » :

- La manipulation : Destinateur
S (O) : le mendiant; O = biens, famille.
S (F) : la loi
- Compétence : Ne pas pouvoir ne pas faire.
- Performance :

« Je suis un cultivateur du pays de Beni -Boublen. Je n'ai plus rien. J'ai tout perdu, tout : terre, femme, enfants ».⁽²⁹¹⁾

$[(S \wedge O) \rightarrow (SVO)] =$ (disjonction)

- Sanction : destinateur : le S (O)

« Les hommes de loi ont fait de moi une bête errante ».⁽²⁹²⁾

Les figures de la déchéance et de la loi peuvent être relevées.

289 - Le métier à tisser, p. 44

290 - id., p. 47.

291 - id., p. 90.

292 - id., p. 90.

Le champ lexical de la loi regroupe : les Européens, les pouvoirs publics, les policiers, les hommes de loi, l'inspecteur Nefnaf, le représentant de Vichy, l'agent de police. Ce qui, représente l'administration française qui détient le pouvoir du faire. On ajoutera une autre loi, mal définie qui est la loi sacrée qui émanerait de l'instance divine et qui appellerait à la soumission et à l'inaction.⁽²⁹³⁾

Le P.N. de la dépossession sous-tend un anti-P.N. virtuel de l'appropriation (enrichissement) des Européens dont quelques esquisses font soupçonner l'aisance :

« Dans la nuit, les lumières des maisons européennes évoquaient une vie quiète et heureuse ».⁽²⁹⁴⁾
« Les hôtels cossus... »⁽²⁹⁵⁾

Le P.N. suivant est celui de la solidarité :

- Manipulation : Destinateur : la voix.

**« Donnez-leur à manger »,
 « Ce n'est pas de la vermine ».**

S (F) : les familles pauvres :

- Compétence : devoir faire et vouloir faire.
- Performance : S : d'état = les mendiants.
O : aide.

« Bientôt, il n'y eut plus de famille si pauvre fût-elle qui ne les fit manger. On ne remettait souvent qu'une tranche de pain, mais on la remettait. Ajoutez-y un sentiment d'ordinaire solidarité qui commençait à pousser chaque personne vers eux ».⁽²⁹⁶⁾

- Sanction : destinateur = Aïni

293 - *Le métier à tisser*, pp. 56, 33.

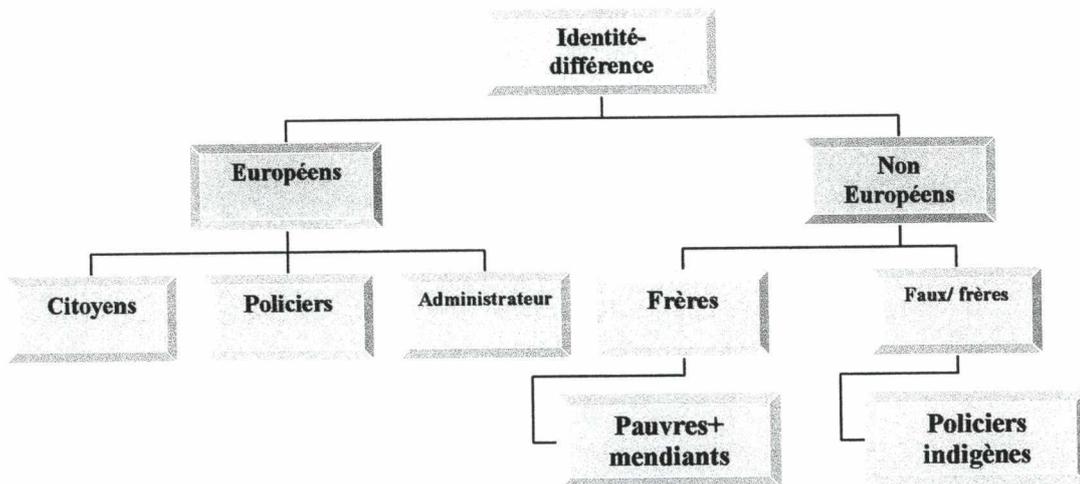
294 - id., p. 34.

295 - id., p. 84.

296 - id., p.88.

« Ce sont nos frères de sang et des hôtes que Dieu nous envoie. Qu'ils soient les bienvenus ! N'aurions-nous que de l'eau à leur offrir, nous les recevrons... ».⁽²⁹⁷⁾

La figure qui apparaît dans la sanction est l'identité (liens de sang et similitude des destinées) ; elle s'inscrit dans la configuration identité/ différence (isotopie de l'égalité/ inégalité). qu'on pourrait décrire ainsi :



Les non -Européens sont désignés par :

les hommes Vs les bêtes.

« Bêtes » est une implication justifiée par les termes :

« tanières », « bauges », « horde »⁽²⁹⁸⁾ .

Ce qui laisserait entendre que cette communauté n'est pas homogène : elle contient des « hommes » (désignés dans le schéma par les faux frères) et des sous-hommes.

A l'issue de cette analyse, nous allons reprendre la configuration de la misère. Elle renvoie à :

297 - *Le métier à tisser*, p. 89.

298 - *id.*, pp .13, 14.

<u>Aujourd'hui</u>	Vs	<u>Autrefois</u>
➤ Échec, déboires, amertume (Affectif + dysphorique)		succès, bonheur (Affectif + euphorique)
➤ Destin, enfers, malheur, mal (transcendance + dysphorique)		loi, bonheur, bien (immanence + euphorique)
➤ Famine, errance, déchéance (Économique + somatique + moral)		aisance, sédentarité; respect
, En bas, cave, prison (Espace clos)	Vs	en haut, liberté (Espace ouvert)
➤ Pluriel + catastrophe, désastre, calamité (Nombre + dysphorique)		quiétude + singularité (Nombre + euphorique)
➤ Esclave, dépossession		Maître, appropriation
➤ Ouvriers, (relationnel + inégalité) (Économique + inégalité) (Infériorité)		Patrons, Européens. (Supériorité)

Après avoir examiné la composante narrative et discursive dans « Le métier à tisser » et dans « Le fils du pauvre », nous allons, à présent, l'aborder dans « Le sommeil du juste ».

III. 1- 3- Dans « Le sommeil du juste »

Dès le début du roman, un certain nombre de relations et d'opérations apparaissent. Les programmes narratifs se succèdent. Ainsi, dans le P.N.₁ Le père et le « Komisar » s'affrontent. C'est une relation disjonctive pour le père qui est convoqué par l'administrateur :

**« Il était au marché quand un cavalier de la commune
vint lui dire que l'administrateur voulait le voir ». ⁽²⁹⁹⁾**

Le père a l'espoir que l'administrateur apportera des solutions à sa misère :

[(S = le père, O = espoir → P.N.virtuel] ⁽³⁰⁰⁾

Le komisar, sujet- opérateur, détient la compétence :

**« Le komisar avait appris que toute la famille du père
nourrissait contre l'administration de noirs
desseins ». ⁽³⁰¹⁾**

299 - Le sommeil du juste, p. 20

300 - id., p.20.

301 - id., p. 23.

C'est la compétence du savoir faire ; il possède également la compétence du pouvoir- faire et du ne pas vouloir faire :

« Il pouvait bien fourrer Sliman en prison pour le restant de ses jours, mais il avait égard à sa jeunesse et avant d'en arriver là, préférerait avoir affaire au père ».⁽³⁰²⁾

La performance disjonctive se réalise sous forme de dépossession :

[(S(O) ≠ S(F)]

« Le Komisar lui enlevait toutes les cartes d'alimentation de la famille ».⁽³⁰³⁾

Les cartes représentent l'objet- valeur. D'autres objets valeur suivent : le fusil et la maison ; tous ces éléments s'inscrivent dans un anti-PN de l'appropriation qui s'appuie sur le savoir-faire et le pouvoir-faire du sujet opérateur :

« Tu as tiré sur ton fils et tu ne penses qu'à ton bon Dieu : et la justice française ? ».⁽³⁰⁴⁾
« Regarde s'il a payé ses impôts. Justement le père n'avait pas payé ceux de cette année ; il fallait manger d'abord ».⁽³⁰⁵⁾

La sanction fait coïncider l'être et le paraître :

« Il vit le père baisser la tête comme s'il recevait un coup ».⁽³⁰⁶⁾

Le destinataire (il) est le cavalier : témoin et interprète, il sanctionne le paraître. L'être est évalué par le sujet opérateur lui même,

« Mais je vois que tu es honnête : tu me les as toutes données ».⁽³⁰⁷⁾
« Tu es un pauvre, le plus pauvre des pauvres. Pour l'administration, tu n'es qu'un ver que je pourrais écraser... ».⁽³⁰⁸⁾

302 - Le sommeil du juste., p. 23.

303 - id., pp. 24-25

304 - id., p. 26

305 - id., p. 27

306 - id., p. 28

307 - id., p. 28.

et par le narrateur :

« Très tard, le soir, il reprit le chemin d'Ighzer, trop assommé pour s'indigner ».

« La stupéfaction écrasait le père « n'imité pas l'insensé », lui disait une voix ».⁽³⁰⁹⁾

Pour le père [S(O)], c'est l'apocalypse :

« C'était sûr, la fin du monde était pour cette nuit. D'abord, les écroulements énormes, puis un peu avant la brune lueur de l'aube, l'ange exterminateur allait, sur des monceaux de ruines, sonner de la trompette et les impies, les blasphémateurs, les veules, les larves, les chiens rampants, allaient comparaître devant le Seigneur, saoulés d'épouvante ».⁽³¹⁰⁾

Dans la phase de manipulation, l'administrateur est à la fois sujet du faire et destinataire, pour ce qui est de l'objet modal « pouvoir » (ici la loi française) ; mais il s'avère que c'est le cousin Toudert qui est le destinataire pour l'objet modal « savoir » puisque c'est lui qui a donné les informations sur le père à l'administrateur :

« Le Komisar te demande pourquoi tu n'es pas curieux de savoir de qui il tient tous ces renseignements..

- C'est Toudert, ton cousin,...il m'a même donné la liste exacte des membres de ta famille pour que tu ne gardes pas de cartes sur toi, mais je vois que ... tu me les as toutes données ».⁽³¹¹⁾

Nous allons reprendre l'essentiel du P.N. « dépossession » dans le tableau suivant :

308 - *Le sommeil du juste*, p. 29.

309 - id., pp. 29, 25.

310 - id., p. 31.

311 - id., p. 27.

Manipulation	Compétence	Performance	Sanction
Faire faire	être du faire	Faire être	être de l'être
S(F) : L'administrateur Destinateur ₁ : L'administrateur Destinateur ₂ : Toudert	Pouvoir faire Savoir faire Vouloir faire O (M)=la loi	Dépossession : - Les cartes - Le fusil - La maison Perte des objets valeur	Destinateur ₁ :le cavalier (valide le paraître) destinateur ₂ : l'administrateur Destinateur ₃ : Le narrateur valide l'être Destinateur ₄ : le père

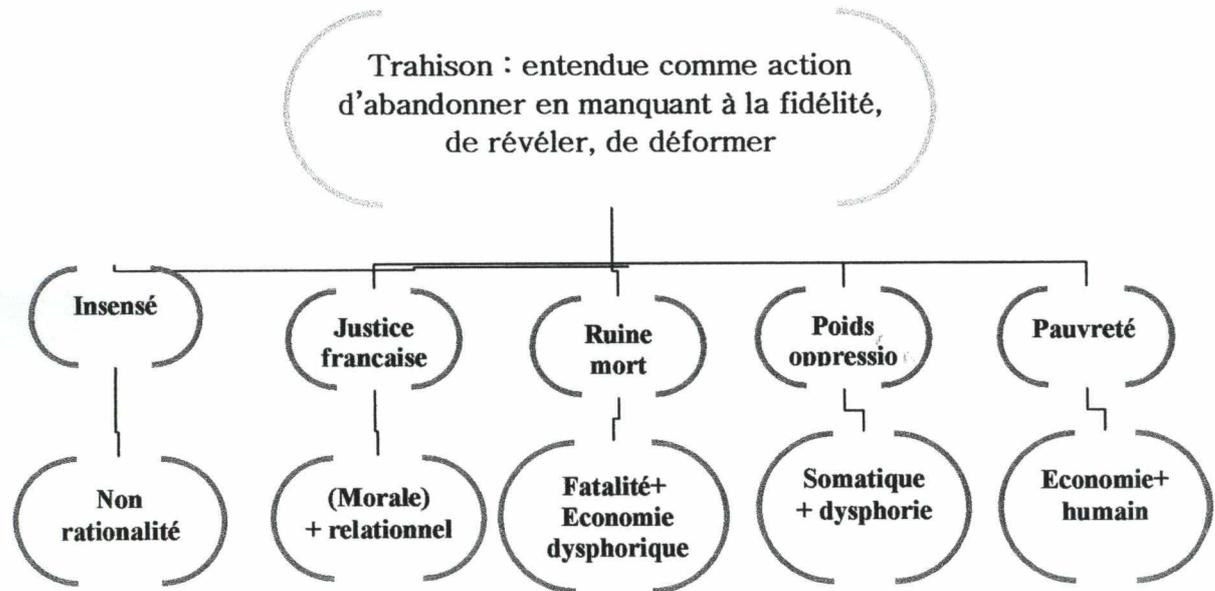
Une autre sanction rapportée par le père vient confirmer sa propre misère :

« C'est le malédiction de ce lointain péché qui pesait encore sur tous les descendants d'Azouaou ».⁽³¹²⁾

Ce P.N.₁ met en évidence la configuration discursive de la « trahison », qui regroupe les sèmes des figures de « l'insensé », de la « justice » « de la «destruction », de « la mort », de « l'oppression », de la « division » et de la «pauvreté ». On en déduit les dichotomies suivantes :

rationalité	VS	non rationalité
justice	VS	injustice
Non fatalité (immanence)	VS	fatalité (transcendance)
oppresseur	VS	Opprimé
riche	VS	pauvre

312 - Le sommeil du juste, p. 33.



Le PN₂ qu'on appellera « la vengeance », passe par deux transformations modales qui seront « le meurtre » et le « yatagan ». Nous commencerons par le PN₀, « le meurtre »⁽³¹³⁾ : dans ce P.N, le sujet modalisateur est Amirouch, le fils aîné de Azouaou et l'objet modal est la « mort de Ali » : Amirouch est l'aîné d'une famille nombreuse et très pauvre. Le cousin Ali est le fils unique de Hand, le cousin riche. Si Ali disparaît, Azouaou héritera des biens de son cousin Hand et Amirouch n'aurait plus faim..

« Après Ali-ou-Hand, c'était Azouaou et ses neufs garçons qui devaient hériter du cousin Hand. Si le hasard... ou son destin... ou qui sait, un accident faisaient disparaître Ali, fini de traîner pour Azouaou et toute la troupe de ses enfants aux ventres ballonnés et aux yeux creux ».⁽³¹⁴⁾

Il apparaît que l'objet-valeur est l'héritage dans un P.N virtuel qui serait « l'enrichissement » et dont l'objet-modal est « la mort de Ali ».

Amirouch veut l'héritage ; il va donc tuer Ali, poussé par la faim, la jalousie et la violence (phase de manipulation) :

313 - Petit Larousse en couleurs.

314 - Le sommeil du juste, p. 35.

« Amirouch, l'ainé et le plus violent ».

« Depuis un an, ou ne mangeait plus chez lui que du couscous de gland et depuis deux jours, ou ne mangeait plus du tout ».⁽³¹⁵⁾

La compétence est constituée par la détermination de Amirouch et par son habilité :

« Oui, avant le soir, s'il plaît à Dieu, vous aurez du gibier à la maison.

« Ce fut cette bosse que le fils d'Azouaou visa. C'était presque à bout portant et puis de toutes façons, il était très bon tireur ».⁽³¹⁶⁾

Au stade de la sanction, on se rend compte que le meurtre que Amirouch aurait souhaité présenter comme un accident est dénoncé et révélé comme meurtre appelant une vengeance :

« Ali alla vite pendre le long fusil...

« Ali, mon frère, criait-il, qui t'a fait cela ?

« Dis-moi qui, afin que je te venge ? Ali, mon frère ».⁽³¹⁷⁾

Cette attitude de Amirouch est classée dans le mensonge. Il veut paraître innocent alors qu'il ne l'est pas : (destinateur ; Amirouch, veut faire coïncider l'être et le paraître) ; au même moment, Ali, à l'agonie, l'accuse et demande vengeance :

« Père, dit-il, promets-moi que tu vas rendre à Amirouch tout le bien qu'il m'a fait aujourd'hui ».⁽³¹⁸⁾

Ce destinateur (Ali) fait coïncider l'être (Amirouch a tué) et le non-paraître (Amirouch semble ne pas avoir tué) et secrètement, désigne son meurtrier (**« rendre le bien qu'il m'a fait »**)

On pourra reprendre l'essentiel de cette transformation modale dans ce tableau :

315 - *Le sommeil du juste*, p. 38.

316 - *id.*, p. 38.

317 - *id.*, pp.38-39

318 - *id.*, p.39.

Manipulation faire faire	Compétence être du faire	Performance faire être	Sanction être de l'être
S(M) : Amirouch { La faim La jalousie La violence Adresse }	Savoir Valoir faire Pouvoir (bon tireur)	Meurtre de Ali Transformation modale	Amirouch : destinateur du paraître Ali : destinateur de l'être Ali mourut en paix mais désigna son meurtrier

Nous négligerons le P.N. du yatagan (2^e transformation modale) pour passer au PN₂ « la vengeance » qui s'enchâsse dans le PN₀ «le meurtre » parce que la sanction de PN₀ introduit la manipulation de PN₂. La performance est donc l'accomplissement de la vengeance et l'extermination de la descendance d'Azouaou.

La manipulation apparaît dans la promesse que fait Hand à son fils. Mais le père est retardé par une guerre entre tribus rivales et reste neuf mois absent.

Pendant la guerre, au moment d'un repas, Hand s'aperçoit qu'Azouaou apportait, en guise de nourriture, des morceaux de liège taillés en quartiers de galette. Les deux hommes échangent des propos qui montrent la manifestation et l'immanence de l'objet évoqué :

« Avec l'aide de Dieu [dit Hand] tu auras bientôt fini d'avoir faim » [→ tu seras mort] -Dieu prolonge tes jours... [je ne souhaite pas ta mort de sitôt]...Azouaou croyait que le cousin faisait allusion à l'héritage qui lui reviendrait, mais ce n'était sûrement pas ce que le cousin Hand voulait dire ».⁽³¹⁹⁾

Un univers de valeurs négatives (ne favorisant pas la vengeance) se manifeste dans :

La proximité d'Azouaou et de Hand pendant la guerre (« ils partagèrent le pain et les balles ».⁽³²⁰⁾

319 - Le sommeil du juste, p.47.

320 - id., p.47.

« La peur que le meurtrier ne sautât par dessus la tombe de son fils ». ⁽³²¹⁾ (= « demander grâce ») .

Mais en même temps, un ensemble de valeurs positives favorise la vengeance :

- Ali est enterré dans la chambre
- La naïveté d'Azouaou et de son fils Amirouch qui n'ont pas compris qu'ils ont été désignés par Ali.

- « L'anza » de Ali :

« La voix geignante et courroucée emplît l'ombre ». ⁽³²²⁾

- Les croyances :

« Nous savons tous dans la montagne que ceux qui sont morts assassinés connaissent dans l'au-delà l'angoisse et l'inquiétude tant qu'ils ne sont pas vengés ». ⁽³²³⁾

Toutes ces dispositions incitent Hand [S(F)] à la vengeance. Les préparatifs constituent des P.N. modalisants qui aboutissent à une première compétence : affûtage du yatagan de Ali, instrument de la vengeance ; puis à une seconde compétence : le festin destiné à faire venir au village des hommes de main et à endormir les villageois, (anti- P.N.).

En bref, le P.N. de la vengeance se présente ainsi :

321 - *Le sommeil du juste*, p.40.

322 - id., p. 42.

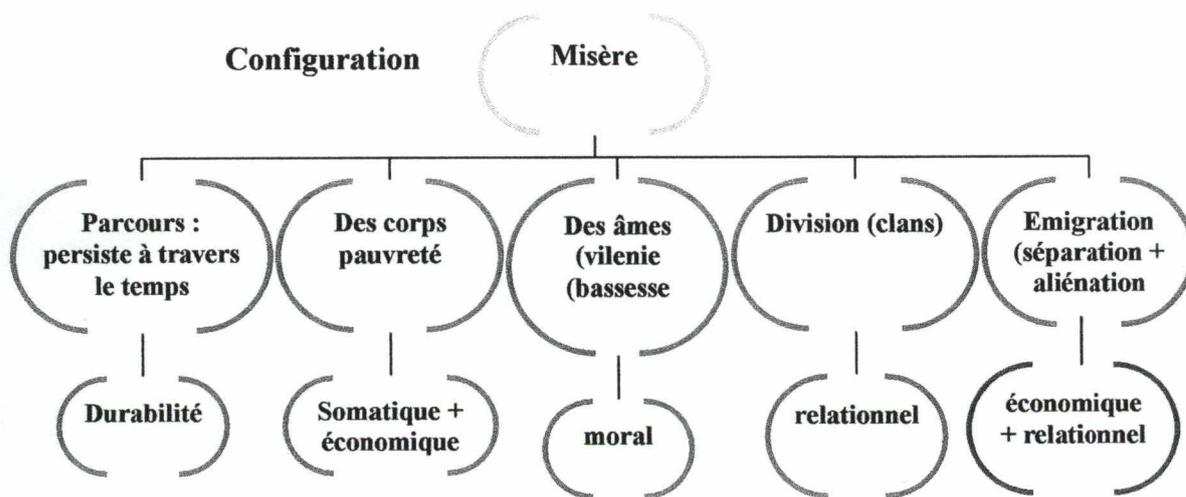
323 - id., p. 42.

Manipulation	Compétence	Performance	Sanction
Faire faire	être du faire	Faire être	être de l'être
Destinateur₁ Ali → L'anza Destinateur₂ : l'étranger (p.52) sujet opérateur : Hand	ne pas pouvoir ne pas faire « Je dois te rendre le bien que tu as fait à Ali » (p 54)	La vengeance : extermination d'Azouaou et de ses deux enfants	La vengeance s'accomplit mais le fils de Amirouch est protégé par sa mère → destinateurs : la mère, le marabout empêchent l'ex termin totale. (p58) - La malédiction

Les conséquences de la vengeance (elle appartient au passé) se manifestent dans le présent du père :

- La misère : Azouaou n'a pas hérité de Hand à cause du massacre et à cause de la naissance du fils de Ali.
- La rancune : donne lieu à la constitution de clans (les sofs).
- Le déséquilibre socio-économique qui pousse certains à partir du village.
- La malédiction qui est perçue comme la cause de tous les malheurs.

La configuration « misère » regroupe les sèmes de toutes ces figures :



Le PN₃ concerne Slimane et pourrait s'intituler « l'émigration ». Le départ fait suite à la manipulation qui est la somme de la sanction du PN₁ :

- La dépossession du père par l'administrateur
- La trahison de Toudert
- Le refus de l'amin d'accorder la main de sa fille à Slimane (conflit entre clans).

Les destinataires sont le père et l'amin.

La compétence de Slimane, sujet opérateur, se résume dans le savoir (il a tout su et tout compris) et dans la bénédiction du père (= autorisation).

L'émigration a lieu et la sanction met en évidence les problèmes que rencontre Slimane :

- Changement de rythme
- Langues nouvelles (arabe et français)
- Lutte pour la survie (trouver du travail et échapper aux gendarmes).
- Solitude
- Initiation (« être algérien , rapports avec le patron, avec le colon »)

Slimane apprend à se débrouiller et à mieux comprendre les gens et les choses. Lounas, son mentor, sanctionne son parcours :

« Maintenant, tu sais tout ». ⁽³²⁴⁾

(Lounas est le destinataire de la sanction).

Lorsque Lounas décide de partir de son côté, Slimane est endoctriné : dans l'initiation figure le contact avec le monde du travail (le destinataire est le colon ou le patron) ; l'exploitation apparaît dans le travail aléatoire, rare, mal payé ou pas payé :

« Il y avait beaucoup d'enfants. Lounas dit que le patron les préférait parce qu'il les payait moins ». ⁽³²⁵⁾

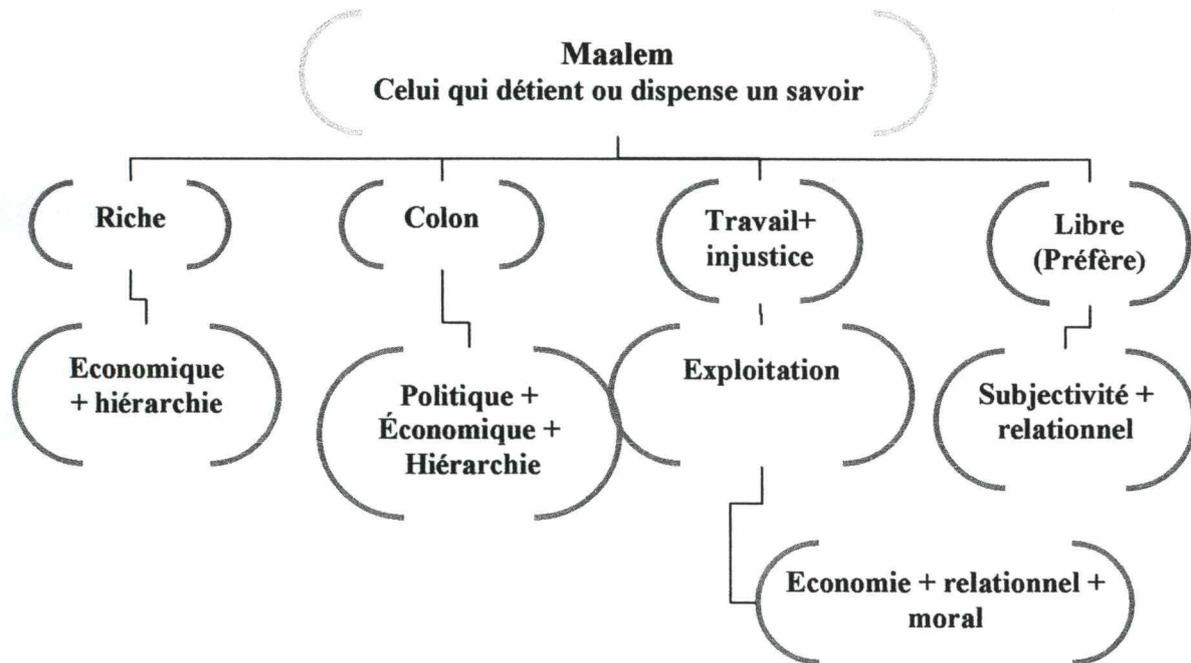
La sanction montre que le travail/exploitation ne règle pas le problème de la faim mais plutôt l'accroît :

324 - *Le sommeil du juste*, p. 78.

325 - id. p. 65.

« Slimane avait faim parce qu'il(s) n'avai(ent) rien mangé depuis la veille. C'était partout la même chose : Les maalems embauchaient de préférence des enfants et leurs camions de rabatteurs rapportaient chaque jour du Sud de nouveaux travailleurs ». ⁽³²⁶⁾.

La configuration du « **maalem** » regroupe les valeurs sémantiques suivantes :



Le P.N.₄ se rapporte à la démythification « de Arezki, le fils cadet. Le P.N. est précédé de deux transformations modales : « Le blasphème » qui correspond à l'endoctrinement de Arezki et à son entrée déchirante dans l'univers culturel occidental et le malentendu qui renvoie à la découverte du fossé qui sépare le discours officiel et son application sur le terrain.

326 - Le sommeil du juste, p. 70.

Le PN, « Le blasphème » se présente ainsi

Manipulation Faire faire	Compétence Être du faire	Performance Faire être	Sanction Être de l'être
Destinateur : Le maître de Tasga, les livres S(O) : Arezki S(F.M) : Arezki	C = Le savoir "science neuve" logique démonstrative ‡ logique axiomatique.	Négation de Dieu = (transformation disjonctive consommée entre le père et Arezki).	Coup de fusil :destinateur le père destinateur : le fils : prend la fuite, séparation, aliénation.

Le programme montre les oppositions suivantes :

Le fils	→ futur	Vs	Le père	→ passé
Jeune	= aujourd'hui	Vs	Le vieux	= hier
Instruit		Vs	Ignorant	
Non-croyant		Vs	croyant	
Science neuve (vie)		Vs	sagesse fossile (mort)	

Le savoir de Arezki lui confère un pouvoir destructeur :

« Détruire, couper, pour fendre, renverser... » ⁽³²⁷⁾

L'aliénation qui sanctionne ce programme modal se manifeste dans :

« Quand j'ai quitté pour la première fois Ighzer pour le vaste monde... la joie riait dans l'air... »

Le soir, je fus livré aux loups ... Je ne comprenais pas ce que mes camarades disaient : ils ne parlaient pas le français de mes livres... » ⁽³²⁸⁾

327 - *Le sommeil du juste*, p. 135.

328 - *id.*, pp. 130-131

« Dès le premier soir, j'avais été pour mes camarades, l'ennemi, longtemps, pour tout le monde, je restai l'étranger. J'errai dans un monde hostile ou indifférent. Il fallait chaque jour m'arracher à un peu de ce qui était moi ».

Pour surmonter son malaise, Arezki se jette à corps perdu dans l'étude :

« Mort au monde ? mais c'est vous qui l'êtes. Je sais, moi, des choses dont votre sagesse ne se doute même pas, j'ai lu les livres, un monceau et, si dans la masse de livres que j'ai lus, ni lghzer ni Hand ni votre misère ne sont cités, ce n'est pas malédiction, c'est justice : vous n'en valiez pas la peine ! ».⁽³²⁹⁾

La configuration de l'aliénation donne lieu aux dichotomies suivantes :

Séparation	VS	Union
Altérité (non moi)		identité (moi)
Mépris (du moi)		respect (du moi)
Ancien		nouveau
Injustice		justice
Mort		Vie

Dans le P.N. « le malentendu », Arezki réalise que l'indigène est toujours subordonné à l'Européen quoique disent les textes officiels :

329- Le sommeil du juste, p. 135

Manipulation	Compétence	Performance	Sanction
Destinateur : De Gaulle S (O) Arezki S (FM) : le sergent et le capitaine	C : le règlement → pouvoir faire → savoir faire	« Les Européens d'abord » (p.123) « A grade égal, le gradé indigène doit obéissance au gradé européen ». « Sa solde était du tiers inférieure à celle de ses camarades européens »	Destinateur ₁ : radio : discours de l'égalité (pp. 129, 128) Destinateur ₂ le capitaine « De Gaulle ? connais pas » (p.128) Arezki : (dest ₃) constate le mensonge (décalage entre le dire (paraître) et le faire (être))

Les figures qui apparaissent sont :

Non-dit { L'inégalité (de droits)
La loi (française) instrument de l'injustice
La différence (entre Indigènes et Européens)

Ces figures s'inscrivent dans le non-dit et constituent « l'être » et du même coup, leurs contraires (le dit) constituent « le paraître » :

- égalité :

« **qu'ils soient blancs jaunes ou noirs tous égaux, tous libres** ». ³³⁰

- La loi française instrument de justice

- Absence de différence :

« **...certaines catégories d'Algériens étaient déclarés Français** ». ⁽³³¹⁾

On en déduit une sphère ouverte : celle de l'apparence :

« **L'oiseau dont s'ouvre la cage contre laquelle butaient ses vols obstinément, le mousse aux yeux agrandis qui**

330 - *Le sommeil du juste*, p. 129.

331 - id., p. 128.

prend le large, le captif dont on a brisé les chaînes sentent- ils ainsi leur cœur près d'éclater ».⁽³³²⁾

et une sphère fermée : celle d'une réalité effective (l'être).

En bref, Arezki réalise qu'en pensant s'être libéré, il s'est, en fait, emprisonné dans un endoctrinement qui a nourri ses rêves par l'hypocrisie et le mensonge.

Une dimension nouvelle de la misère se trouve introduite : la misère morale qui ronge les puissants (colons), les riches (Toudert) et qui est, de loin, plus avilissante que la misère matérielle puisqu'elle cumule le trait « méprisable ».

« La misère peut pousser le pauvre à une action honteuse, mais pourquoi la fange de Toudert, pourquoi ? ».⁽³³³⁾

Dans le PN₄ de la « démystification », on remarque que la manipulation est entièrement investie par le sujet d'état Arezki car c'est par lui-même que s'opère sa prise de conscience. Il est sujet du faire et destinataire. Au début du programme, il occupe le rôle thématique du « crédule » (naïf).

« Je croyais les clans morts. Pourquoi m'avoir caché... ».⁽³³⁴⁾

L'objet-valeur est la vérité qu'il recherche en vain dans les livres (« les Imann »). La compétence réside dans un savoir non plus passif mais actif (critique).

La performance consiste en la destruction par le feu des livres qui ont contribué à le mystifier ; il brûle « les idées » et pisse dessus⁽³³⁵⁾ ; geste de reniement mais surtout de contestation. Le feu signifie aussi « purification ».

Arezki, destinataire dans la phase de sanction est un être prudent et sceptique :

332 - *Le sommeil du juste*, p. 131

333 - id., p.31

334 - id., p.147

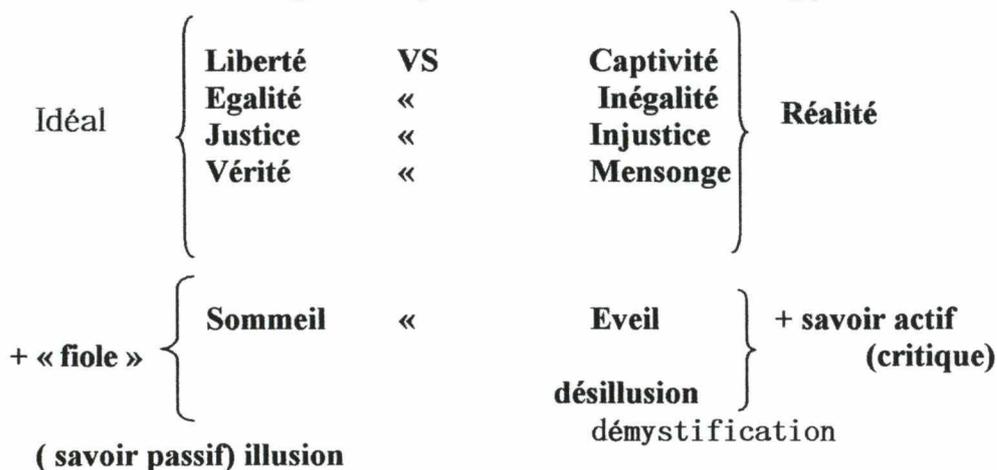
335 - id., p.150

Je ne donnerai plus à certains mots que la juste valeur qu'ils doivent avoir, en l'occurrence une valeur très relative et de pure convention ». ⁽³³⁶⁾

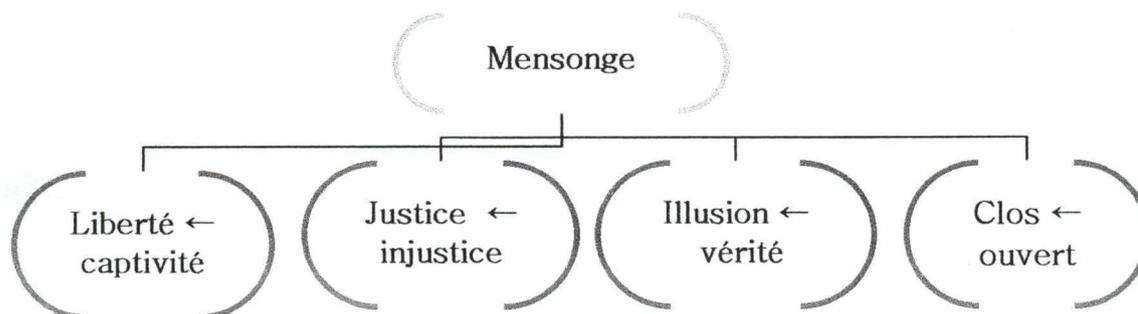
Si nous schématisons ces éléments, nous obtenons :

Manipulation	Compétence	Performance	Sanction
Destinateur : Arezki « Je croyais ... Pourquoi... » S (O) Arezki S (F) : Arezki	C : savoir	Brûle les idées... A. perd sa « naïveté » performance disjonctive	Destinateur ₁ : Arezki « Je ne donnerai plus =éveil = méfiance

Les figures répertoriées donnent les oppositions suivantes :



La configuration du « mensonge » donne un élément pour son contraire :



336- Le sommeil du juste, p.150.

La configuration de « l'éveil » va inverser les données du mensonge (on inverse le sens des flèches) tout en les conservant. L'éveil dévoile la dichotomie :

Français	VS	Algérien
Supérieur		Inférieur

La boucle est ramenée à l'opposition

(François) = Komisar	VS	Dieu
----------------------	----	------

évoquée au début du roman par les propos de Mohand, le fils tuberculeux :

« Les fils des pauvres ont Dieu, les riches ont les Komisar. ⁽³³⁷⁾

« Toudert rit malicieusement de ce bon tour joué aux croyants qui pensent, les pauvres, sincèrement, que la richesse et la pauvreté viennent de Dieu. ⁽³³⁸⁾

D'autres dichotomies sont à relever :

Pauvre	VS	Riche
Croyant	VS	Mécréant
Dieu	VS	Diable

Ce dernier rapport apparaît dans le parcours :

« Tu sais bien, toi, que la richesse vient du diable, vieux malin ». ⁽³³⁹⁾

On retrouve là dichotomie :

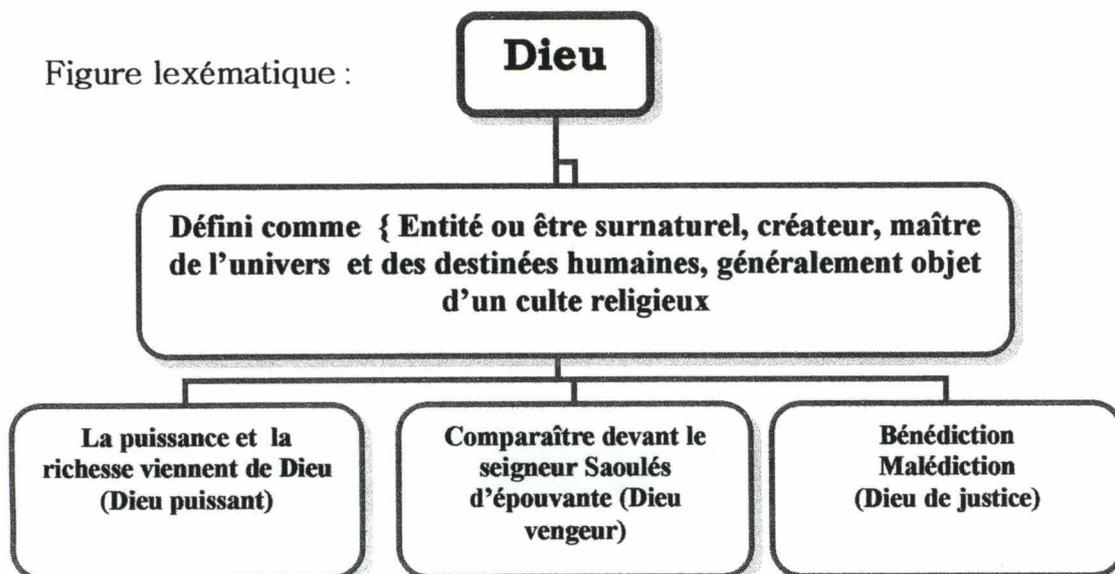
Malin	Vs	Naïf (crédule)
-------	----	----------------

337 -Le sommeil du juste, p. 24.

338 - id., p. 98.

339 - id.,p.98.

Figure lexématique :



La reprise de la figure lexématique de Dieu donne lieu à un ensemble de sèmes qui vont se combinant avec ceux que nous avons relevés dans les analyses précédentes .

On peut constater que les sèmes : vengeance, puissance, justice marquent également la figure lexématique du komisar qui se présente lui aussi comme le « maître du pays et des destinées humaines, objet de respect. » Le seul trait différentiel est :

Abstrait Vs Concret

Le trait mortel / immortel n'étant pas évoqué, par glissement, on obtient les rapports suivants :

Komisar = Français = mécréant = diable = riche = malin

Cela implique (par déduction à partir de l'opposition : Français VS Algérien) toutes les autres figures qui concernent l'Algérien :

VS Algérien = croyant = ange = pauvre = naïf

Le Français et l'Algérien s'impliquent mutuellement parce qu'ils sont les deux faces d'une même médaille qui renvoie au colonialisme.

La vie de l'un dépend de la mort de l'autre.

La richesse de l'un vient de la pauvreté de l'autre.

La puissance de l'un découle de la faiblesse de l'autre etc.

La dichotomie /Vrai/ Vs /Faux/ est vérifiée dans le P.N. « instruction » et le P.N. « démystification ».

Dans le premier P.N., les données vraies (traditions, sagesse des ancêtres, valeurs culturelles du colonisé) sont données pour fausses, pour mortes : cela est vérifié dans les parcours sémémiques et figuratifs :

« Sagesse fossile »

Dans le même temps, les valeurs culturelles françaises sont données comme vraies alors qu'elles ne s'appliquent pas au colonisé et s'avèrent mensonge et non-vraies.

Par conséquent, l'opération « instruction » va du pôle /faux/ vers le pôle /vrai/ en passant par le pôle /non-faux/ parce que ce mouvement vise à éclairer le sujet et à transformer son ignorance en savoir.

Par contre, le programme « démystification » qui part du pôle /vrai/ aboutit au pôle /faux/ en passant par le pôle /non vrai/ ; en effet, le savoir acquis par le sujet et donné pour /vrai/ va s'avérer /non-vrai/ au cours des parcours figuratifs (avec le décalage entre la parole et son application sur le terrain) et être reconnu comme /faux/ au terme du programme.

Et les autres valeurs sémantiques seront, sur ce modèle, décodées de la même manière :

- Ce qui est donné comme :

- | | | |
|------------------|------|-----------------------------|
| • justice | sera | injustice |
| • Fatalité | « | calculé |
| • Egalité | « | Inégalité |
| • Bien | « | mal |
| • Venant de Dieu | « | venant de l'administration. |

Il apparaît que l'explicite et l'implicite sont le résultat d'interactions entre le /dit/ et le /non-dit/. Inscrits dans le plan sémantique du /vrai/ et du /faux/, on pourra dire que le /faux/ correspond au /dit/ et que le /vrai/ est /l'interdit/ qui passe par des /non-dits/ : tabous, oublis, omissions voulus ou fortuits vérifiables dans les parcours figuratifs :

« Pourquoi m'avoir caché... »
« Les imam... »

Quant à l'interdit, il contient les vérités qui sont décelées par le colonisé qui les exprime de différentes manières et aboutit au /dit/ en passant par /l'autrement-dit/ ; lequel est justifié soit, par l'ignorance : les personnages ne localisent pas exactement la source du mal, soit par défaut d'analyse et d'information, soit par peur de la répression : le personnage craint d'être « puni » par la justice française.

Les parcours figuratifs vérifient ces orientations ; la ligne de l'ignorance est souvent représentée par la référence à la fatalité (malédiction etc.) et la ligne de la peur est représentée par le pouvoir arbitraire et total du Komisar.

L'autrement dit va regrouper tous les dires ou tous les comportements contestataires : violences, conflits, altercations (dans « Le sommeil du juste », la vengeance de Hand, la destruction des livres, le retour au pays pour subir une parodie de justice).

L'interdit recouvre la source de la misère du père qui est la colonisation (mieux explicitée par l'exploitation) qui va être distillée au colonisé sans la forme de mensonges (sélection) et transformée en justice divine :

« Si Dieu n'existait pas... »
« Il croit en Dieu »
« Pourquoi sur lui la main très lourde du Très Haut ».

On constate que le pôle /autrement-dit/ renvoie au « suggéré », au « présumé », alors que le /non-dit/ réfère au sous-entendu.

Le présumé préside à la parole détournée ; le sous-entendu renvoie à la parole recélée (non livrée).

L'étude de la composante narrative et discursive a ainsi permis de nous rapprocher de la structure profonde des romans. C'est ce que nous allons entreprendre en commençant, d'abord, par une analyse des isotopies.

III. 2- Etude des isotopies

Le déploiement des programmes narratifs donne lieu à des figures du faire qui prennent sens sur chacune des isotopies sémiologiques (redondance des sèmes nucléaires). Chaque programme va prendre en charge les opérations qui s'instaurent entre les valeurs du plan profond.⁽³⁴⁰⁾

L'opposition /dit / Vs /interdit/ nous permettra d'établir un indicateur de l'isotopie sémantique de base. Rappelons néanmoins, et avant de développer ce paragraphe que :

« Il est toujours difficile de dénommer l'isotopie sémantique, et la plupart du temps on se contente de l'indiquer par l'opposition qui semble plus caractéristique. En effet, l'isotopie sémantique ne se définit pas comme le déploiement d'un registre de sens au même titre que l'isotopie sémiologique, mais comme ce qui rend possible et assure la cohérence du déploiement des registres de sens.

La dénomination pourra dès lors être arbitraire, à la condition que l'on ait correctement identifié la différence, qu'elle commande ».⁽³⁴¹⁾

Tout d'abord, examinons l'organisation du sens dans chacun des trois romans étudiés à la lumière des interactions observables entre les isotopies et les figures lexématiques et les parcours figuratifs.

Dans « Le fils du pauvre », le plan sémantique de base s'appuie sur l'opposition /plein/Vs/vide/.

Projeté sur les différents champs sémiologiques, le sens s'organise ainsi :

340 - Groupe d'Entrevernes, p.150 (en substance).

341 - id., p.151.

Classèmes du plan sémantique	Sèmes sémiologiques-plans sémiologiques	Sémèmes et parcours figuratifs
(vide)	Relationnel	Conflits bagarres avec Boussad séparation (mort des tantes) départ du père- problèmes.
	Somatique	Maigreur - faim - maladies.
	Economique	Travail - économie - manque - terre stérile.
	Fatalité	Prédestination Aléas de la mauvaise fortune.
	Culturel	Analphabétisme - culture locale, artisanale.
	Affectivité	Souffrances.
		Besoins - manques d'argent, de nourriture...
(Plein)	Somatique	Nourriture du corps et de l'esprit (séjour chez le pasteur).
	Economique	Rente viagère - bourse.
	Fatalité	Se manifeste dans le « miracle » de M.Lembert.
	Culturel	Instruction - évangélisation - aliénation.
	Affectivité	Satisfactions - espoir.
	Relationnel	Union - solidarité.

Le programme de l'appauvrissement va du pôle /plein/ vers de pôle /vide/ en passant par le pôle /non-plein. Le père passe de l'aisance à la pauvreté en traversant des phases données comme causes de la pauvreté (maladies, fêtes, pillage). Par son appauvrissement (pôle/vide/), le sujet, c'est-à-dire, le père Ramdane, rejoint la communauté des colonisés, enfermés dans le cercle vicieux d'une misère dont ils ne savent plus se débarrasser. Cet état est expliqué par nombre de justifications qui ne sont pas les vraies causes ; c'est pourquoi, c'est le pôle du /faux/. C'est aussi le pôle de ce qui est affiché explicitement /le dit/.

Le P.N. de « l'émigration » suit le même itinéraire : le père, plein de santé et d'espoir, s'en va en France. Au cours de la phase /non-plein/, il subit l'excès de travail (isotopie économique) et l'accident

(isotopie somatique) ; cela implique, pour lui, le retour chez les siens, marqué à jamais du sceau de l'exploité, c'est-à-dire du colonisé. La rente qu'il a obtenue n'est pas la vraie richesse. Le vrai bien c'est sa santé qu'il a perdue pendant ce P.N.

Pour ce qui est du P.N « instruction », il prend le chemin inverse : il s'oriente du pôle /vide/ vers le pôle /plein/ en passant par le pôle /non-vide/. Le processus est le même que celui qui a organisé le P.N. « instruction » de Arezki dans « Le sommeil du juste ». Le sujet, Fouroulou en l'occurrence, en passant par le pôle /non-vide/, fait la connaissance de l'aliénation à travers son apprentissage mais, surtout, au niveau relationnel, par le biais du pasteur et des « **Français qui font le bien** » (enseignants, médecins etc.)

Par son instruction, Fouroulou a accès au monde des non-colonisés et entre dans la sphère du colonisateur. Par la même occasion, il découvre la vérité sur lui et les siens :

« Je suis lésé... »

La richesse de Fouroulou est plus morale que matérielle.

La prédestination et les aléas de la mauvaise fortune qui s'inscrivent dans l'isotopie « fatalité », marquent le pôle /vide/ ; les manifestations de la « fatalité » sont plus positives sur le pôle /non-vide/ car elles réfèrent au « miracle » de M.Lembert. La sélection du personnage et de son rôle thématique (guide « pasteur » évangéliste) montre que le « miracle », en vérité, fait partie de l'action coloniale et de son intention sous-entendue. Par conséquent le pôle /non-vide/ et le pôle /plein/ entretiennent une relation de /secret/ et véhiculent le /non-faux/ vers le /vrai/ et le /secret/ vers la /vérité/ cachée par le colonialisme et livrée /autrement/ au colonisé (par le biais du non-vrai qui décante le mensonge dans /le dit/.

Après l'étude des isotopies dans « Le fils du pauvre », nous allons procéder à un examen similaire dans « Le métier à tisser ».

Dans ce roman, on peut définir l'indicateur de l'isotopie de base dans l'opposition (/Clos/VS/Ouvert/)

Projeté sur les différents champs sémiologiques, il produit l'organisation de sens suivante :

Classèmes du plan sémantique	Sèmes sémiologiques-plans sémiologiques	Sémèmes et parcours figuratifs
(Clos)	Spatialité	En bas-cave – ici (proximité) captivité (vie étroite)
	Relationnel	Conflits : haines, disputes ; hiérarchies : inégalité – Patron / ouvriers ; indigènes / Européens
	Somatique	Dégradation physique : spectres, faces cireuse, silhouettes, mal ficelées... faim, froid, mort, captivité
	Economique	Travail acharné } exploitation Peu payé – pas payé }
	Fatalité	Malédiction – aujourd'hui
	Culturel	Identité : frères
	Affectivité	Rebut – aigreurs – mépris – déchéance
(Ouvert)	Spatialité	Là-haut Liberté
	Relationnel	Solidarité avec les mendiants Respect, intégration de Omar
	Somatique	L'errance
	Economique	Intégration de Omar dans le milieu ouvrier
	Fatalité	Bénédiction – autrefois
	Culturel	Altérité = différent de l'Européen : « suis-je Pétain ou Rotchild »
	Affectivité	Respect des patrons pour les ouvriers

Sur le plan profond, les programmes narratifs se placent ainsi :

Le P.N « obtention du travail » s'oriente du pôle /clos/ au pôle /ouvert/ en passant par la négation du pôle/clos/ : en apparence, cette opération vise à permettre au personnage de sortir de l'étroitesse de la vie vers un mode de vie plus normal.

« Chaque samedi, il revenait à la maison, les vingt francs de son salaire en poche. Il déposait cet argent

**dans la main de sa mère. Et, Aïni lui souhaitait tout bas
d'un seul trait :
Le bonheur soit avec toi ; merci, petit père ! »⁽³⁴²⁾**

Le P.N « intégration » suit le même mouvement : le milieu de la cave et du travail donné « faussement » comme /clos/ s'avère /non clos/ puisqu' Omar est accepté comme apprenti et comme camarade. Il débouche sur /ouvert/, pôle à travers lequel Omar accède à certaines vérités : la réalité du monde du travail (l'exploitation) et la réalité de la condition du peuple colonisé, ces deux univers qui sont totalement interdits au langage de l'Indigène.

D'un autre côté, le P.N. de « l'envahissement » emprunte, à partir du pôle /ouvert/, le chemin de la négation /non-clos/ pour aboutir au pôle /clos / : la rue, considérée comme espace de liberté par rapport à la cave, n'en est pas un pour les mendiants qui affluent ; leur errance sans but est un enfermement dans la misère la plus totale. Ce sont de faux mendiants puisque c'est le peuple dépossédé par la loi française :

« Les hommes de loi ont fait de moi une bête errante ».⁽³⁴³⁾

Cette source des malheurs des mendiants est tabou : C'est l'instance coloniale. Les hommes de loi y font allusion sans vraiment la nommer. Quant à la relation « peuple dépossédé » Vs « loi coloniale », elle est vérifiée sur les pôles du /vrai/ et du /faux/ : les mendiants pris sur le pôle du /faux/ ne sont pas les envahisseurs mais les envahis ; ce qui implique que ce sont les colonisateurs inscrits sur le pôle du /vrai/ qui le sont.

Enfin le P.N. dépossession obéit à la trajectoire de négation : /ouvert /, /non-ouvert/, /clos/ dans la mesure où le pauvre était pourvu de biens et que le système colonial l'a démuné progressivement : il devient pauvre comme les tisserands qui se démènent dans l'antichambre de la mort (la cave et l'exploitation → pôle : /non-ouvert/) avant d'atteindre le dénuement total et la mort, (pôle/clos/) ; ce résultat est en rapport avec le pôle du /faux/ car l'action coloniale et tout ce qu'elle engendre est donnée comme bienfaitante et comme porteuse de civilisation et de promotion sociale, culturelle et économique. Or, il n'en est rien pour le colonisé et tout

342 - **Le métier à tisser**, p.71.

343 - id., p. 90.

le bien-être est réservé (par implication), au colonisateur. Cette relation atteste la différence, l'inégalité et surtout la hiérarchie : /supériorité du riche/Vs /infériorité du pauvre/qui renvoie à /en haut / Vs/en bas/.

Quant au P.N « solidarité », il emprunte l'axe /ouvert /non ouvert/, /clos/ ; pour expliciter cela, nous dirons que les mendiants ne sont pas identifiés comme « frères » sur le pôle /ouvert/ ; ce qui signifie que c'est la différence l'altérité qui est donnée comme vraie :

**« Effrayés, d'honnêtes gens se détournèrent en disant :
« Je ne me reconnais pas en ceux-là...⁽³⁴⁴⁾
Les Européens de leur nature, ne pratiquaient pas la
charité, aussi les mendiants ne se présentaient- ils pas
chez eux...,
On aurait parié qu'ils [les mendiants] usaient d'un autre
langage.. »**

L'opération de négation favorise l'identification par similitude (pôle/non-ouvert/).

**« Ce n'est pas de la vermine, ces créatures. La vermine
qui s'est jetée sur ce pays a rendu nos frères
ainsi ! »³⁴⁵⁾**

Au pôle /clos/, les mendiants font corps avec la population colonisée :

**« Ce sont nos frères de sang...
...Nous sommes des déshérités presque autant
qu'eux... »**

La différence donnée comme vraie au pôle/ouvert/ s'est avérée fausse au pôle /clos/ puisque la solidarité (communion) s'est réalisée.

Examinons, enfin, le fonctionnement des isotopies dans « Le sommeil du juste ».

Le déploiement du plan sémantique dont l'indicateur de base est : /vrai / VS / faux/ sur le plan sémiologique donne l'organisation suivante :

344 - *Le métier à tisser*, p. 81.

345 - *id.*, p. 89.

Classèmes du plan sémantique	Sèmes sémiologiques-plans sémiologiques	Sémèmes et parcours figuratifs
(Faux)	Relationnel	Conflit avec le père-fuite-malentendu entre le père et l'administrateur-conflits de clans-meurtre de Toudert
	Somatique	Faim - maladies (causées par la malédiction).
	Economique	Dépossession = bienfait de la justice française
	Fatalité	Malédiction : la main lourde du très Haut punition divine pour les péchés du passé (la meurtre + la vengeance)
	Culturel	Traditions -superstitions Aliénation : recherche de l'égalité avec les Français.
	Idéologie	Justice de Dieu → dysphorique (punitive) Justice française euphorique (apporte le bonheur)
(Vrai)	Relationnel	Inégalité entre Indigènes et Européens séparation des deux camps.
	Somatique	Faiblesse du colonisé = misère des corps causée par les abus du colonialisme.
	Economique	Colonisation → dépossession → système des vases communicants → ce qui appauvrit le père enrichit Toudert → ce qui appauvrit les colonisés enrichit les colons.
	Fatalité	D'ordre immanent : la source est l'administration française.
	Culturel	Dévaluation de la culture indigène aliénation, mystification.
	Idéologie	Justice française dysphorique (vengeresse - punitive).

III. 3- Synthèse des résultats :

Nous avons mis en évidence, dans l'étude précédente, le rapport entre isotopies sémantiques et isotopies sémiologiques telles qu'elles apparaissent dans chaque roman étudié dans le cadre de l'approche thématique de la misère. Nous avons également esquissé quelques traits mettant en relation les isotopies choisies comme indicateurs de base dans chaque roman avec l'isotopie globale qui concernerait les trois romans et qui se concrétise dans le /dit/Vs/interdit/.

Pour clarifier nos résultats une synthèse se trouve nécessaire.

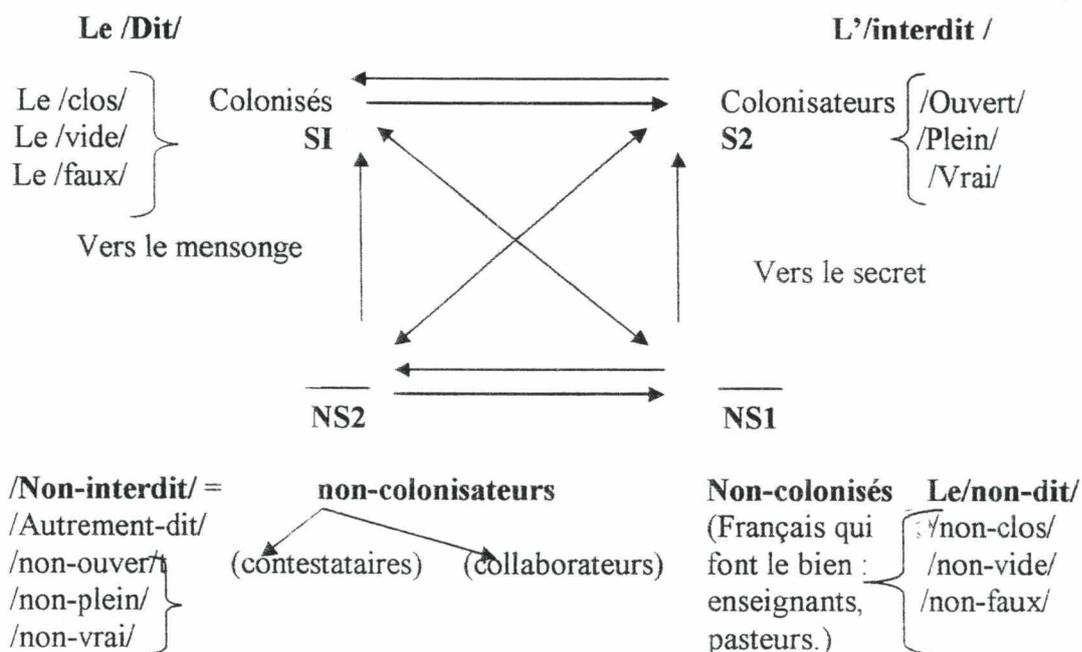
Plan sémantique global	Plan sémantique par roman	Plan sémiologique	Configurations	Rôles thématiques
<div style="border: 1px solid black; padding: 5px; width: fit-content; margin-bottom: 10px;">Le / dit / .</div> <p>Ce pôle dévoile l'apparence ; montre le cercle vicieux dans lequel évolue le colonisé, enfermé dans le vide culturel, politique et économique - Monde du colonisé truffé d'illusions et de mensonges d'une politique coloniale qui déforme les réalités pour mieux dominer le colonisé</p>	/Clos/ (M.T) /Vide/ (F.P) /faux/ (S.J)	Economique	Misère besoins manques insuffisance (enfer)	Ouvrier } Mendiants } M.T Les Kabyles } Les Menrad } F.P Les gens d'Ighzer S.J Le père et les siens
		Relationnel	Conflits divisions, loi du talion vengeance.	Entre les tisserands } Entre les ouvriers et } (M.T) le patron } Entre villageois → } avec Boussad } (F.P) Avec Halima } Avec les cousins } (S.J) Hand et Toudert }
		Somatique	Maigreur, faim, maladies, faiblesse, déformations, mort	Zbèche et Hamedouch (M.T) Le Père RAMdane - les tantes ((F.P) Les fils d'Azouaou Mohand - smina le père
		Fatalité	Forces transcendantes dysphoriques : mort malédiction - Destin	Paroles des vieux tisserands (M.T) Paroles du père - du narrateur (FP) Parole Mohand - le père (S.J)
		Culturel	Traditions - superstitions	Les contes de tantes
		Affectivité	Sensibilité - irritabilité - haine - étouffement	Hamedouch le coléreux montagnards susceptibles Mohand et ses frères envieux
		Spatialité	En bas -espace étroit fermé captivité émigration	Cave (MT) Lieux Village - fonderies (FP) d'exploitation Pays des Indigènes (SJ)

Plan sémantique global	Plan sémantique par roman	Plan sémiologique	Configurations	Rôles thématiques
<p>L'/Interdit/</p> <p>Sur ce pôle se place le colonisateur et ses intentions profondes qui renvoient à son être.</p> <p>On trouve ici le vrai visage de la colonisation qui n'est pas montré au colonisé mais qui permet au colonisateur de bénéficier de tous les moyens visant à l'enrichir et à élargir sa sphère de domination</p>	<p>/ ouvert/</p> <p>/ plein /</p> <p>/ vrai /</p>	Economique	Richesse - puissance (quiétude)	Le colonisateur est le véritable <u>riche</u> . La loi lui ouvre toutes les portes et toutes les possibilités.
		Relationnel	Supériorité - inégalité	Le colon a un statut de <u>maître</u> même si cela n'est pas toujours spécifié clairement ; statut interdit au colonisés.
		Somatique	Bien-être - bonheur	Les colons sont <u>épanouis</u> . Ce qui semble interdit aux colonisés.
		Fatalité	Force immanente = loi française	En vérité, elle est <u>calcul</u> et planification chez le colon
		Culturel	Promotion de la culture française	Donnée comme la vraie culture, celle de la civilisation, interdite au colonisé considéré comme « <u>primitif</u> »
		Affectivité	Soumise à leurs intérêts	Le désir du colon est d'élargir son <u>pouvoir</u> et d'augmenter ses gains - Il n'a pas de place pour les sentiments
		Spatialité	Espace ouvert : les boulevards, les artères ; les domaines, les villes	Les colonisateurs sont <u>libres</u> d'investir, l'espace qu'ils veulent. Ils sont omniprésents - leur espace est « <u>chasse gardée</u> »

Plan sémantique global	Plan sémantique par roman	Plan sémiologique	Configurations	Rôles thématiques
<p>Le / non-dit/ : Placé sur l'axe de contradiction, il concerne les non-colonisés. Ce sont le pasteur dans le F.P., l'instituteur et M.Poiré dans le S.J. Dans le M.T., cet aspect « intermédiaire » du colonisateur n'est pas évoqué.</p>	<p>/Non-clos/ /Non-vide/ /Non-faux /</p> <p>Sur ce pôle, le /non-clos / n'est pas ouvert parce qu'il en est l'apparence.</p> <p>Le /non-vide /est l'impression du /plein/ ; et le /non-faux/ cache encore une part de vérité</p>	économique	« ni riche, ni pauvre »	L'accent n'est pas mis directement sur les biens de cette catégories de personnages. On les soupçonne d'être aisés
		relationnel	Soumis à la hiérarchie	Dans le F.P, M. Lemberg est le « Chef » Dans le S.J ; à grade égal, l'officier indigène doit obéissance à l'officier français »
		somatique		Le colonisé se nourrit mais sans excès : « les pommes de terre » de Fouroulou dans le F.P « La cantine » pour Arezki dans le S.J
		fatalité	Remplacée par l'action en vue de transformer	L'action du colonisateur est entérinée comme un bienfait, le colonisé tourne le dos à la fatalité
		culturel	Enseignement scoutisme évangélisation	L'acculturation est en route : Les repères du colonisé sont remplacés et gommé par ceux du colonisateur.
		affectivité	Le colonisé s'attache aux « bons Français »	Le colonisé voit dans les Européens ceux qui font le bien et les apprécie
		spatialité	Elargissement de l'espace	L'espace élargi est modifié : c'est le laboratoire qui va transformer la misère physique en misère morale.

Plan sémantique global	Plan sémantique par roman	Plan sémiologique	Configurations	Rôles thématiques	
<p>Le / non-interdit / : Autrement-dit /</p> <p>Se situe sur l'axe de négation et renvoie au non-colonisateur . On y trouvera :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Les patrons indigènes - les instituteurs indigènes et les collaborateurs de l'administration française. - Les militants, les révoltés et les contestataires. <p>Tous essaient de composer avec l'instance coloniale les uns en collaborant avec elle (forme passive de cohabitation), les autres en s'y opposant (forme active).</p> <p>Les deux groupes découvrent le mensonge de la politique française mais les uns l'approuvent, les autres le dénoncent.</p>	<p>/non-ouvert/ /non-plein/ /non-vrai/</p>	<p>Economique</p>	<p>Travail + avarice - (enfer terrestre) (misère morale et physique surtout)</p>	<p>Les patrons sont avarés et complices des hommes de loi (ex :Mahi) Bouanane (MT) et Toudert (S.J)</p>	
	<p>Ces pôles se rejoignent en un point :</p> <p>La reconnaissance de la réalité coloniale et sa négation ; que cette négation soit passive (collaboration) ou active (contestation) elle contourne la vérité et s'exprime autrement :</p>		<p>Relationnel</p>	<p>Distinction des communautés</p>	<p>Deux modes de vie se présentent : ou collaborer avec le colon (misère morale) ou se ranger dans l'opposition pour contester l'injustice (misère physique)</p>
			<p>Somatique</p>	<p>Exploitation poussée à l'extrême</p>	<p>La vanité du travail, des études de la vie même est attestée pour les colonisés.</p>
			<p>Fatalité</p>	<p>Mise en relation avec la loi coloniale</p>	<p>C'est le colonialisme qui est la malédiction la vermine qui vit sur les colonisés.</p>
			<p>Culturel</p>	<p>Démystification ,prise de conscience</p>	<p>L'acculturation entraîne l'aliénation et la perte des repères..</p>
			<p>Affectivité</p>	<p>Méfiance</p>	<p>Sentiments d'injustice, d'impuissance</p>
			<p>Spatialité</p>	<p>Débordements, éruptions</p>	<p>Le départ des uns (mort de Toudert) Le retour des autres (Arezki) Violences et bagarres (M.T) Le feu (Arezki brûle les « idées »).</p>

L'animation du carré sémiotique donne la représentation suivante :



L'isotopie de base /dit/Vs/interdit que nous avons expérimentée sur trois romans est, à notre avis, apte à être appliquée à tous les autres romans du corpus. En effet, nous pensons que les composantes de base sont les mêmes, à savoir, présence coloniale dominatrice et oppressive, face à une communauté colonisée et opprimée ; et entre ces deux entités extrêmes, des groupes intermédiaires qui sont, soit au service de la machine coloniale, soit militent pour contrecarrer les forces d'oppression. De ce tissu fondamental découlent toutes les autres relations et opérations ; en effet, entre colonisés et colonisateurs, il ne peut y avoir que des relations de vases communicants ; plus le colonisateur s'enrichit, plus le colonisé s'appauvrit ; et chaque fois que le pouvoir du colonisateur se renforce et s'élargit, l'espace vital du colonisé se rétrécit et son pouvoir s'amenuise.

Le colonisé ne saisit pas toujours l'influence que la colonisation exerce sur sa vie ; c'est ainsi que son discours est empreint d'erreur et d'inexactitude. De son côté le colonisateur cache son jeu et feint d'apporter la civilisation et le bonheur aux colonisés. Le /non-dit/ recouvre alors toutes les manipulations faites sur le colonisé

« ***pour son bien*** » mais qui , en réalité font partie du plan de mainmise sur les corps et les âmes des colonisés. Ces manipulations visent à affaiblir le colonisé de l'intérieur, en lui faisant perdre ses repères (religion, culture, langue etc.) Il est soumis à la mystification, à l'aliénation : la liberté qui lui est proposée n'est qu'une autre forme de captivité encore plus poignante que celle dans laquelle il se trouvait (ignorance du colonisé). Le savoir acquis le plonge dans le doute et la vérité qui lui est enseignée n'est pas celle qu'il recherche.

L'action du colonisateur est profonde et pernicieuse parce qu'elle bénéficie des lacunes, des omissions et des oublis.

D'un autre côté, il se trouve que les non-colonisateurs, en se situant sur l'axe de négation des colonisateurs, n'assument pas leur statut de colonisés (immobilisme + soumission + passivité) mais réagissent parce qu'il ont pris connaissance d'une certaine réalité, à savoir que les colonisateurs ne leur accorderont jamais ni la liberté (non-ouvert) ni la richesse ni la vraie promotion (/ non-plein/, /non-vrai/).

Cette catégorie de colonisés va donc réagir de manière à affirmer son existence par rapport à l'adversaire : soit en entrant dans son jeu, soit en le dénonçant.

Le scénario peut se répéter ainsi à l'infini car tous les personnages vivent au rythme de ces influences et toutes les données des romans sont conditionnées par ces relations.

Conclusion

Notre projet était d'examiner des aspects de l'explicite et de l'implicite dans le roman algérien d'expression française.

Pour cela, nous avons abordé l'énonciation affirmée dans ses formes linguistique, littéraire et romanesque, voulant inscrire une trajectoire qui irait du général au particulier. Nous avons mis en évidence la force illocutoire qui a marqué l'énonciation dans ces écrits ; cela a permis à la parole de ces écrivains de transcender les événements sociopolitiques de l'époque (1950-1957) pour les présenter dans une composition à la fois subjective (vision interne, particulière) et rationnelle (démonstrations logiques). Grâce au pouvoir du verbe, l'écrivain a obligé le colonisateur à considérer le colonisé comme une force active capable de retourner les situations. Le cadre historique défini au début de l'étude a permis de poser le contexte sociopolitique des romans.

L'étude de l'énonciation a fait suite à la définition de quelques outils pédagogiques et a montré que la deixis, la variété discursive et les focalisations ont contribué à caractériser l'énonciation telle qu'elle apparaît dans les œuvres choisies. Le discours direct et le monologue, le discours indirect et le discours indirect libre occupent tour à tour l'explicite et l'implicite ; l'être et le paraître du discours narratif se trouvent nuancés et enrichis par les perspectives d'observation offertes par le processus des focalisations.

Enfin, les différents programmes narratifs qui ont mis en évidence les souffrances des colonisés ont, du même coup, fait le procès des colonisateurs. En profondeur, les configurations discursives ont permis de dégager les isotopies sémiologiques et sémantiques grâce auxquelles une synthèse a pu être faite : l'apparente passivité des colonisés est le produit d'une oppression exercée pendant longtemps ; le thème de la misère, pris en exemple dans trois romans, apparaît comme la face visible (explicite) d'un tissu de thèmes implicites. L'inscription, dans le carré sémiotique, des isotopies regroupant les différentes configurations, a pu montrer le rapport entre les différents thèmes et le /dit/ et le /non-dit/. On a pu observer que /l'interdit/ qui cache la vérité sur les actions coloniales s'oppose à la parole truffée de mensonges inculquée au colonisé ; ce dernier est manipulé par les /non-dits/, omissions visant à créer le malentendu et la mystification. Cependant, la parole interdite est récupérée dans /l'autrement dit/ qui s'avère encore plus éloquent lorsqu'il s'appuie sur

la parole biaisée et incertaine de l'implicite. C'est la botte secrète qui désigne le coupable.

Les outils utilisés au cours de l'approche visaient un souci de précision et d'efficacité, étant donné le caractère insaisissable de certains éléments du sujet.

Enfin, nous pensons qu'une étude stylistique plus étendue aurait été souhaitable, mais cela aurait exigé un espace beaucoup plus important ; aussi avons-nous reporté ce projet à une étude ultérieure.

En définitive, malgré tous les soins apportés à cette approche du roman algérien d'expression française, elle reste réceptive à toutes les critiques et les observations visant à l'enrichir.

Bibliographie

Romans

DEBECHE, Djamila, 1955

Aziza, imprimerie Imbert, Alger.

DIB, Mohamed, 1952

La grande maison, Le Seuil, Paris.

DIB, Mohamed, 1954

L'incendie, Le Seuil, Paris.

DIB, Mohamed, 1957

Le métier à tisser, Le Seuil, Paris.

DJEBAR, Assia, 1957

La soif, Juillard, Paris.

DJEMERI, Taïeb, 1953

La course à l'étoile, édition du Dauphin, Paris.

FERAOUN, Mouloud, 1957

Les chemins qui montent, Le Seuil, Paris.

FERAOUN, Mouloud, 1954

Le fils du pauvre, 2e édition, Le Seuil, Paris.

FERAOUN, Mouloud, 1953

La terre et le sang, Le Seuil, Paris.

KATEB, Yacine, 1956

Nedjma, Le Seuil, Paris.

MAMMERI, Mouloud, 1952

La colline oubliée, Plon, Paris.

MAMMERI, Mouloud, 1955

Le sommeil du juste, Plon, Paris.

OUARY, Malek, 1956

Le grain dans la meule, Buchet-Chastel-Corréa.

Références et lectures

ACHOUR, Christiane ; BOIS, Marcel ; CHITOUR, Marie-Françoise ; KHADDA, Naget ; LEBRAY, Jean-Emmanuel ; MADJOUR, Farida ; MORSLY, Dalila ; SIBLOT, Paul ; TABTI, Bouba, 1984

Réflexions sur la culture, O.P.U. ; Alger.

ADAM, Jean-Michel, 1994

Le texte narratif, Nathan-Université, Paris.

AGERON, Charles-Robert, 1980

Histoire de l'Algérie contemporaine, P.U.F. 7^e ed., Paris.

ARGOT-DUTARD, Françoise, 1998

La linguistique littéraire, Armand, Colin, Paris.

BARTHES, Roland ; KAYSER, Wolfgang ; BOOTH, Wayne ; HAMON, Philippe, 1977

Poétique du récit, Le Seuil, Paris

BARTHES, Roland, 1964

Essais critiques, Le Seuil, Paris.

BARTHES, Roland, 1972

Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques
Le Seuil, Paris.

BARTHES, Roland, 1985

L'aventure sémiologique, Le Seuil, Paris.

BAYLON, Christian ; MIGNOT, Xavier, 2000

Initiation à la Sémantique du langage, Nathan-Université, Paris

BENVENISTE, Emile, 1966

Problèmes de linguistique générale, t.1, Gallimard, Paris.

BENVENISTE, Emile, 1974

Problèmes de linguistique générale, t.2, Gallimard, Paris.

BERQUE, Jacques, 1964

La dépossession du monde, Le Seuil, Paris.

- BERTRAND, Denis, 2000
Précis de sémiotique littéraire, Nathan-Université, Paris.
- BOUTEFNOUCHET, Mostéfa, 1982
La culture en Algérie, mythe et réalité, SNED, Alger.
- CALAIS, Frédéric, CHARBONNEAU ; Dominique-Rita, 2000
Méthode du commentaire stylistique, Nathan-Université, Paris.
- CALVET, Louis-Jean, 1974
Go home, linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie, Payot, Paris.
- CHADLY, Fitouri, 1983
Biculturalisme bilinguisme et éducation, Delachaux et Niestle, Neuchâtel, Paris.
- CHARAUDEAU, Patrick, 1983
Langage et discours, Hachette, Paris.
- COLLOT, Claude ; HENRY, Jean-Robert, 1981
Le mouvement National Algérien, O.P.U., Alger.
- DAUMAS, Eugène, 1988
Mœurs et coutumes de l'Algérie, Sindbad, Paris.
- DEJEUX, Jean, 1979
Bibliographie méthodique et critique de la littérature algérienne de langue française, SNED, Alger.
- DEJEUX, Jean, 1982
Situation de la littérature maghrébine de langue française, O.P.U., Alger.
- DUCROT, Oswald ; TODOROV, Tzvetan, 1972
Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, le Seuil, Paris.
- DUCROT, Oswald, 1980
Les mots du discours, Editions de Minuit, Paris.
- DUCROT, Oswald, 1984
Le dire et le dit. Editions de Minuit. Paris

FROMILHAGUE, Catherine ; SANCIER-CHATEAU, Anne, 2002
Introduction à l'analyse stylistique, Nathan-Université, 3^e éd.,
Paris.

GARDES-TAMINE, Joëlle, 2001
La stylistique, Armand Colin, Paris.

GENETTE, Gérard, 1966
Figures, le Seuil, Paris.

GENETTE, Gérard, 1972
Figures III, le Seuil, Paris.

GREIMAS, A.G.,
Sémantique structurale, P.U.F., Paris.

Groupe d'Entrevennes, 1979
Analyse sémiotique des textes. Ed. Presses Universitaires de
Lyon.

JACOPIN, Paul-Olivier, 1998
Le commentaire composé, Dunod, Paris.

JAKOBSON, Roman, 1963
Essais de linguistique générale, éditions de Minuit, Paris.

JEANDILLOU, Jean-François, 1997
L'analyse textuelle, A. Colin, Paris.

JOUVE, Edmond, 1986
Le tiers monde dans la vie internationale, 2^e édition, Berger-
Levrault, Paris.

JOUVE, Vincent, 1999
La poétique du roman, Sedes, Paris

JULIEN, Charles-André, 1979
Une pensée anti-coloniale, Sindbad, Paris.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. 1986
L'implicite, Armand-Colin, Paris

KHEDDA Naget, 1983
L'œuvre romanesque de Mohammed DIB, O.P.U. Alger.

LACHERAF, Mostefa, 1965

L'Algérie, nation et société, 2^e, édition, S.N.E.D., Alger.

LECLERC, Gerard, 1972

Anthropologie et colonialisme, Fayard, Paris.

MACHEREY., Pierre, 1971

Pour une théorie de la production littéraire, Maspero, Paris.

MAINGUENEAU, Dominique, 1985

Approche de l'énonciation en linguistique française classique
Hachette, Paris.

MAINGUENEAU, Dominique, 2000

Eléments de linguistique pour le texte littéraire, 3^e édition,
Nathan-Université, Paris.

MAINGUENEAU, Dominique, 1996

Les termes clés de l'analyse du discours, Le Seuil, Paris.

MEMMI, Albert, 1965. (sous la direction de)

Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française,
Présence africaine., Paris.

MEMMI, Albert, 1973

Portrait du colonisé, Petite bibliothèque Payot, Paris.

NEVEU, Franck, 2000

Lexique des notions linguistiques, Nathan-Université, Paris.

PELLAT, Charles, 1970

Langue et littérature arabes, P.U.F., Paris.

PERRET, Michèle, 1994

L'énonciation en grammaire du texte, Nathan-Université, Paris.

REBOULLET, André ; TETU, Michel, 1977

Guide culturel, civilisations et littératures d'expression
française, Hachette, Paris.

- RECANATI, François, 1979
La transparence et l'énonciation, le Seuil, Paris.
- RECANATI, François, 1981
Les énoncés performatifs, éditions de Minuit, Paris.
- RICALENS-POURCHOT, Nicole, 2002
Lexique des figures de style, Armand, Colin, Paris.
- RICHELLE, Marcel, 1960
Aspects psychologiques de l'acculturation, centre d'études des problèmes sociaux indigènes, Elisabethville.
- ROUSSET, Jean, 1970
Forme et signification, José Corti, Paris.
- RULLIER-THEURET, Françoise, 2001
Approche du roman, Hachette-supérieur, Paris.
- RULLER-THEURET, Françoise, 2001
Le dialogue dans le roman, Hachette-Supérieur, Paris.
- SAMOYAUULT, Tiphaine, 2001
L'intertextualité, Nathan-Université, Paris.
- THERENTY, Marie-Eve, 2000
L'analyse du roman, Hachette-supérieur, Paris.
- TROUSSON, Raymond, 1965
Les études de thèmes, Situations, Minard, Paris.
- TURIN, Yvonne, 1983
Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, Enal - Alger.
- VALETTE, Bernard, 1992
Le roman, Nathan-Université, Paris.

Revue

POETIQUE, 1978
n° 34, Avril 1978, Le Seuil, Paris.

COMMUNICATIONS, 8, 1981
L'analyse structurale des récits, Collection Points, Paris.

Table des matières

Introduction	4
1- La nature même de l'œuvre :	5
2- La situation de l'écrivain algérien :	6
a. Le facteur politique :	6
b. Le facteur socioculturel :	6
Chapitre I : Outils généraux et méthodologiques	10
I.1- Pourquoi la période 1950-1957 ?	11
I. 1-1 - L'aspect politique :	11
I. 1-2 - Aspect culturel :	16
I. 2-Le corpus	22
1.3--Définitions des instruments de travail	30
I.3-1- Concept linguistique de l'énonciation	31
I.3-2- Concept littéraire de l'énonciation	35
I.3-3- Énonciation affirmée et expression allusive.	40
Chapitre II : Énonciation affirmée : application	48
II.1-Énonciation linguistique ou deixis.	49
II.1-1- Deixis indicielle	50
II.1-2 - La deixis endophorique	55
II.2-L'énonciation littéraire : la diversité discursive.	56
II.2-1- Le discours indirect.	58
II.2-2 - Le discours direct :	64
II.2-3- Le monologue intérieur	70
II.3. Énonciation romanesque : étude des focalisations.	75
II.3-1- La non focalisation	77
II.3-2 - La focalisation	82
Chapitre III : L'expression allusive	89
III.1-La composante narrative et discursive	90
III.1-1- Dans « Le fils du pauvre »	91
III.1-2- Dans « le métier à tisser » :	103
III. 1-3- Dans « le sommeil du juste »	117
III. 2- Etude des isotopies	137
III. 3- Synthèse des résultats :	144
Conclusion	151
Bibliographie	154
Table des matières	162